

SÉBASTIEN LAPAQUE
CE MONDE EST TELLEMENT BEAU

LES ESPIONS
LA GUERRE NUMÉRIQUE

ET AUSSI : LAURENCE FOX, JUL, JEAN-JACQUES PERONI, TAGUIEFF,
RENAUD CAMUS, CYBERPUNK 2077, CLÉMENTINE POULETTY, J-PH TANGUY,
GUSTAVE THIBON, PHILIPPE BARTHELET, CREPAX, LÉON SPILLAERT...

L'INCORRECT

Faites-le taire !

CANCEL CULTURE

**TOUT DOIT
DISPARAÎTRE**

NOTRE GUIDE FUTÉ DU PETIT RÉVISIONNISTE

BELUX : 7€ - CH : 9.10 CHF - CAN : 11.50\$ CAD

L 13401 - 39 - F : 6.50 € - RD



C'EST LA RENTRÉE !

uniquement sur
lincorrect.org



DES HISTOIRES | DE L'INFO | DE L'ANALYSE

À partir de
1,50 €
par mois

L'INCOTIDIEN

Faites-le taire tous les jours

26 mai – Saint Béranger

L'Edito

Ange Appino

Acte III, scène 1

« Un être à deux pieds peut devenir général et rester être ».
Oui, ces mots qui éclairent mieux la vie politique française
que n'importe quel babillage matraqué d'éditorialiste sont de
la comtesse de Ségur. Ils viennent de son Général Dooraline,
pour être précis. Il était important de commencer par elle car
son nom s'apprête à être souillé par des journalistes et des
politiques, rivaux en inculture, qui ne connaîtront pas une
ligne de l'univers cruel, tendre et coloré auquel l'énigme
russe donna naissance.
Car oui, le Ségur de la Santé est bien le nom étrange que,
dans le cabinet de je-ne-sais-quel ministre, celui de la Santé
sûrement (qui se trouve sur l'avenue du même nom), un
cerveau déjà rouillé d'ex-étudiant en com' vient de donner au
plan du gouvernement pour guérir l'hôpital public, dont la
crise du coronavirus a révélé les failles. Au programme,
revalorisation du salaire des soignants et investissements
publiques. De fort bonnes attentions une direz-vous, et vous
serez raison. Quoi, le gouvernement tire de fort instructives
leçons de la situation tragique dans lequel est plongé le pays,
et nous trouvons encore matière à pinaillage ?
Malheureusement, ce plan trop tardif, trop timide et bientôt
abandonné dans les méandres de je-ne-sais-quelle
commission, n'a même pas pour participer au lancement du

**LA LETTRE QUOTIDIENNE
DE L'INCORRECT**



Éditorial
Par Jacques de Guillebon

Cette princesse qui s'appelle la France

Notre bon président nous a encore enfaribolés, fidèle à ses fondamentaux, qui sont de plaire à tout le monde en tout temps, à tout prix, et pour un résultat nul. Bien loin d'un Jupiter rêvé réglant de son foudre l'ordre de l'univers et le sort de l'homme, il se régale de ses interventions médiatiques, un jour en vidéo, le lendemain dans un magazine des années 60, où il ne fait qu'énoncer des demi-vérités, destinées à calmer les ardeurs d'un peuple énervé. Aussi, encore une fois, celui qui répète toute la journée qu'il est le chef ne l'est pas, pour cette même raison : il commente l'actualité, comme tout un chacun au PMU, assortissant son propos de références de khâgneux qui ne trompent plus personne. Bref, il se commente lui-même. De sorte que, comme on le sait au moins depuis Debord, il n'y a plus d'extérieur : si c'est gratuit, c'est que c'est lui le produit. Macron est le produit de la démocratie, il en jouit, et n'a donc rien à dire, sinon qu'elle est belle, cette démocratie – forcément, parce que c'est lui, la démocratie.

Qu'est-ce qu'on va faire de lui? se demanderait-on spontanément. Mais la vraie question est plutôt : qu'est-ce qu'on va faire de nous? Parce que ce que démontre ce temps, c'est que nous ne sommes dignes de rien. Pas de la démocratie, ce qui n'est pas grave, la démocratie n'est pas grand-chose en soi, et une très fausse conquête de l'homme : tout juste un cadeau de Noël nul pour élève médiocre qui n'a pas écouté en classe. Pour être humain sans foi, sans Dieu, sans amour, sans littérature, sans art, qui se console avec des grands mots professés par des Robespierre, des Gambetta, des Ferry, des Clemenceau : autrement dit des ordures couvertes de sang jusqu'au coude.

Mais dignes non plus de ces vraies grandes choses que sont la tradition, l'histoire, la vérité, la grandeur, bref : de la France. Nous en sommes réduits ou à commenter le taux de reproduction du virus, ou, pire, à débattre avec des gens qui veulent nous tuer, prendre notre place et cherchent à faire croire dans le même temps qu'ils sont les victimes. Un peu comme si le chef mafieux venait chez moi m'expliquer que ma fille est la sienne et qu'en plus je devrais le dédommager.

Les décoloniaux, comme ils s'appellent – comme s'ils avaient fait quelque chose dans cette histoire (fors les Asiatiques,

Indochinois pour nous, Indiens pour les Anglois, Chinois en général, par exemple qui, eux, se sont réellement décolonisés tous seuls) – les décoloniaux donc, peuples de faibles historiquement que notre amour du faible a justement libérés, pour leur plus grand malheur présent puisqu'ils n'en ont rien fait, ces gens-là ont décidé d'en découdre et de nous faire payer jusqu'au dernier centime ce qu'on ne leur doit pas : pourquoi et dans quel but? On répond rarement à cette question. Le descendant de colonisés est supposé victime. Mais de quoi? Nul ne sait, puisqu'il est logé, nourri, éduqué, aux frais de cette princesse qui s'appelle la France. Dans le fond, leur souci demeure dans le fait qu'ils nous doivent tout, et nous rien, dans l'autre sens. Pourquoi? Parce que l'universel, c'est nous.

Pas tant que nous ayons inventé la roue, le livre, le moteur à explosion et le vaccin – pas du tout, même si c'est vrai : mais dans le fond que depuis saint Paul, le diruptif absolu, nous ayons compris que la terre entière est à évangéliser. Et qu'il s'agit d'apporter aux peuples, comme le merveilleux Louis XVI le disait à son bon monsieur de La Pérouse, les bons fruits et bons légumes de la terre de France, mais surtout l'amour de la liberté, de l'ordre et de la vérité.

Ce qu'on a appelé l'universel, qui est une lourde charge à porter, une très lourde charge que nul n'a tenté de porter avant nous.

Ce qu'on a appelé l'universel, qui est une lourde charge à porter, une très lourde charge que nul n'a tenté de porter avant nous ; qui suppose de rester soi en améliorant l'autre. Or, non seulement l'autre contemporain ne veut plus être amélioré, il veut juste profiter, mais nous-mêmes nous sommes perdus dans cette aventure. Rien de grave : on se perd bien soi-même dans une aventure amoureuse, dans le mariage, l'engendrement, pour un bien supérieur. Reste que nous sommes le

père, et personne d'autre, et que ça se respecte. Et le ridicule Macron ne le sait pas, ça, parce qu'il n'est père de rien, ni d'enfants, ni de la France, ni d'idées, et qu'il n'a sans doute jamais donné cinq francs à un pauvre. Romaric Sangars m'a soufflé cette phrase inouïe de Rivarol : « *Tout le monde a besoin de la France, quand l'Angleterre a besoin de tout le monde* ».

Donc : qu'on nous insulte, nous tourne en ridicule : bof, rien de bien grave. Mais qu'on redise partout, même si l'on n'en pas envie, juste parce que c'est vrai : que vive cette princesse qui s'appelle la France, sans quoi rien n'est possible ♦

JEAN-JACQUES PERONI

Grandgousier

L'entretien et la séance photo se sont déroulés dans un troquet du v^e arrondissement où son fils a ses habitudes. Un lourd rideau de velours nous cachait aux yeux de la maréchaussée toute proche. Jean-Jacques Peroni est un sociétaire des « Grosses Têtes » de RTL, auteur pour Laurent Gerra, et compagnon de route du Professeur Choron. Rigolard et affable derrière son verre de rouge et les volutes de fumée qui s'élèvent de sa cigarette vers les cieux (ce n'est pas le genre de type prêt à passer à la vaporette), celui qui était allé au culot se présenter aux bureaux d'Europe 1, parce « qu'il ne branlait rien au bahut », pour rencontrer son idole Gérard Klein, fait un peu tache dans le PAF français, au milieu des Charline Vanhœnacker et des Guillaume Meurice.

« Je voulais rencontrer Gérard Klein, et il m'a reçu. Il m'a dit "c'est pour quoi?", et je lui ai dit "je voudrais faire de la radio, comment qu'on fait?" Il m'a répondu: "j'peux rien pour toi, je vais t'envoyer voir un gars au bureau d'à côté". Un type qui faisait des émissions comiques. Et puis bon, il n'y a pas eu de suite ». Mais la machine était lancée, et Jean-Jacques Peroni bien décidé à creuser son trou dans cet environnement. Il se lance comme chansonnier, fait les cabarets, joue des sketches, jusqu'à être repéré et passer à la télévision, dans *Le Théâtre de Bouvard*.

Ensuite il enchaîne un emploi de verbicruciste à Hara-Kiri, où il faisait « des mots-croisés malpolis pour la personne », avec cet anar de professeur Choron. Quel est le principe? « Ben, on avait le patron de l'Almanach Vermot qui nous faisait une grille de mots-croisés, et ensuite on reprenait toutes les définitions pour les rendre vulgaires et malpolis pour la personne ». Simple et efficace. « On avait pris le modèle des mots croisés de Télé 7 Jours, avec la photo de la vedette », explique-t-il. La vedette qui se faisait maltraiter dans les mots à trouver. Suivez un peu! Dans ces années-là, il croisera notamment la route de Michel Platini, à l'occasion d'un roman-photo (« J'ai fait des choses lamentables », nous confie-t-il au sujet de ces pastiches) dans lequel il joue un arbitre. « Mais un arbitre pédé », nous dévoile-t-il, relatant sa surprise en découvrant son costume d'arbitre assorti d'une perruque blonde! Il noiera sa journée dans des libations au champagne en compagnie du célèbre footballeur, et du Professeur Choron.

Il dépeint ce dernier au gré de moult anecdotes servies dans un verbiage fleuri que nous n'oserions relater en ces pages. Il

nous confiera d'ailleurs avoir quitté *Charlie Hebdo* après la reprise du magazine par Philippe Val, qui avait interdit l'alcôol aux réunions de rédaction. « Ben, j'y allais plus ». Ce n'est pas à *L'Incorrect* que ce genre de choses arriverait. Jean-Jacques Peroni a un verbe qui détonne dans un siècle châtré. Récemment, l'Association des Journalistes LGBTI (où sont les Q et les 2A+? Mystère), qui a passé un mois à écouter les « Grosses Têtes » (on imagine la leur à la fin), a épinglé Jean-Jacques Peroni pour son affreux sexisme. En effet, il aura notamment lâché qu'il « savait que Chantal Ladesou finirait pute ». L'horreur. Mais pas question pour lui de changer de

ton. « Moi, j'ai une phrase, c'est "je m'en branle" ». On lui reconnaîtra le mérite d'une fidélité exemplaire à sa doctrine. Faire de l'humour sans choquer, « ça sert à rien. Je suis un enfant de Jean Yanne et du professeur Choron, donc je trouve ça pitoyable ».

« Faire de l'humour sans choquer, ça sert à rien. Je suis un enfant de Jean Yanne et du professeur Choron, donc je trouve ça pitoyable. »

Jean-Jacques Peroni

Comme pour sa collaboration avec Laurent Gerra: « Si ça ne choque pas, on ne le fait pas ». Avec ce dernier, ils écrivent notamment le premier *One Man Show* du comique, puis Jean-Jacques Peroni devient le co-auteur de ses chroniques, notamment sur *Europe 1*, pour la revue de presse du matin, en 1998. Ce qui lui permet, plus tard de rentrer dans les « Grosses Têtes ». « *Bouvard m'appelle, et me dit "vous faites pas d'antenne, avec Gerra?" Je lui dis que non. "Bien, il vous restera bien quelques*

conneries pour les Grosses Têtes?"

Donc je suis un des rares gars, avec Jean Yanne, à avoir été payé à la fois par RTL et par Europe 1 », termine-t-il.

Mais *France Inter*? Ce n'est pas au programme, semble-t-il. « Je n'aime pas leur humour façon Edwy Plenel. On dirait que c'est lui ou Mélenchon qui écrivent leurs sketches. Ce n'est pas intéressant. D'ailleurs, je n'écoute pas *France Inter*. Je voudrais trouver un moyen de ne plus payer ma redevance au service public. J'ai pensé à me domicilier en Hongrie. Demander l'asile politique à la Hongrie, parce que je les aime bien. Ils aiment pas l'Europe de Maastricht et de Bruxelles, ils veulent pas de migrants. Mais bon, j'aurais le problème de la langue. Comme m'a dit Philippe Chevalier, "il va falloir que tu te mettes au magyar" ».

Jean-Jacques Peroni est aussi écrivain : il a commencé avec *Les Carnets d'un malfaisant*, puis sa suite *Remettez-nous ça*, et *Les Statistiques du professeur Peroni*. Sur ces entrefaites, on vide la bouteille de rouge. Sans trop savoir si ça valait encore la peine de lui dire « à votre santé »! ♦ **Joseph Achoury-Kleiman**



ANISSA B.

Ministre de nos intérieurs

Anissa B. est architecte d'intérieur, designer et peintre. L'Atelier Dinanderie, son cabinet de création et conseil, n'a jamais autant été sollicité, maintenant que chacun est calfeutré. L'enjeu a été de se réinventer face à une situation inédite. Repenser totalement l'organisation de son entreprise, devoir faire confiance à des professionnels inconnus, se constituer un réseau plus local. Rouennaise d'origine, parisienne de cœur, elle exerce en Normandie, Paris et Île-de-France depuis une décennie. Sa première émotion artistique a été la Piéta de Michel-Ange : « J'ai ressenti à quel point Michel-Ange y a retranscrit la piété et la puissance de la foi universelle ! Je n'avais aucune connaissance digne de ce nom en art. Ce fut un déclic ».

C'est ce goût de l'art qu'elle instille intra-muros, en invitant le sacré dans nos intérieurs afin de transcender le quotidien. Cette recherche du sacré s'oppose à l'utilitaire. Pour cette raison, l'intervention d'une œuvre picturale a beaucoup de sens au sein du lieu de vie. La première fois qu'elle réalise une fresque murale de façon impulsive, c'était sans l'aval de son client, prête à repeindre le mur en blanc au moindre sourcillement. Le propriétaire a exprimé ce que d'autres éprouveront à leur tour : « Je ne me serais jamais autorisé à posséder une œuvre ! Hors de question de la faire disparaître ». Les gens pensent « déco » alors qu'inconsciemment ils veulent vivre l'expérience numineuse d'une relation affective au sacré. Plusieurs de ses clients sont en recherche d'initiation : l'art pictural demeure élitiste. Pour Anissa, il ne s'agit pas forcément une question de porte-monnaie mais de sensibilité. Il est aussi question de musique : « Elle permet de se relier au sacré en une connexion rapide et garantie ». Elle qui se rêvait musicienne se sert de son métier pour insérer de la musicalité au quotidien. Une façon de poser ou bousculer les matières sur la toile dans le rythme des transferts d'énergie. La musique minimaliste et le rock indépendant, de Philip Glass et Ruichi Sakamoto en passant par Sonic Youth et David Bowie, sont à son sens l'expression contemporaine d'une forme brute, linéaire et intelligente.

Restauration et réparation requièrent humilité et sincérité, sans lesquelles une bonne connaissance de la technique

et des arts ne seraient rien. « Je suis touchée par la menace de disparition qui pèse sur toute chose qui a eu une histoire, surtout après avoir été d'une grande utilité. Constaté l'état de délabrement d'un édifice prestigieux ou l'obsolescence d'une belle pièce de mobilier utilitaire est toujours un déchirement. Je ne peux m'empêcher d'avoir des réflexes protecteurs et une intention de rénovation ! » En « touchant » au quotidien, elle approche l'intime. En changeant la forme, elle change nécessairement le fond. L'architecte d'intérieur est le garant de projets qui sont parfois ceux d'une vie. Un profond désir de changement, souvent ancré dans le fait que le quotidien tue. Il n'est pour autant pas aisé de bousculer un agencement qui a une mémoire. Ni de redynamiser un espace quotidien qui ne convient plus. Il faut aller à l'essentiel, éliminer pour illuminer. « Je m'assois au milieu des pièces, et j'observe à 180°. Le lieu et le donneur d'ordre livrent leurs envies. J'ai de la chance si l'on me donne carte blanche ». La remise des clés est un moment d'adrénaline sans nom. Elle traque la moindre réaction. La beauté et la raison d'être de ce métier résident en cet instant précis : « À ce moment, on sait si la magie a opéré ».

Anissa vient de sauver la mise à un bâtiment du XVIII^e siècle au cœur du Vieux Rouen. Un défi grisant malgré des travaux titanesques : conserver l'âme ancienne tout en l'inscrivant dans un registre contemporain. « Quel vertige de faire ressurgir les murs anciens, de récupérer sols et poutres d'origine, disparus. Pour l'atelier, j'ai dessiné une énorme verrière en ferronnerie d'art afin d'accueillir la marquise d'époque que j'ai revêtue de verre armé. C'est un bijou niché secrètement dans une cour intérieure arborée ».

Elle aime particulièrement la nuit, propice à la concentration : « La nuit, il existe un silence dérangeant très arrangeant ». Anissa porte un regard simple sur son ouvrage et son relationnel : « Je travaille l'instant à l'instinct ». L'architecte oublie le diktat de la tendance, met un point d'honneur à trouver le « parent pauvre » de l'espace pour y insérer liberté et circulation : « En peinture ce n'est pas le même rapport, l'architecture s'achève, la peinture, rien de moins sûr »...

♦ **Alexandra Do Nascimento**



BAPTISTE MARCHAIS

L'homme le plus fort du monde

Une personne de bon goût est une personne qui aurait été à l'aise au XIX^e siècle, c'est d'ailleurs à ça qu'on la reconnaît. Or, le visage rond de Baptiste Marchais peut être calé sur à peu près tous les uniformes et costumes de ce grand siècle, sans que ça ne jure jamais : on l'imagine sans difficulté grenadier de la garde, puddler aux aciéries de Pompey, hercule circassien, étudiant chahuteur germanopratin, bistrotier à Reims, ou ancien soldat des troupes coloniales explorant la Route mandarine en quête d'ivoire et de contrebande de bas reliefs-annamites. Aujourd'hui, il habite un village de l'Oise, le genre de bourgade qui a fourni le gros des troupes qui ont appris le respect aux ennemis de la France sur cinq continents et sept mers. Une église, un troquet, un monument aux morts, des bois, une maison qui fait semblant de croire qu'elle est plus la mairie que ses voisines, et on recommence la France sur des bases saines.

Pour Baptiste, la base saine c'est aussi un corps sain. Ce goût de la rigueur et de l'entretien de son corps lui vient de l'enfance, quand sa mère canalisait et disciplinait ses humeurs avec le sport, les bouquins, et la politesse. Sa morphologie n'a rien de ces corps inutiles et pathétiquement uniformes, issus des salles de sport urbaines qui façonnent l'armée des clones pour faire la fortune d'Instagram. Baptiste Marchais ne fait pas de culturisme : il fait du sport de force. Sa passion ? Le « bench », développé-couché dans la langue de Ferdinand Foch. Il souève 235 kg pour 1,69 m de haut. Dans une récente vidéo, son ami Papacito le compare à un frigo. Lorsque nous lui serrâmes la main pour la première fois, il nous fit plus penser à un dé. Au diable l'esthétique : il recherche la performance. Dans un espace-temps alternatif, il est probablement en train de rétamer des orques d'un mètre quatre-vingt à coups de hache au fond d'une mine des Monts brumeux.

L'analogie guerrière n'est pas que symbolique d'ailleurs : un peu partout sur le corps, entre deux tatouages, des cicatrices témoignent de la violence sale et déloyale des soirées parisiennes que doivent encaisser les portiers à la place des clients. Un passage obligé : « J'avais 19 ans, des bras, pas de diplôme, et j'avais besoin d'un métier qui prenne peu de temps ». Comme Cyrille Diabaté, lui aussi a fini par arrêter ce boulot avant de prendre le coup de trop : « Lorsqu'un policier arrête une personne dangereuse, ça se passe bien ou mal, mais ça se passe. Le portier est tous les soirs devant la même porte à la même heure. Je me suis déjà fait tirer dessus ». Baptiste en avait connu de la violence, en particulier lorsqu'il était hooligan du kop Boulogne.

Mais il y a des limites à tout : « Paris, c'est l'horreur : il y a tout le temps des embrouilles, graves, et qui vont très loin. Il y a toujours un moment où ça devient intenable ».

Heureusement, ses performances remarquables dans son sport l'ont peu à peu amené à diversifier ses sources de revenu via les sponsors et le coaching personnalisé, ce qui lui a permis de s'exfiltrer de ce milieu. Baptiste est le recordman de France, dans la catégorie de moins de 100 kg, et dans les cent meilleurs mondiaux de tous les temps : « L'objectif à court terme est d'être dans le top vingt, puis un jour dans le top cinq ». Comme ce sport ne fait pas appel au souffle, Baptiste peut espérer progresser et y arriver vers ses quarante ans. Régulièrement, il représente la France dans des compétitions internationales où il apprécie beaucoup l'état d'esprit des sportifs : « Il y a beaucoup de mecs d'Europe de l'Est et les Américains sont 100 % Trump ».

En août 2020, il ouvre après six mois de travail avec une régie professionnelle une chaîne Youtube nommée « Bench and cigars ».

« Bench and cigars ». Elle est consacrée à son univers fait de musculation, d'amitié, de bonne nourriture, de cigares, et de bons produits.

Elle est consacrée à son univers fait de musculation, d'amitié, de bonne nourriture, de cigares, et de bons produits comme l'Armagnac. Le succès est immédiat et dépasse très vite ses attentes : il atteint déjà à 55 mille abonnés, et totalise plus de deux millions de vues. Costaud. Parmi ses émissions, il y a entre autres des conseils sportifs, des dégustations, et des échanges avec les internautes. Et un concept déjà culte : les « repas de seigneur ». C'est tout simple : des invités de cent kilos, de la viande grillée et de la charcuterie, des meules de fromage, des bouteilles de vin géantes, et de la joie de

vivre. Assez jouissif à regarder, et bienvenu pour une certaine France qui n'avait rien pour la représenter dans les tendances Youtube.

L'intérêt de cette chaîne réside peut-être là. Dans cette alchimie faite d'une relation saine à son corps, à l'alimentation, aux amis, au terroir. Pendant que des milliers « d'influenceurs » montrent un lifestyle, lui montre un art de vivre. Pas de selfies à Dubaï, mais des vidéos calé dans un fauteuil de cuir, à parler chasse, tir, bonne bouffe et histoire.

Pendant qu'il répond à nos questions, Baptiste Marchais prend un plaisir réjouissant à son cigare nicaraguayen. Ce garçon bonhomme a des plaisirs simples. Et il se trouve que ce sont souvent les plus sains. Ce qui nous réjouit à notre tour, c'est de savoir qu'il sait les partager sur écran. Ça en fera peut-être décrocher certains. ♦ **Louis Lecomte**



L'INCORRECT

Faites-le taire !

Directeur de publication
Laurent Meeschaert

Directeur de la rédaction
Jacques de Guillebon

Rédacteur en chef
Arthur de Watrigant

Directeur artistique
Nicolas Pinet

Rédacteur en chef Culture
Romaric Sangars

Rédacteur en chef Monde
Laurent Gayard

Rédacteur en chef L'Époque
Gabriel Robin

Rédacteur en chef Politique
Bruno Larebière

Rédacteur en chef Portraits & Numérique
Louis Lecomte

Rédacteur en chef Essais
Rémi Lélian

Rédacteurs en chef L'Incotidien
Marc Obregon & Ange Appino

L'Inco Madame
Domitille Faure

Comité éditorial: Thibaud Collin, Chantal Delsol, Frédéric Rouvillois, Benoît Dumoulin, Bérénice Levet, Bertrand Lacarelle, Marc Defay, Gwen Garnier-Duguy, Jérôme Besnard, Romée de Saint-Céran, Joseph Achoury Klejman, Sylvie Perez, Richard de Seze, Stéphanie-Lucie Mathern, Pierre Valentin, Jupiter

Photographes: Benjamin de Diesbach, Sonia Fitoussi
Graphiste: Jeanne de Guillebon

Stagiaires: Jeanne Leclerc, Rémi Carlu
Cantinière: Laurence Prévaut

Ont collaboré à ce numéro: Alexandra Do Nascimento, Radu Stoescu, Pierre Robin, Maël Pellan, Sylvain de Mullenheim, Philippe Delorme, Frédéric Saint-Clair, Thibault Alain, Mathieu Bollon, Jérôme Brindejonc, Serge Gadal, Frédéric de Natal, François Gerfault, Alain Leroy, Bernard Quiriny, Jérôme Malbert, Paolo Kowalski, Maximilien Friche, Charles Fabert, Jean-Baptiste Noé

Responsable impression
Henri Charrier

Impression
Estimprim
8, rue Jacquard
25000 Besançon

Secrétariat/Abonnements
France Andrieux – 0140347270

ISSN : 2557-1966

Commission paritaire : 1024 D 93 514

Dépôt légal à parution

Mensuel édité par la SAS L'Incorrect

Courriel : contact@linincorrect.org

Courrier et abonnements:

L'Incorrect

28, rue saint Lazare – BP 32149

75425 Paris cedex 09

Téléphone : 0140347270

linincorrect.org

facebook.com/linincorrect

twitter : @MagLinincorrect

Ce numéro comprend un encart d'abonnement non folioté.



Allô L'Inco!

Courrier des lecteurs

ON NOUS ÉCRIT À PROPOS DE HOLD UP

Nous avons reçu plusieurs courriers au sujet de notre critique du documentaire *Hold up*. Nous en publions un, ci-dessous, et y répondons pour expliquer notre position.

Abonné depuis la première heure, je me pose parfois des questions sur la suite de mon soutien car je trouve de plus en plus çà et là des propos d'une banalité consensuelle parfois affligeante. Dans le dernier numéro, un petit article de Gabriel Robin sur le film *Hold up*: et allons-y encore un coup, haro sur le film ! On a déjà eu droit à des dizaines et des dizaines de lynchages sur toutes les télé et les médias mainstream; est-ce bien nécessaire d'en remettre encore une couche dans un journal comme *L'Incorrect*?

Même si l'on a le droit de n'être pas d'accord avec l'orientation du film ou certaines des interventions, tous les intervenants sont loin d'être des abrutis et nombre de questions posées sont pertinentes et méritent quand même que l'on s'y intéresse et que l'on enquête ou réfléchisse un minimum sur leurs contenus. Cela aurait été une attitude que je qualifierais digne d'intelligence dans un magazine « incorrect ». Et même en admettant de persister dans la pensée que tout n'est que complot, mensonges ou stupidité dans ce film, une attitude qui prendrait un peu de hauteur et que je qualifierais d'élégante, aurait été *a minima* de garder le silence et ne pas hurler avec les loups.

J'avais déjà trouvé l'article de Gabriel Robin dans le numéro précédent bien peu critique et plutôt complaisant avec les multinationales pharmaceutiques. J'espère du mieux pour la suite... Et un peu plus de question sur la dérive autoritaire de nos sociétés sous prétexte de crise sanitaire. – MB

Il faut croire que la victimisation a décidément gagné toute la société française. Même la droite s'y est rendue, témoin sa réaction très unanime, et par là immédiatement suspecte d'irréflexion, dès le début de la crise du virus. Depuis février en effet se mêlent dans une défiance de principe à l'égard du gouvernement tous les arguments possibles et imaginables: quand il n'y avait pas de masques, c'était bien la preuve qu'on voulait notre mort à tous; quand il y a des masques, par contre, c'est bien qu'on veuille tuer nos libertés.

Les prodromes sont tellement viciés qu'il est impossible de réfléchir: que ce gouvernement ait été souvent incompétent, nul ne le nie. Mais ce devrait au contraire être un argument pour comprendre qu'il n'y a nul complot là-dedans. Comment? Des hommes incapables de commander des masques et d'organiser des lits d'hôpitaux sont en revanche assez habiles pour concevoir, des années à l'avance, un plan de contamination qui servira les intérêts de « BigPharma »?

Soit ce sont des faussaires, soit des imbéciles. Mais ce ne peut être les deux ensemble.

Mais, dira-t-on, ils se sont fait manipuler par les gigantesques puissances bien planquées derrière qui ont décidé de partir à la conquête du monde, dans le « grand reset » dont on ne sait trop quel il est, et dont l'annonce officielle devrait prouver soit qu'il ne s'agit pas d'un complot, soit que ces gens se sentiraient assez puissants pour annoncer leur complot à la face du monde.

Bref, en critiquant vertement un documentaire aussi hanté de contre-vérités que *Hold up*, nous n'avons pas du tout l'impression d'être « corrects » puisque c'est une grande partie de la droite qui a subi la fièvre complotiste. Nous avons au contraire essayé de penser avec la raison qui nous est donnée, et de dire la vérité bête, la vérité triste, comme voulait Péguy. – Jacques de Guillebon, Directeur de la rédaction



Tous les mois,
recevez *L'Incorrect*
chez vous

Abonnez-vous sur
linincorrect.org ou au 0140347270

Sommaire

ENTRÉE

- 3. CETTE PRINCESSE QUI S'APPELLE LA FRANCE**
- 4. JEAN-JACQUES PERONI, GRANDGOUSIER**
- 6. ANISSA B., MINISTRE DE NOS INTÉRIEURS**
- 8. BAPTISTE MARCHAIS, L'HOMME LE PLUS FORT DU MONDE**

L'ÉPOQUE

- 14. DISSOUDRE LE CCIF : PAS DE PITIÉ POUR LES CROISSANTS !**
- 18. MEDIAPRO, ARNAQUE À LA CHINOISE**
- 19. CATHÉDRALE DE FOOT** entretien avec Alexandre Taillez
- 22. CYBERPUNK 2077**
- 26. FILLE DE LETTRES** entretien avec Clémence Pouletty
- 28. L'INCONOMISTE**

POLITIQUE

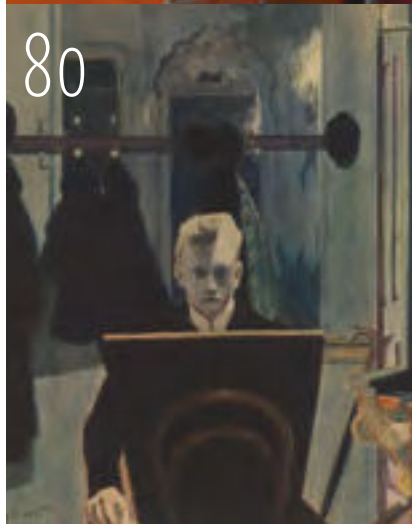
- 33. DEBOUT LA FRANCE, TU L'AIMES OU TU LA QUITTES** entretien avec Jean-Philippe Tanguy

DOSSIER

- 36. CANCEL CULTURE, EFFACER L'HISTORIQUE**
- 38. JULES FERRY, SYMBOLE DE LA RÉPUBLIQUE COLONIALE**
- 39. UNE CONSTITUTION RÉTROGRADE**
- 44. POUR EN FINIR AVEC L'ABJECT CINÉMA DE PAPA**

MONDE

- 48. L'EUROPE APRÈS LA PLUIE**
- 49. ESPIONNAGE, LA GUERRE NUMÉRIQUE** entretien avec David Omand



- 52. UN RENARD DANS LE POULAILLER PROGRESSISTE**, entretien avec Laurence Fox
- 56. CHEGA ! LE PORTUGAL FAIT LE MÉNAGE**

LES ESSAIS

- 58. QUE CELUI PARMIS NOUS QUI EST SANS PÉCHÉ**
- 60. LA RÉHABILITATION DE LA « RACE »**, entretien avec Pierre-André Taguieff
- 62. GUSTAVE THIBON, LE PESSIMISTE GRACIÉ**

CULTURE

- 65. L'APOCALYPSE EST DÉCEVANTE**
- 66. BEAUTÉ DIVINE !** entretien avec Sébastien Lapaque
- 71. PHILIPPE BARTHELET, PORTRAIT DE L'ARTISTE EN ENFANT DISPERSÉ**
- 78. GUIDO CREPAX, CIAO VALENTINA !**
- 80. SPILLIAERT EST-IL LE DERNIER GÉNIE BELGE ?**
- 82. « LE CINÉMA FRANÇAIS A UNE VRAIE CARTE À JOUER »** entretien avec Charlotte Prunier-Duparge

L'INCOMADAME

- 88. CHILDFREE : APRÈS MOI, RIEN**
- 91. MIROIR, MON BEAU MIROIR**

LA FABRIQUE DU FABO

- 93. LA GRANDE BOUFFE**
- 94. RAISINS SOLAIRES**
- 98. TRAITÉ DE LA VIE ÉLÉGANTE**

L'Époque

Musique de XVII^e chambre



Lorsqu'un rappeur insulte votre famille ou incite au meurtre sa clique de sbires, il se réfugie souvent derrière l'argument de la production artistique pour justifier ses turpitudes. Fort de ce constat tout empirique, Renaud

Camus s'est habilement déguisé en chanteur du bel canto (aux pupitres de contreténor et baryton) pour passer en toute sécurité juridique les messages qu'il tweetait. Cet enregistrement étonnant est une forme d'archéologie

étymologique performative, puisqu'il revient à l'origine du terme du terme tweet, lequel signifie gazouillis (pas en grec ancien).

Habillé comme un boulevardier du gai-Paris en visite à l'opéra de Naples juste avant la Première Guerre mondiale, il chante d'une voix tantôt éraillée, tantôt vibrante, trente-sept tweets personnels choisis avec soin. Durant ces quarante minutes disponibles sur Youtube et dédiées à Lorca, on se prend à rêver de l'avoir comme grand-père, sans se faire beaucoup d'illusions, ou à défaut de le voir un jour doubler un animal anthropomorphe patriarcal dans un prochain Disney. Il est peu probable que la XVII^e chambre, c'est-à-dire la sienne, le juge sur cette pièce : pour la regarder il faut avoir du second degré.

♦ **Louis Lecomte**

L'ultragauche bascule dans le terrorisme

Terrorisme islamiste, insécurité du quotidien, groupes mafieux organisés : la France est la proie des prédateurs d'en haut et d'en bas, de l'élite nomade comme du *lumpen* qui vit à ses crochets. Les « antifa » sont une de ces menaces. Mi-décembre, sept membres des mouvances d'ultragauche ont été appréhendés en Dordogne, en banlieue parisienne, à Rennes et à Toulouse. Ces deux villes sont bien connues pour leur tradition gauchiste, accueillant dans les facs et les squats des militants violents.

Ces sept individus sont soupçonnés d'avoir préparé des actions violentes sur le territoire français, notamment contre les forces de l'ordre. Les débats autour de la loi dite « sécurité globale », ainsi que les manifestations des trois dernières années, ont donné un second souffle à ces mouvances. Ils ont pu s'éprouver dans la rue et recruter. Ils ont aussi bénéficié de la complicité objective des courants de la gauche dominante et installée, tout comme de la bienveillance passive de certains manifestants.

Cette ambiance particulièrement anxiogène leur donne des ailes : ils ont publié sur le site La Horde un précis, signé du groupe « Mistoufle » de la Fédération anarchiste de Dijon et intitulé « Dix points pour réformer l'antifascisme ». Dans ce texte à la rhétorique paranoïaque habituelle, on trouve notamment une tentative de réhabilitation de la détention d'armes à feu pour les gentils anarchistes : « Organisons-nous pour ancrer durablement au quotidien la réalité de la menace fasciste. Prenons en compte l'arsenal d'armes à feu que les nazillons possèdent. Adaptons-nous aux risques liés à la détention (et au fantasme) d'armes chez les fachos. Pour réagir face à ça, il semble important de réfléchir à ce point de discordance que constitue notre rapport à la violence, en se souvenant que cette dernière n'est pas



que masculiniste, mais que tous.te.s peuvent se la réapproprier dans la lutte ».

Tant qu'il s'agit de flinguer des salauds anti-LGBT comme Orbàn pour qui le père d'un enfant est un homme et la mère est une femme, ce n'est pas trop grave de posséder des armes. Un autre point est encore plus problématique : « Mettons la pression sur la presse locale qui véhicule et entretient les idées et points de vue de ce genre : combien d'encadrés jaunes du bien public sur la délinquance, les « incivilités » ou tout simplement des faits divers ont alimenté le sentiment réactionnaire local ? Il faut que ça cesse, et vite. Journalaux.ses en tout genre, pression de la direction ou non, ils et elles doivent rendre compte de leurs actes. S'il faut leur expliquer le droit de grève nous pouvons le faire. Mais ces moyens de propagande doivent être maîtrisés au plus vite ». Soyons vigilants, l'ultragauche veut en découdre. Elle veut nous détruire et nous aurions tort de ne pas prendre au sérieux ses menaces. ♦ **Gabriel Robin**

Brèves de STAGIAIRE®

Par **Pierre Valentin**



MAIS IL EST COMPLÈTEMENT MALADE

Notre Raïs à nous ne va pas bien: voilà la conclusion à laquelle les Français de tous bords sont arrivés après avoir vu le long Tik Tok présidentiel publié sur les réseaux sociaux lors de sa convalescence. Les plus raïssistes d'entre nous auront de quoi se réjouir: le scénario d'une toux (sèche selon les sources les plus pessimistes) n'était pas tout à fait écarté. Certains témoignages, particulièrement alarmistes, parlaient même d'un nez qui coule. De surcroît, les lectrices de *L'Inco Madame* qui se posaient des questions sur l'état du mariage du couple présidentiel noteront que la First Lady, n'a, à l'heure où nous écrivons ces lignes, pas contracté le virus. ♦

SOCIOLOGIE ÉDUCATIVE, BOURDE DIVINE?

Le « TIMSS and PIRLS International Study Center » a publié ses résultats. Alors, comment est notre Blanquer? En 4e, la part des élèves ayant des compétences élémentaires en mathématique est de 88 % pour la France, 90 % pour le Royaume-Uni, et 98 % pour Singapour. Pire encore, la part de ceux qui passent la barre du niveau le plus avancé est de 54 % à Singapour, 21 % au Royaume-Uni, et... 2 % en France. Ceux qui pensent que dans « Bourdieu » il y a une syllabe de trop, ne manqueront pas de transmettre aux autorités éducatives singapouriennes les œuvres pertinentes du sociologue afin de réduire au plus vite ces inégalités drastiques. ♦

L'amour au-delà de la mer



L'espoir est encore permis, puisque la chevalerie existe encore. Dale McLaughlan, un Écossais de 28 ans, vient de le rappeler. Ce Tristan a rencontré son Iseult au mois de septembre, alors qu'il travaillait sur un chantier de l'île de Man. Retourné en Écosse, il a été séparé de sa dulcinée par le confinement, qui interdit aux non-résidents d'entrer sur l'île. Brûlant d'amour, le jeune homme a décidé de s'y rendre clandestinement le 11 décembre. Pour cela, il a misé sur la furtivité d'un jet-ski, alors qu'il n'en avait jamais conduit, et ce sur une mer si agitée que les pêcheurs locaux avaient décidé de rester à quai. Alors que le voyage devait durer quarante minutes, McLaughlan est arrivé au bout de quatre heures, avec seulement assez de fuel pour dix minutes de voyage supplémentaire. Précisons qu'il nage très mal. L'artiste a donc failli être changé en iceberg humain par la mer à huit degrés. Une fois sur l'île, ce n'est pas fini: Dale le Hardi enchaîne sur vingt-quatre kilomètres de marche pour rejoindre la maison de son aimée. On imagine sa réaction quand son amoureux a pointé sa tronche exténuée à la fenêtre, ou plutôt on n'imagine pas, il faudrait se confesser.

Seulement, le chevalier, ayant tout donné au courage, n'avait plus rien pour la ruse, et est allé fêter son succès en boîte de nuit où il a été reconnu, puisqu'il était recherché après avoir été vu partant pour l'île. Le lendemain, la flicaille débarque à la maison, et le héros est condamné immédiatement à quatre semaines de prison fermes pour rupture du confinement. Sa petite amie, Jessica Radcliffe, réclame la libération pour Noël de son « héros », de « sa petite légende. » Qu'on sorte cet homme de sa geôle, qu'on le marie à sa belle, qu'on lui donne la nationalité française et la légion, en souvenir de la magnifique Auld Alliance. ♦ **Ange Appino**



Les Jupitérismes

« Si je transmets le virus à papi et mamie, c'est pire que tout. Comment je vais vivre ça après? »

Parce qu'ils ont un risque sérieux d'être en réanimation et éventuellement d'en mourir, il faut avoir ça en tête. Donc [...] On coupe la bûche de Noël en deux, papi et mamie mangent dans la cuisine et nous dans la salle à manger ».

Rémi Salomon, représentant des médecins de l'AP-HP, France Info, le 24 novembre

« Il y a toujours des gens pour me dire: "Ah la la, vous voulez interdire l'infidélité, les troupes, vous allez interdire les plans à trois, vous allez interdire..." » Alors je veux rassurer tout le monde, on ne va pas interdire les plans à trois, l'infidélité, le polyamour, les troupes ».

Marlène Schiappa, Radio J, le 14 décembre

« Nous pourrions prendre exemple sur Israël qui octroie à chaque personne vaccinée un passeport vert, permettant de se rendre dans des lieux de culture, de restaurant... En définitive, de retrouver une vie normale ».

Valérie Six, députée UDI, Assemblée nationale, le 16 décembre

« On ne devient pas policier municipal, sauf à de rares occasions, par vocation. Bien souvent, on a loupé un autre examen. Et après si on loupe celui-là, on se replie sur la pénitencière ».

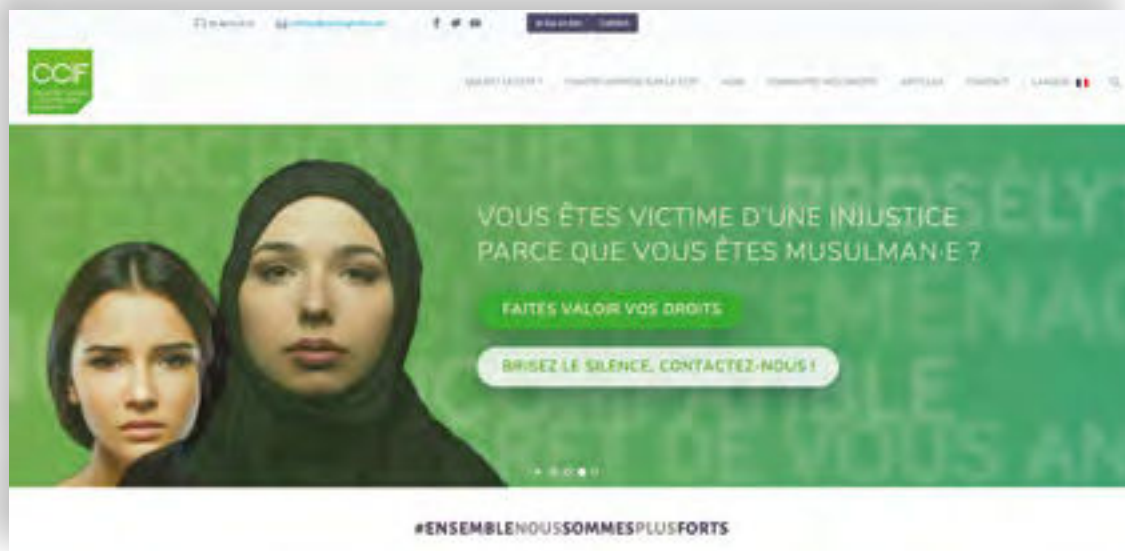
Bruno Questel, député LREM, CNews, le 24 novembre

« Si on est malade, c'est qu'on n'aura pas fait aussi attention que nécessaire. [...] Nous devons être en grande vigilance [...]. Ce n'est pas une question de faute, c'est une question de responsabilité. »

Richard Ferrand, France Inter, le 29 octobre

« Il y avait un dîner dans l'autre pièce entre femmes. Et c'est à ce dîner non testostéroné que les vraies décisions ont été prises... »

Patrick Mignola, député Modem, Twitter, le 18 décembre (à propos du dîner où Emmanuel Macron a été covidé)



Dissoudre le CCIF?

Pas de pitié pour les croissants!

Sous couvert de laïcité radicale, le CCIF fait œuvre de propagation de mœurs et de lois tranquillement islamistes.

Au lendemain de l'assassinat de Samuel Paty, Gérard Darmanin a annoncé son intention de dissoudre le Collectif contre l'islamophobie en France (CCIF) qui serait « *manifestement impliqué* » dans le meurtre du professeur d'histoire. Les éléments juridiques reliant l'association à l'acte de l'assassin tchétchène semblent minces, mais sont-ils réellement nécessaires? Car en 2013, à la suite de l'affaire Clément Méric, le gouvernement avait dissous sans hésiter plusieurs associations d'extrême droite, qui n'avaient pourtant aucun lien avec la mort du militant gauchiste. Cependant, si le CCIF était dissous en suivant cette « jurisprudence Méric », cela transformerait ses membres en boucs émissaires, et d'après leurs réactions, ceux-ci se préparent déjà à capitaliser sur cette décision, qui prouverait encore une fois selon eux le racisme de l'État français envers les musulmans.

Il faudrait alors exposer les véritables raisons juridiques et politiques pour lesquelles cette association devrait être dissoute. Cela tient en une phrase: le CCIF est un loup déguisé en mouton. C'est un loup, car c'est une association qui vise le développement et la propagation de l'islam compris comme orthopraxie, c'est-à-dire comme « charia », Loi divine révélée incompatible avec une société qui entend élaborer sa propre loi, guidée par une morale naturelle. C'est l'islam de son fondateur Samy Sebah, membre et prédicateur du *Jamâ'at at-Tabligh*, un mouvement ultra-fondamentaliste et prosélyte d'origine indo-pakistanaise. Cela ne peut bien sûr pas être affiché tel quel, c'est pourquoi ce projet se dissimule sous le masque de la défense des « libertés fondamentales de l'homme » et de la « lutte contre le racisme ».

Plus précisément, le CCIF utilise nos libertés fondamentales pour protéger la diffusion d'une doctrine qui vise à subvertir ces libertés fondamentales. Cette démarche s'appuie sur l'ambiguïté du mot « religion ». Car par « religion », le CCIF n'entend pas seulement un ensemble de croyances que l'on pourrait adopter et rejeter librement, mais aussi, comme beaucoup de musulmans, un ensemble jurisprudentiel de préceptes à caractère théologico-légal plus ou moins contraignant. C'est pourquoi, lorsqu'on dit à un musulman qu'il est libre de pratiquer sa religion en France, il peut de bonne foi comprendre qu'il a le droit de vivre selon la charia, comme s'il était dans un pays musulman. C'est pourquoi aussi il peut sincèrement avoir l'impression qu'on lui a menti, lorsqu'il découvre qu'on lui interdit la polygamie, la domination de son épouse, l'endoctrinement des enfants, les prières publiques, les appels du muezzin, etc.

Il faudrait lever cette ambiguïté dont se nourrit le CCIF et dire clairement que la France est tout à fait opposée à la liberté religieuse comprise ainsi, que la liberté occidentale ne se réduit pas à la liberté de choisir son aliénation, mais c'est avant tout la liberté de se donner sa propre loi. C'est le cœur de la décision de la Cour européenne des droits de l'homme dans l'affaire Refah Partisi (Parti de la prospérité), jugée en 2001, qui est de la plus haute importance ici. Il s'agissait de la dissolution d'un parti islamiste turc, qui avait fait appel de cette décision à la CEDH. « *La cour fit observer [...] que les dirigeants et les membres du R.P. utilisaient les droits et libertés démocratiques en vue de remplacer l'ordre démocratique par un système fondé sur la charia. Selon la Cour, lorsqu'un parti politique poursuivait des activités visant à mettre fin à l'ordre démocratique et utilisait sa liberté d'expression pour appeler à passer à l'action dans ce sens, la Constitution et les normes supranationales de sauvegarde des droits de l'homme autorisaient sa dissolution* ». La CEDH avance d'une façon claire: « *La Cour reconnaît que la charia, reflétant fidèlement les dogmes et les règles divines édictées par la religion, présente un caractère stable et invariable. Lui sont étrangers des principes tels que le pluralisme dans la participation politique ou l'évolution incessante des libertés publiques. [...]* Il est

Le CCIF vise le développement et la propagation de l'islam compris comme orthopraxie.

cratique et utilisait sa liberté d'expression pour appeler à passer à l'action dans ce sens, la Constitution et les normes supranationales de sauvegarde des droits de l'homme autorisaient sa dissolution ». La CEDH avance d'une façon claire: « *La Cour reconnaît que la charia, reflétant fidèlement les dogmes et les règles divines édictées par la religion, présente un caractère stable et invariable. Lui sont étrangers des principes tels que le pluralisme dans la participation politique ou l'évolution incessante des libertés publiques. [...]* Il est

difficile à la fois de se déclarer respectueux de la démocratie et des droits de l'homme et de soutenir un régime fondé sur la charia, qui se démarque nettement des valeurs de la Convention, notamment eu égard à ses règles de droit pénal et de procédure pénale, à la place qu'il réserve aux femmes dans l'ordre juridique et à son intervention dans tous les domaines de la vie privée et publique conformément aux normes religieuses. [...] Selon la Cour, un parti politique dont l'action semble viser l'instauration de la charia dans un État partie à la Convention peut difficilement passer pour une association conforme à l'idéal démocratique sous-jacent à l'ensemble de la Convention ». (Arrêt CEDH Refah Partisi c/ Turquie du 31/07/2001)

Vis-à-vis de nos lois, le CCIF est exactement dans la même situation : il ne peut pas se prévaloir de la liberté fondamentale de conscience pour défendre un obscurantisme qui pourrait faciliter le passage à l'acte des Tchétchènes déséquilibrés. Plus précisément, si des prêcheurs comme ceux soutenus par le CCIF, expliquent que l'on encourt les « peines de l'enfer » si l'on ne défend pas « l'honneur » du fondateur de leur religion, est-ce qu'ils n'incitent pas à commettre des actes illégaux ?

C'est pour cette hypocrisie, pour ce « double langage » qu'il faudrait dissoudre le CCIF, mais aussi pour l'abus qu'il fait de la laïcité, qu'il comprend malicieusement comme non-ingérence de l'État dans les affaires religieuses. Or le politique a un droit de regard certain vis-à-vis du contenu doctrinal prêché dans les lieux de culte. Car sinon, comment le législateur pourrait-il vérifier « si un discours prononcé ou un écrit affiché ou distribué publiquement dans les lieux où s'exerce le culte, contient une provocation directe à résister à l'exécution des lois ou aux actes légaux de l'autorité publique, ou s'il tend à soulever ou à armer une partie des citoyens contre les autres » (art. 35 de la loi de 1905) ? Un État neutre par rapport à la religion musulmane, qui laisserait les oulémas prêcher en paix, et les musulmans vivre d'après leurs préceptes, ce serait très exactement... un État islamique !

Ce n'est qu'un paradoxe formel de dire qu'il n'y a pas de « liberté pour les ennemis de la liberté », et pas de « tolérance pour les intolérants ». Au contraire, c'est avec un courroux d'autant plus vif qu'il faut s'abattre sur les hypocrites qui utilisent ce que nous avons de plus saint pour le détruire. ♦ **Radu Stoenescu**

L'INCO DICO



DISRUPTIF

Un mot déjà totalement ringard. Pourquoi en parler encore ?

En parler alors qu'il est un sujet de moquerie récurrent – et légitime ? Tout simplement parce que les winners de la mondialisation, les gens inclus qui vivent dans des territoires inclusifs, continuent à utiliser cette horreur en s'imaginant intelligents. Les députés marcheurs, les jeunes entrepreneurs, les créateurs de start-up inutiles et interchangeables ne sont toujours pas lassés.

Du latin *disrumpere* signifiant « rompre », le terme « disruptif » est défini comme suit par le

Larousse : « Se dit de la décharge électrique qui éclate avec étincelle ». Com-com-complicé diraient les krautrockers de Faust – ou le rappeur Dadju, pour ceux d'entre nos lecteurs aux références plus urbaines et actuelles. Nos pros du numérique créent donc des champs disruptifs avec les étincelles d'intelligence que font leurs cerveaux connectés. Ils dérangent. Ils changent nos

habitudes. Ils provoquent des événements disruptifs.

Quand Emmanuel Macron propose de rebaptiser 300 ou 500 rues aux noms de « grands personnages noirs et arabes » de notre histoire, ne dites pas qu'il disjoncte mais qu'il disrulte. Pareillement, un étudiant sortant d'une école de commerce et proposant une « méthode innovante pour trouver des emplacements de tricycles d'enfants dans les grandes métropoles » ne sera pas un spéculateur se foutant de la gueule du monde, bien plutôt un jeune créateur de génie ayant trouvé une technologie de rupture entraînant un claquage disruptif d'une concurrence inexistante. Au fond, ce qui est le plus disruptif dans nos mornes existences actuelles, c'est bien la création de pseudo-besoins sociaux, sociétaux, psychologiques, politiques et économiques. De belles étincelles pour un tour de prestidigitation visant à nous dépouiller des quelques euros que le fisc nous laisse. ♦ **GR**

Les zéros sociaux

Les réseaux sociaux vous parlent. Puisqu'ils font aussi beaucoup parler, sans qu'on sache vraiment toujours ce qu'il s'y passe, nous vous montrerons tous les mois le meilleur du pire de ces nouveaux espaces de sociabilité virtuelle.

#100kg etsereine

« 50 kg et sereine », « 100 kg et sereine », « Plus de 70 kg et sereine », « Je suis fière de mes seins », « Aujourd'hui, je vous présente mon minou », etc. Oups, ce dernier hashtag n'existe pas. Du moins pas encore. On ne compte plus les opérations de photo-bombing, pas toujours avec des « bombes » au sens métaphorique du terme, sur Instagram ou Twitter. Les jeunes femmes sont en lutte contre le « bodyshaming », ou le fait de rendre honteux les gens parce que leurs corps ne correspondraient pas aux standards, qu'ils soient trop gros, trop maigres, couverts de pustules ou de poils roux.

La cause n'est pas indigne. Il est vrai que le harcèlement scolaire est un fléau,

les jeunes différents ou présentant des difformités physiques évidentes étant souvent les cibles privilégiées des moqueurs. Mais pourquoi donc s'exhiber ainsi sur les réseaux sociaux ? Pourquoi faire d'une maladie – l'obésité morbide en est une – une fierté ? Une jeune femme

souffrant d'anorexie mentale doit être soignée. Une jeune femme pesant 135 kg pour 1m60 doit aussi se guérir, ou tenter de le faire, quand bien même l'opération n'est pas toujours aisée. Est-il normal de peser plus lourd sur la balance qu'un talonneur fidjien ou le poids-lourd de MMA Francis Ng'annou en étant une gamine haute comme trois pommes ?

Oui, la question du métabolisme est réelle. Nous ne naissons pas égaux. Mais il est évident que le régime alimentaire contemporain – souvent trop gras et trop riche en sucre – est un facteur important causant le surpoids. Il n'y a pas de quoi être fière de se gaver de burritos, de tacos, de burgers, de bonbons et de sodas !

Ajoutez à ça la malignité propre à la jeunesse, les plus mignonnes se plaignant désormais d'être moquées par les plus vilaines dans une drôle d'inversion des critères de beauté... vous obtiendrez une guerre des boutons acnéique importée des États-Unis. Encore et toujours eux. ♦ **GR**



ENVERS ET CONTRE-COOL

Auteur récent de **L'Esthétique Contre-Cool**, essai illustré contre la coolitude et ses ravages en milieux urbain et culturel, **Pierre Robin** nous propose un regard sur l'actualité via ses souvenirs, préjugés et obsessions.

Par **Pierre Robin**

Giscarderies

Giscard est mort. Alors je revois brièvement le printemps précédant mon bac. L'ancien grand argentier de de Gaulle incarnait la jeunesse et la modernité, on voyait des jeunes bourgeoises et bourgeois avec le t-shirt pas encore collector « Giscard à la barre », on savait que des étoiles contemporaines incontestables comme Bardot et Gainsbourg (le Gainsbourg de *Melody Nelson* !) suivaient son panache blanc. Ma petite sœur s'était rendue à son meeting parisien de 100 000 personnes. Moi déjà contre-cool j'avais préféré me retrouver avec 500 marginaux à celui d'un politicien à bandeau et tempérament de corsaire. Pas grave, ni ma sœur ni moi n'avions l'âge de voter.

Giscard élu, tout s'est lentement dégradé, surtout « à droite », entre Chirac entamant sa guerre de sécession populiste, et tous les sourires que VGE lançait à la gauche, histoire de rassembler deux Français sur trois. Et puis cette démagogie sur le dos d'éboueurs africains, cet accordéon de frime... Je crois qu'on n'a pas trop fait attention à son pire coup, le regroupement familial, l'immigration étant encore, plus pour très longtemps, assez loin de nos portes.

MERCENAIRES ET MÉCHANTS DU FILM

Ce qui est sûr c'est qu'en 1981, l'air giscardien, entre la guerre des chefs, des morts violentes de ministres, des provocations coperniciennes et des diamants centrafricains, était devenu irrespirable. À cette époque le président de Jalons, Basile de K, travaillant au PR (le parti de Giscard), on passait des après-midi à glander et boire du thé dans cet hôtel particulier de la rue de la Bienfaisance (75 008) ; un jour le téléphone sonne au standard, un type de Jalons décroche et dit : « Parti des Forces Nouvelles, j'écoute ? » ; le PFN était alors

le groupe d'extrême droite rival du FN. Et c'était Giscard en personne qui appelait...

Au printemps 81, par une relation (trésorier de l'UDF) de mon oncle, je me retrouvai affecté à la cellule « Argumentaires » du QG de campagne giscardien, rue de Marignan (75 008) sous l'autorité d'Alain Madelin : je méprisais tout ce beau monde et du reste peinais à trouver des arguments pour le président. J'espérais gagner un peu de sous, mais j'en fus pour mes frais. En revanche, je participais avec des camarades pas centristes et peu libéraux au service d'ordre rémunérateur de la tournée électorale du deuxième tour. Je me souviens du meeting de Nantes où j'eus la joie de reconnaître dans notre troupe hétéroclite Guy Delorme, grand méchant des films de cape et d'épée de l'enfance, régulièrement occis par Jean Marais, et donc passé du service de Richelieu à celui de VGE. Et je n'ai pas oublié le meeting final de Paris, à l'issue



duquel nous hurlions aux braves sympathisants giscardiens des « Mitterrand président ! » depuis notre bus. On crachait là dans une soupe riche, notre inutilité étant grassement payée en gros billets (dont les boutiques Weston de Paris perçurent leur part).

UN SOIR DE MAI PLEIN DE RIRES ET DE CRIS

J'ai quand même à ce moment milité gratuitement pour Marie-France Garaud, dont le secrétariat, installé dans un vaste et magnifique appartement du quai Anatole France (75 007), était tenu par un ex-petit camarade d'Assas. Assistant notamment avec elle et son staff à la soirée électorale du premier tour, pas enthousiasmante (avant-dernière place et 1,33 % pour MFG). Ce fut plus réjouissant, de mon point de vue, le soir du 10 mai fatal. D'abord on se rendit au PR vers 18 heures où Basile de Koch nous accueillit avec le V de la victoire et le sourire, nous disant simplement « On a perdu ! ». Des militantes pleuraient, mais nous nous dévalisions le buffet avec appétit et bonne humeur. Et puis ensuite ce fut l'atmosphère électrique des Champs-Élysées et de la rue de Marignan, pleine des klaxons et des cris du peuple de gauche historiquement triomphant. Il y eut des ébauches de bagarres, auxquelles je participais symboliquement : les gens comme moi voyaient d'abord en Mitterrand le châtiment mérité de Giscard, et aussi le déblocage du paysage politique.

Bien plus tard j'ai enfin vu en vrai, et de près, Giscard, dans une soirée privée on ne peut plus chic où je me sentais à plus d'un titre une pièce rapportée. Et plus récemment, en novembre 2013, je le retrouvai au premier rang des obsèques de Gérard de Villiers, flanqué de personnalités prestigieuses de droite comme Goasguen et Balkany mais aussi, au-delà de la droite *stricto sensu*, de Marine Le Pen. Tiens oui, c'est vrai que pour moi, la présidence de Giscard correspondait à ma découverte de SAS. Même le pire président a un petit actif... ♦

Communes nouvelles : la foire aux noms idiots

Plus c'est con, plus c'est bon ! Les centaines de nouvelles communes fusionnées après la loi de 2016 ont des noms parfois totalement absurdes. Rejetant l'identité locale et le sens, certains conseils municipaux ont privilégié les mots-valises à partir de noms de rivières ou des dénominations ressemblant à des franchises commerciales.

Mais certains noms sont cependant plus heureux.

Depuis 2016, les communes rurales ont été encouragées à fusionner. Il faut « rationaliser », vous comprenez. Quant aux communes péri-urbaines où il fait encore bon vivre, entre Bretons, Berrichons ou Provençaux, elles sont avalées unes à unes par les « agglôs » qui étalent ainsi toujours plus loin leurs problèmes de délinquance et de « vivre-ensemble ».

Il y avait jusqu'alors 36 000 communes en France. Avec la loi de 2016, 630 ont été fusionnées en 241 « communes nouvelles ». Malgré des incitations financières et une certaine culture du couteau sous la gorge, l'État jacobin n'a pas réussi sa « rationalisation ». De 36 529 exactement, on est passé à 34 839. Visiblement, l'échelon communal compte encore pour les populations, notamment rurales, qui y trouvent une démocratie locale souvent apaisée et adaptée à la situation. La froide rationalité d'un connard de l'ENA est, en effet, à peu près aussi absconse pour l'artisan enraciné du Cantal que la théologie chamelière islamique pour mon oncle René.

Mais là où les élus locaux ont été navrants c'est bien souvent sur le choix des noms de ces nouvelles communes. En 1790, la Révolution a donné des noms parfois farfelus aux départements nouvellement créés. Sans parler des débaptisations de communes sur des prétextes anti-religieux (tous les saints devaient disparaître). Depuis 2016, c'est la foire à la saucisse partout en France quand il s'agit de rebaptiser un regroupement de 2, 10 ou 30 communes !

Sur le podium du grand concours des monstruosités, on trouve notamment « Rives-sur-Seine » en Normandie (regroupement de Caudebec-en-Caux, Saint-Wandrille-Rançon et Villequier), « Évellys » en Morbihan dont le nom est un mot-valise logomaniaque reprenant

les dénominations de deux cours d'eau : l'Ével et l'Illys. Pour info, cette commune regroupe des communes aux noms pourtant hautement bretons : Naizin, Remungol et Moustoir-Remungol.

Mais la mode des mots-valises de rivières a fait des émules avec « Valserhône », « Bairon-et-ses-environs » (!) dans les Ardennes et quantité d'autres. Le département est sûrement un département de poète amateurs car il existe désormais « Chéméry-Chéhéry ». Dans le Calvados, on a désormais le mignon « Belle Vie en Auge » (jeu de mot avec la Vie qui traverse la commune).

Au firmament des noms bien cons, remarquons aussi « Val-Mont » en Côte d'Or fusionnant une commune en montagne et une commune en plaine, « Beaussais-sur-Mer » dans les Côtes-d'Armor, sachant que Beaussais est le nom d'une baie, « Les Premiers Sapins » dans le Doubs, « Plateaux-des-Petites-Roches » dans l'Isère (on imagine le nom des habitants), « Villages du Lac de Paladru » (le prix de la non-imagination), « Villeneuve

en Retz » (parce que c'est une « ville neuve dans le Pays de Retz ») en Loire-Atlantique, « Terranjou » dans l'Anjou, « Terre-et-Marais » dans la Manche et le plus inventif « Cherré-Au » en Sarthe, regroupement de Cherré et de Cherreau (!). Notons aussi « Plaine-et-Vallées » dans les Deux-Sèvres, « Hypercourt » dans la Somme (fusion de Hyencourt-le-Grand, Pertain et Bersaucourt) sans oublier le magnifique « Capavenir-Vosges » et son nom de centre commercial pourri qui est redevenu « Thaon-les-Vosges » après un référendum organisé en novembre tellement les habitants en avaient honte.

Tous ces noms idiots participent de l'acculturation des habitants qui ne savent même plus d'où vient le nom de leur commune ou même la dénomination de leur hameau quand ils n'ont pas le bonheur de connaître la langue locale. Sans parler des noms de communes faisant référence à des saints qui ont une fâcheuse tendance à se voir déchristianiser dans les trouvailles des conseils municipaux...

Heureusement certains conseils municipaux ont eu la présence d'esprit d'insuffler un peu de patrimoine dans le nom de leur commune nouvelle, tel « Maen-Roche » en Ille-et-Vilaine, commune « picotouze » (parsemée des carrières de granit) s'il en est (Maen : pierre en breton et Roche : pierre en gallo), « Treis-Sants-en-Ouche » (« Trois Saints » en langue normande pour les communes de Saint-Aubin-le-Vertueux, Saint-Clair-d'Arcey et Saint-Quentin-des-Isles) dans le pays d'Ouche (Eure) ainsi que « Illtal » dans le Haut-Rhin (« Vallée de l'Il » en alémanique, la langue locale). ♦ **Maël Pellan**





Mediapro Arnaque à la chinoise

Mediapro aura peut-être la peau du football de clubs français, déjà mal en point avec l'arrêt de la Ligue 1 l'an passé. Comment en sommes-nous arrivés là ?

Il ne fallait pas être grand clerc pour comprendre que la Ligue Professionnelle de Football se fourvoyait en cédant les droits télévisuels de la Ligue 1 à un groupe qui n'avait alors pas de média en France. L'appât du gain, la promesse d'un juteux pactole venu de Chine sut pourtant exciter la LFP. Des chaînes établies telles que *Canal +*, *RMC Sport* ou même le qatari *BeIn Sports* présentaient toutes des dossiers plus solides. Malheureusement, ce n'est pas la certitude d'être payés qui l'aura emporté, mais la promesse de ramasser gros, bien trop gros pour le triste spectacle souvent offert par notre championnat de football.

C'est le 29 mai 2018 que le sort du football français s'est joué, Mediapro raflant les droits de Ligue 1 pour la période 2020-2024. Alors directeur exécutif de la LFP, Didier Quillot bombait le torse en compagnie de ses lieutenants Nathalie Boy de la Tour et Mathieu Ficot. Songez donc : 1,153 milliard d'euros par an. L'affaire du siècle – surtout pour Quillot qui aurait touché un bonus de 1,5 million d'euros dans l'opération. La Ligue 1 rattrapait donc son retard, devenant le championnat aux droits télévisés les plus importants.

Une promesse de lendemains qui chantent, de grandes aventures européennes, de stars à Rennes, Nantes, Nancy et Bordeaux. En mettant 780 millions d'euros sur la table, Mediapro a fait rêver tous les derniers de la classe qui ne remplissent pas leurs stades et jouent à l'économie en Europa League, ces cancres qui ont plombé le coefficient UEFA du football français avec des équipes qui jouent mal. Qui irait payer autant pour voir ça tous les week-ends ? Neymar, Mbappé ou Memphis Depay ne suffisent pas à rendre attractive la Ligue 1.

En février 2018, deux mois avant le lancement de l'appel d'offre par la LFP, Orient Hontai Capital devenait actionnaire majoritaire d'Imagina, groupe détenant Mediapro. Ce fonds d'investissement venu de Chine et proche du pouvoir, notamment de la mairie de Shanghai, semble capable de s'affranchir de toutes les règles. Orient Hontai Capital n'a jamais vraiment voulu la Ligue 1, mais le championnat d'Italie qui reste plus prestigieux que le nôtre.

La hausse des droits télévisés provoquée par Mediapro et les enchères asymétriques de la LFP n'ont pas été corrélées à la valeur du « produit Ligue 1 ». L'offre ridiculement faible de *Canal +* était d'ailleurs une réponse par l'absurde à cette course perdue d'avance. Les masques sont tombés : Mediapro était une fraude. En refusant de payer les 172 millions d'euros dus au 6 octobre au football professionnel français, Jaume Roures a démontré que les sceptiques avaient raison. Il fallait 3,5 millions d'abonnés, à 30 euros par mois pour la seule chaîne *Telefoot* et la seule Ligue 1, pour rentabiliser cet investissement colossal ! Ils sont à peine 400 000. Les spécialistes comme Arnaud Simon pensaient même à l'origine que le plan de Mediapro était une ruse pour dévoiler autre chose. Non, il n'y avait là rien d'autre que la bêtise et la voracité.

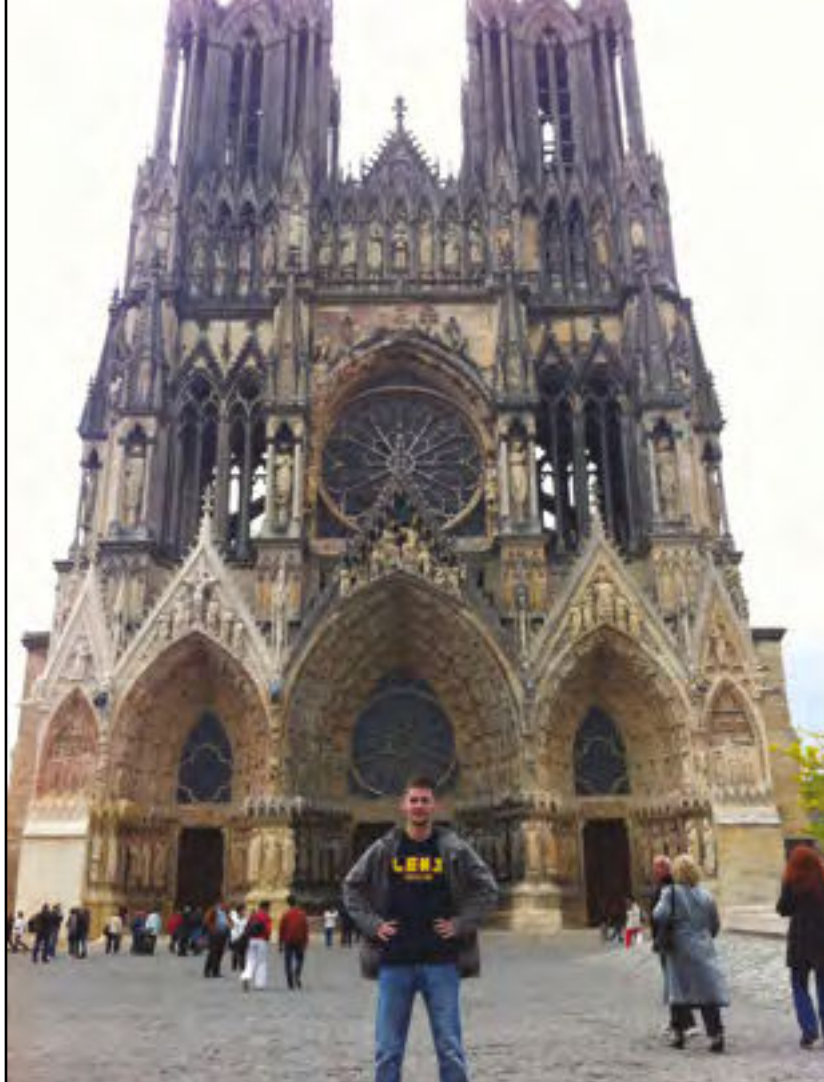
Durant les dix-huit mois qui ont précédé la création de la chaîne Telefoot, les spéculateurs de Mediapro ont tenté de revendre les droits acquis en 2018. N'ayant pas obtenu l'aval de l'UEFA pour les droits de la Ligue des champions, Mediapro a dû se mettre à l'œuvre dans la précipitation. Le contexte n'était pas favorable, la pandémie limitant les sources de revenus des clubs et rendant plus erratique la programmation des matchs. Les conséquences du retrait de ce conglomerat de pieds-nickelés seront

Vendre tous nos meilleurs joueurs ne suffit pas à combler les trous visiblement !

terribles, tant pour le football français qu'européen, pour les clubs que pour les abonnés. Avec 870 millions d'euros de dettes, Mediapro sera dans l'incapacité de rembourser ses abonnés qui ont payé d'avance. Les souscripteurs sont au cœur de l'opération de sauvetage. Ainsi, ils pourraient bénéficier d'un transfert de leur abonnement *Telefoot* vers le nouveau diffuseur. Pour *Canal +* ou *BeIn*, voire les deux en association, la perspective de récupérer les 400 000 abonnés de *Telefoot* pourrait être un atout. Les abonnés y trouveraient aussi leur compte.

Le problème sera évidemment d'une tout autre ampleur pour les clubs de Ligue 1 et de Ligue 2, déjà largement déficitaires depuis 2016 en dépit des règles strictes de la DNCG. 101 millions perdus en 2016, 176 en 2017-2018 et 160 en 2018-2019... Quant à la dernière saison, elle battra tous les records de perte sans aucun doute. Vendre tous nos meilleurs joueurs ne suffit pas à combler les trous visiblement ! Les deux clubs majeurs des années 80 qu'étaient Bordeaux et Marseille, quand des dirigeants comme Tapie ou Bez présidaient à leurs destinées, sont dans le rouge et gérés par des spéculateurs américains inexpérimentés qui comptaient sur Mediapro pour gonfler la valeur de leurs actifs en France. Loupé.

La Ligue professionnelle de football ne peut même plus emprunter, s'étant humiliée en octobre en demandant un prêt pour compenser partiellement le non-versement des 172 millions de Mediapro. Le football professionnel ne peut s'en vouloir qu'à lui-même. Les clubs méprisent depuis trop longtemps les supporters et les amateurs. Ils ont cru que leur « produit » valait une dépense de 360 euros par an. Ils ont cru que c'était possible. Ce n'était pas le cas. « *Eh bien ! dansez maintenant* », pourront rétorquer François Pinault, Jean-Michel Aulas et *Canal +* aux clubs professionnels qui devront faire face seuls à la crise. ♦ **Gabriel Robin**



Alexandre Taillez Cathédrales de foot

Âgé de 29 ans, **Alexandre Taillez** est journaliste sportif. Il présentait notamment l'émission consacrée au sport de TV Libertés. Supporter depuis toujours du Racing Club de Lens, il défend un football populaire et enraciné dans les régions.

Votre livre se présente comme une suite de chroniques de rencontres du RC Lens à l'extérieur ou de l'équipe de France, mais aussi de visites des plus grands stades européens. Quelle arène vous a le plus marqué pour son ambiance ?

En France, le Stade Geoffroy Guichard de Saint-Étienne et le Parc des Princes me paraissent assez largement au-dessus du lot, même si ce dernier a pâti de l'évolution du PSG. À l'étranger, je retiens Croke Park, à Dublin. Le style y est très différent, plus anglo-saxon que latin, mais tout aussi fervent. Ce stade a par ailleurs une histoire très particulière puisque c'est là qu'eut lieu le « Bloody Sunday » en 1920.



▲ **FIDÈLE AU POSTE** – Alexandre Taillez, sur le plateau de *Téléfoot* en compagnie de Pascal Praud, Christian Jeanpierre Vincent Hardy et Thierry Roland

Quelle église ou cathédrale vous a le plus marqué ? J'ai noté que vous ne ratiez jamais une messe en déplacement.

À vrai dire, c'est à partir de 2012 que j'ai effectivement commencé à assister à la messe chaque dimanche, y compris en déplacement. En dehors de la cathédrale de Beauvais que j'ai vue quinze années durant depuis la fenêtre de ma cuisine, je dirais que celle de Milan m'a beaucoup impressionné, même si les écrans publicitaires présents sur les côtés de l'édifice font tâche. La cathédrale de Reims, découverte à l'occasion d'un match en 2012, a pris une autre dimension dans mon esprit quelques années plus tard après la lecture du roman *Sire*, de Jean Raspail.

Vous êtes très critique à l'égard de l'Olympique de Marseille. Vous écrivez notamment que la réputation de ses supporters, tenus pour le « meilleur public de France », serait totalement galvaudée. Pourquoi ?

Je précise tout de même dans mon livre que Marseille fait partie des rares villes de foot du pays avec Lens et Saint-Étienne. La passion y est immense et la ville vibre au rythme de son club. L'ambiance est cependant loin d'y être impressionnante, excepté en de rares occasions. L'OM est aussi le club médiatique par excellence, c'est le Kim Kardashian du football français et ce n'est vraiment pas ma tasse de thé. J'ai d'ailleurs reçu un mail d'insultes d'un supporter marseillais vexé par ce que j'avais écrit... Peuchère !

En tant que Toulousain, j'ai beaucoup ri à votre

description du Stadium : « Je n'ai jamais vu aussi amorphe que le public de la ville rose, qui restait même muet sur nos chants provocateurs. Aux abords du stade, avant ou après la partie, pas d'écharpe ni aucune autre forme de soutien populaire pour l'équipe locale, ce qui pour un Lensois n'est pas banal... ». Et si je vous disais que notre RC Lens joue au rugby ?

Je connais la réputation du Stade Toulousain, notamment grâce à l'un de mes témoins de mariage qui est béarnais et qui a passé son enfance sur les terrains de rugby à donner des mandales à ses adversaires ! Cela démontre simplement que la culture n'est pas la même dans toute la France, que chaque terre a ses traditions, ses penchants, ses jeux et ses chants, même si les bourgeois du XVI^e arrondissement de Paris tentent de faire passer le ballon ovale pour leur discipline de prédilection depuis quelques années, sans doute par mépris de classe.

Que représente le RC Lens dans l'histoire du football français ? Votre club semble aimé mais parfois aussi moqué, notamment pour ses supporters que d'aucuns jugent caricaturaux de l'esprit « chti ».

Le RC Lens est l'un des grands noms du football français grâce à sa longévité et sa popularité. Fondé en 1906 au lendemain d'une catastrophe minière, le club a vécu une période fantastique lors de la deuxième moitié des années 90, grâce notamment au gardien de but Guillaume Warmuz, auteur de la préface de mon livre. Toutefois, le plus impressionnant est peut-être l'affluence moyenne de 30 000 personnes au Stade Bollaert lors de nos récentes années de galères en Ligue 2. Généralement, ce sont les médias qui créent et mettent en avant les personnalités les plus caricaturales. Casser les préjugés est l'une des

« Casser les préjugés est l'une des raisons d'être de mon ouvrage mais je suis aussi totalement opposé à la victimisation. »

Alexandre Taillez

raisons d'être de mon ouvrage mais je suis aussi totalement opposé à la victimisation. Les moqueries sont de bonne guerre, c'est l'esprit gaulois que le football permet de faire perdurer et j'ai moi aussi quelques termes bien sentis pour chambrer les Marseillais, les Niçois ou les Bordelais.




L'affaire Mediapro est en train de secouer le football français et pourrait avoir sa peau : vous qui aimez la Coupe de France, les matchs à l'ancienne et l'ambiance des stades, craignez-vous l'arrivée d'une « Super League » ? Comment jugez-vous d'ailleurs l'évolution du football ?

Je me demande si la « Super League » ne serait pas une excellente nouvelle pour les championnats nationaux, qui seraient débarrassés des mastodontes qui règnent sans partage... Le monde du football est le reflet de la société et son évolution n'est donc pas brillante. Je vous conseille d'ailleurs de suivre le travail remarquable du journaliste indépendant Romain Molina, axé tant sur les questions géopolitiques et financières que sur les crimes sexuels, hélas très nombreux. ♦ **Propos recueillis par Gabriel Robin**



L'OPÉRA DU PEUPLE, LE STADE COMME ÉCOLE DE VIE
Alexandre Taillez
Copy Média
246 p. – 18 €



Combien le gouvernement des juges a-t-il coûté le mois dernier ?

France Montagnes, le site officiel des stations a évalué que le premier confinement a fait perdre un mois et demi de la saison 2019-2020, soit 20 à 25 % de la fréquentation des pistes. Onze milliards d'euros. Une paille. La fermeture de décembre va encore ajouter 20 à 25 % de perte sèche. Onze autres milliards. On ne va pas chipoter. Or les stations emploient 120 000 personnes, qui vont perdre 50 à 100 % de leurs revenus pour cette année. Il faudra compenser par du chômage. Excepté les moniteurs de ski, les saisonniers touchent entre 80 % et 110 % du SMIC. L'assurance chômage devra sortir 300 millions d'euros. C'est pour la maison. Ces brouettes s'ajoutent au coût du confinement, compris entre 60 et 100 milliards par mois. Il a fait exploser le déficit de l'État à 200 milliards. Record battu. Pour bien parachever la fuite en avant, l'État a émis 500 milliards de

dettes nouvelles, une fois et demi son budget. Il coûte cher, le gouvernement des juges. Car notre ruine vient du refus des politiques, terrorisés par les juges, d'endosser le moindre risque pénal.

En décembre, les progressistes n'ont pas tapé que sur les montagnards.

Ils ont aussi visé les pauvres. La ministre Pompili a décidé d'interdire à la location les « passoires thermiques » dès 2028. Il s'agit de 4,8 millions de logements. Ce sont surtout des maisons individuelles, dotées de petite surface, et construites à la campagne avant 1948. Elles sont occupées par des ménages modestes, dont les moyens ne permettent pas les travaux nécessaires. Il y a en moyenne 2,26 habitants par habitation en France. Les 4,8 millions de passoires thermiques hébergent donc 10,8 millions de gens à faibles revenus. En pleine crise

économique, avec une augmentation du chômage chez les Français les plus pauvres, on va les obliger à claquer des milliers d'euros de travaux au nom du réchauffement climatique. Ou alors l'État va les aider. À 5 000 euros l'aide moyenne, nous partirions sur une dépense publique de 24 milliards. Et, dans vingt ou trente ans, les scientifiques avoueront qu'ils se sont un peu poussés du col avec le réchauffement climatique. En attendant, nous aurons respecté l'accord de Paris sur le climat et échappé à la honte que l'État soit condamné.

De son côté, le ministère de la Santé a participé au concours du plus beau gâchis.

Un rapport du Sénat nous a appris que Jérôme Salomon, directeur général de la Santé, a refusé en 2018 à l'agence Santé Publique France d'acheter un milliard de masques, et n'a avalisé qu'une commande de 150 millions d'unités. À l'époque ils coûtaient 3 à 4 centimes pièce. À ce prix, le milliard de masques n'aurait pas coûté plus de 40 millions. En 2019, face au Covid, l'État a dépensé 2,5 milliards d'euros pour acheter 3,4 milliards de masques, multipliant le prix unitaire par 18. Si, grâce à un stock d'un milliard de masques commandés en 2018, l'agence Santé Publique France n'avait eu qu'à en acheter 2,4 autres milliards, les finances publiques auraient économisé 730 millions d'euros. Oui, mais Jérôme Salomon n'avait fait qu'appliquer le principe de précaution. Il aurait pu être menacé de mauvaise gestion.

Puisque nous en sommes à la Santé, voici notre comparaison des résultats de l'épidémie pour la France et l'Allemagne au 13 décembre 2020 : nous avions déclaré 2,3 millions de cas COVID ; les Teutons en avaient 54 % en moins. Côté décès, l'écart était encore plus grand. Rapporté à la population, les Allemands n'ont subi que 31 % du nombre de nos morts. C'est moins du tiers.

Nos gouvernants ont osé rendre le peuple responsable de leurs mauvais résultats. Or, l'argument raciste des Latins qui n'obéissent pas est une fable. En l'espèce, le taux de décès pour 100 000 habitants est meilleur en France qu'en République tchèque, Slovaquie et qu'au Royaume-Uni. Des choix stratégiques ont été opérés des deux côtés du Rhin. Si Paris avait copié Berlin, nous aurions eu 40 000 morts de moins, l'équivalent de Bayonne. Oui, mais les modélisations mathématiques réalisées en France étaient claires et procéder autrement eût constitué un risque pénalement condamnable. ♦
Sylvain de Mullenheim

Attendu comme le messie par les accros des jeux vidéo, *Cyberpunk 2077* ne déçoit pas. L'occasion de plonger dans un monde envoûtant et déroutant.

Cyberpunk 2077

Sombre et somptueuse épopée

Dans le jeu vidéo, comme dans les autres arts, se côtoient le meilleur et le pire. Et comme souvent, le plus commercial n'est pas nécessairement le plus qualitatif. C'est peut-être pour cette raison que ce support culturel n'est pas encore reconnu unanimement comme un art à part entière. Mais la bande dessinée a connu les mêmes difficultés à faire connaître son génie propre, et devenir le neuvième art.

Le jeu vidéo est la synthèse d'autres arts. La modélisation des personnages est une sculpture au sens strict.

La profondeur de champ, le placement de la caméra, le placement des personnages dans l'espace, la gestion de l'éclairage, tout cela s'inspire de la peinture classique. Les mouvements de caméra et la liberté contrôlée proposée au joueur, les cinématiques, sont des pièces de cinéma. La musique tient une place centrale, et les meilleurs compositeurs de musique classique, électronique ou de variété, participent aux bandes originales. Il est de plus en plus commun que des comédiens de renom jouent des personnages avec lesquels le joueur interagit, prêtant jeu et image. Enfin, l'écriture y tient la même place que dans le cinéma : répliques et monologues sont aussi travaillés que dans une pièce de théâtre. La synthèse de ces différents types d'expression au service d'une expérience narrative rend possible une immersion très prenante, génératrice d'émotions et de questionnements, au même titre qu'une visite dans la

galerie Richelieu au Louvre, le visionnage d'un film de Paolo Sorrentino, ou le plongeon dans un recueil de poèmes de Théophile Gautier.

The Witcher III est un chef d'œuvre créé en 2016 par le studio polonais CD Projekt red. Ce jeu reconnu comme l'un des meilleurs de tous les temps se passe dans un décor gigantesque totalement ouvert, dans plusieurs régions évoquant tour à tour la Pologne médiévale, la Provence de la Renaissance, les archipels vikings ou encore les Alpes. Comme une impression de se déplacer dans un tableau de Caspar David Friedrich ou de Nicolas Poussin. Fort de cette réussite, ce studio a enfin sorti cet hiver *Cyberpunk 2077*.

Comme une impression de se déplacer dans un tableau de Caspar David Friedrich ou de Nicolas Poussin.

L'histoire est inspirée d'un célèbre jeu de rôle : celle d'un personnage essayant tant bien que mal de survivre dans un univers dystopique qui approche de plus en plus de notre quotidien. Des entreprises ressemblant à nos GAFAM ont acquis une puissance valant celle des gouvernements, les métropoles mondialisées sont scindées en secteurs contrôlés par des minorités raciales, sexuelles ou idéologiques toutes antagonistes, et le

transhumanisme a rendu les hommes esclaves de technologies dont la complexité n'est plus accessible qu'aux spécialistes. La dystopie cyberpunk, c'est aussi une hyperprésence de la publicité sur tous les murs, comme chez nous : en ce moment, une publicité Huawei gigantesque recouvre l'Hôtel de la marine place de la Concorde.



En suivant l'histoire d'un personnage nommé V et que vous contrôlez, *Cyberpunk 2077* fait comme *Blade runner* en son temps, sentir ce à quoi un futur proche pourrait ressembler si aucune culture ne civilise la post-modernité avant qu'elle ne nous fasse post-humains. Au sujet du transhumanisme, par exemple, le fait d'être acteur de la narration rend extrêmement prégnantes les difficultés que vit le personnage : par exemple, vous avez la possibilité de vous faire greffer des membres métalliques plus puissants que les biologiques. Personne ne vous force à le faire. Mais que se passe-t-il lorsque votre

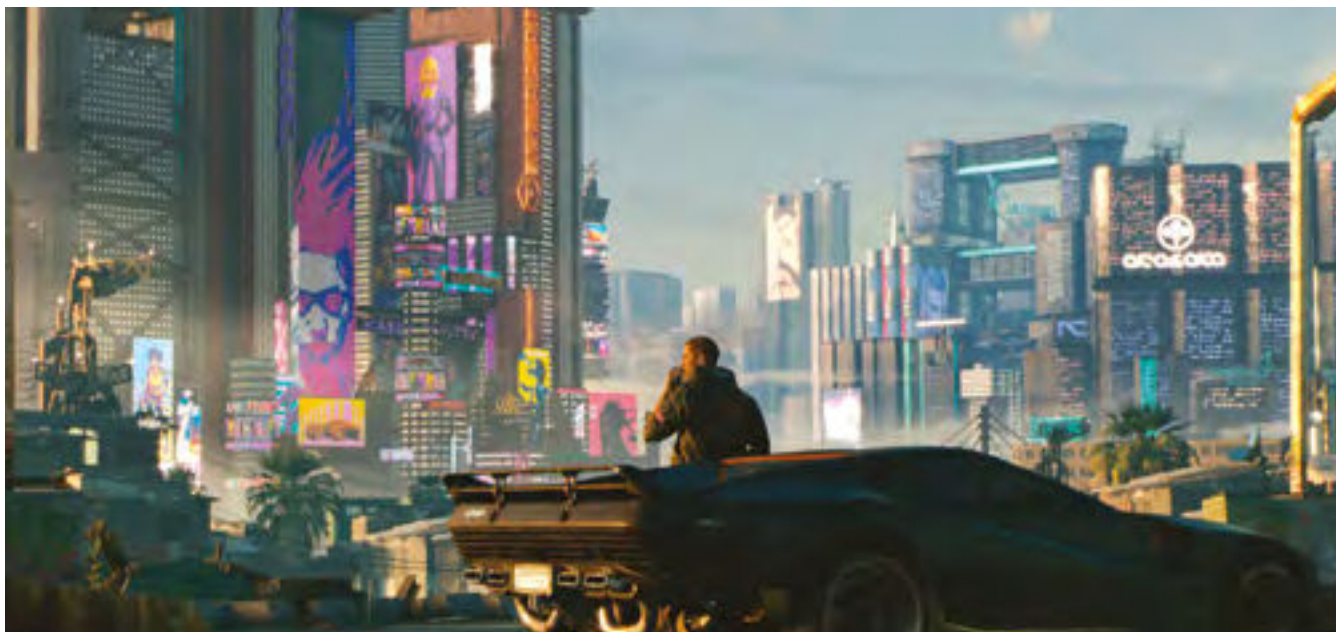
ÇA NE CONSOLE PAS

Soupe à la grimace pour les possesseurs de console. La sortie de *Cyberpunk 2077* était attendue, dire qu'elle a déçu relève de l'euphémisme. Bourrée de bugs, de ralentissements et laide à pleurer, la version de *Cyberpunk 2077* destinée aux consoles Playstation 4 et X Box One est une honte absolue. Guère étonnant, donc, que les développeurs de CD Projekt Red aient envoyé une version PC aux testeurs. Il y a là tromperie sur la marchandise, arnaque en bande organisée, voire vice du consentement causé par une manœuvre dolosive de la première entreprise polonaise responsable de l'excellent jeu *The Witcher*.

Et qu'on ne nous dise pas que le jeu était trop ambitieux pour les consoles de la précédente génération, *Red Dead Redemption* ou *Final Fantasy VII* tournant parfaitement sur ses machines avec un niveau de graphisme époustouflant. Non, le jeu n'était tout simplement pas correctement optimisé pour nos vieilles bécanes désormais dépassées. Reste un sentiment très amer, tant le jeu semble par ailleurs prometteur. Faudra-t-il bientôt tout jouer sur Shadow, grâce à la technologie du cloud-gaming rendant tous les jeux accessibles sur tous les écrans ? Pour les joueurs habitués aux consoles, ce serait un vrai crève-cœur. Reste donc l'espoir suscité par les Playstation V et X Box X/S. ♦LL

voisin le fait, et que vos performances musculaires vous rendent largué dans le marché concurrentiel ? Celui qui refuse se condamne à la misère. Mais celui qui accepte se condamne à mourir au travail pour pouvoir payer les mises à jour et l'entretien de son membre augmenté. Que se produit-il lorsque vous êtes victime d'un piratage de vos yeux bioniques ? Faut-il payer pour ne plus être aveugle ? Ces événements touchent directement, pour l'émerveillement ou l'exaspération, votre expérience de jeu, la rendant fluide ou insupportablement compliquée. D'autre part, les décisions que vous prenez ont un impact sur la suite de l'histoire, sur les autres personnages, et le monde qui vous entoure. Ces choix laissent parfois un goût amer, et apportent un lot de questions sur la responsabilité individuelle, les conséquences de ses actes, le moindre mal, etc.

Il est tantôt laid tantôt brillant, écœurant d'injustice ou éblouissant de générosité : ce monde dystopique pourrait bien être le nôtre, et ceux qui y évoluent par la procuration de l'écran et du casque pourront peut-être arrondir ses angles les plus durs et embellir ses courbes les plus jolies. Le rendre vivable en somme. ♦Louis Lecomte



Le féminicide est-il de droite ?

Par **Richard de Seze**

Je suis tombé sur un article de *20 Minutes*, daté du 18 décembre, expliquant que « la prise d'otage de Domont se conclut par un féminicide ». Un homme a tué sa femme, avec qui il était « en instance de divorce ». Puis il s'est tué. « Le parquet a ouvert une enquête pour assassinat, tentative d'assassinat et séquestration ». C'est une enquête qui devrait être assez simple – mais c'est une autre histoire.

Je me suis rappelé ces femmes abattues à Nice, le 29 octobre, toutes les deux frappées dans une église. J'ai tapé « Nice, féminicide ». *Nice-Matin* m'a révélé qu'il y avait bien eu un féminicide à Nice, en 2017. Les victimes du terrorisme ne sont pas des féminicides. Ou pas encore. Il va falloir encore un peu de temps aux féministes pour réclamer qu'on distingue, dans les victimes du terrorisme, les femmes des hommes.

Ou peut-être ces deux femmes ne sont-elles pas assez femmes parce qu'elles ont été assassinées dans une église ? On savait déjà qu'elles valaient politiquement peu de choses, comparées à Samuel Paty, à en juger par la seule mesure de l'intensité des réactions politiques, parce qu'elles étaient catholiques, ou supposées telles, et que s'émouvoir du sort d'un catholique, en France, même assassiné par un terroriste, même s'il s'agit d'une femme, est quand même très périlleux. C'est attenter à la laïcité que de prétendre mettre sur un pied d'égalité le catholique et le citoyen lambda.

Il apparaît que c'est aussi attenter à la féminité. Peut-être n'est-on pas assigné femme par les spécialistes du féminicide, militantes féministes ou journalistes aux idées généreuses, quand on témoigne publiquement d'une bizarre déviance, comme la religion catholique. De même qu'il semblerait que les Démocrates américaines sont plus femmes que d'autres quand elles sont présidentiables, plus femmes que Margaret Thatcher ou je ne sais quelle grande figure politique féminine. Quand on ne fait pas honneur à son sexe de la bonne manière, on en est médiatiquement destitué.

Il y a donc les bonnes morts féminines et les mauvaises morts féminines. Celles où on peut accuser le patriarcat et les autres. Un homme tue sa femme, c'est un féminicide. Même quand il s'agit d'un vieux monsieur qui, par une tragique erreur de jugement, considère qu'il est charitable de tuer sa femme impotente, voire de sceller un pacte de suicide à deux. Le féminicidoféraire (terme que j'invente à l'instant pour désigner les zélotes de la chose qui ancrent le concept à force de matraquer le mot) ne regarde pas alors au détail. Qu'un homme tue une femme, la chose est déjà plus délicate. Est-on bien certain qu'il patriarcalisait cependant qu'il assassinait ? Il ne faudrait pas se tromper de victime. Certes, une « femme » est morte, mais était-elle vraiment femme, c'est-à-dire préalablement et essentiellement victime ? Dans le cas d'une catholique mourant dans une basilique, n'était-elle pas, d'abord, et même uniquement, l'odieux rouage d'une oppression cléricale ? Il est donc normal que les féministes conséquentes ne comptent pas les martyres de Nice dans leur martyrologe.

Le féminicide ne pleure pas la victime, il la pèse. Il ne dénonce pas une injustice, il l'annexe. Le féminicide est mesquin, cérébral, froid, calculateur et sélectif. Il est de gauche. ♦



Retour vers le passé

Jean Carrier Le dernier antipape

Les masses se montrent en général dociles, et les moutons noirs sont l'exception : pourtant, on en trouve à toute époque, anticonformistes, contestataires, hétérodoxes, rebelles, résistants, dissidents, réactionnaires, comme on voudra les appeler. Pour l'historien curieux, ils représentent la pépite scintillant au fond du tamis.

Au dernier chapitre de la Guerre de Cent ans, alors que la chrétienté retrouvait son unité au sortir du Grand Schisme, un seul cardinal refusera de s'incliner. Depuis près de trois-quarts de siècle, le Saint-Siège résidait à Avignon, sous la protection sourcilieuse du roi de France. À peine rentré en Italie, Grégoire XI va s'y éteindre, le 27 mars 1378. Élu sous la pression de la foule romaine, son successeur Urbain VI est très vite désavoué par ses cardinaux qui lui désignent un suppléant, Clément VII, lequel s'empresse de regagner les rives du Rhône. Ainsi commence le Grand Schisme d'Occident. Après bien des déchirures, le concile de Constance, en 1417, déposera les deux compétiteurs et nommera un nouveau pontife en la personne d'Oddo Colonna, qui prend le nom de Martin V.

Cependant, le successeur de Clément VII, l'Espagnol Pedro de Luna – alias Benoît XIII – refuse obstinément de se démettre. Réfugié sur le rocher de Peniscola, au nord de Valence, « l'antipape » reconstitue en 1423 un « Sacré Collège » de quatre cardinaux. Aussitôt après sa mort, trois d'entre eux, créatures du roi d'Aragon Alphonse V le Magnanime, choisissent pour le remplacer un certain Gil Sanchez Muñoz. Ce Clément VIII finira par abdiquer en faveur de Martin V qui lui offre l'évêché de Majorque. Mais le quatrième cardinal de Benoît XIII, le Français Jean Carrier, ne l'entend pas de cette oreille. Pour lui, l'élection de Clément VIII – à laquelle il n'avait pas participé – est entachée de simonie. Il la déclare donc nulle et non avenue.

Né dans le Rouergue, sans doute près d'Espalion, vers 1380, Jean Carrier doit toute sa carrière ecclésiastique au double



patronage du défunt pape et du comte Bernard VII d'Armagnac. De l'un et de l'autre, il recevra diverses charges et bénéfices, se montrant en retour d'une fidélité indéfectible. Le 24 juillet 1420, les commissaires de Martin V le condamnent par contumace, lors d'un procès intenté à Toulouse, contre lui et sept autres partisans de Benoît XIII. Afin de se soustraire à la sentence, l'intraitable Jean Carrier se retranche derrière les murs de Tourène, un nid d'aigles, situé dans les gorges sauvages du Vau de la Vierge, aux confins du Languedoc. Sa situation inexpugnable vaut à la forteresse le surnom de « Peniscollette », en référence à la résidence de Benoît XIII...

Jean Carrier, cardinal-prêtre au titre de Saint-Étienne du Mont-Cælius, se considère dès lors comme l'unique détenteur de la légitimité apostolique. « Éclairé par la lumière de la vérité venant du Père des lumières », il élit seul et en secret un nouveau pape, le 12 novembre 1425. Son choix se porte sur l'un de ses confrères, un dénommé Bernard Garnier. Quinquagénaire, ce « Benoît XIV » a une dizaine d'années de plus que Carrier, et un parcours similaire. Féal de Jean IV d'Armagnac – qui a succédé à son père Bernard VII – il occupe alors la charge de « sacriste » au chapitre cathédral de Rodez. Le cardinal, pour sa part, exerce les fonctions temporelles de lieutenant du comte en Rouergue. C'est seulement en janvier 1429 que Jean Carrier révélera à ce dernier, dans un manifeste public, l'élection du mystérieux « Benoît XIV ». La suite est plus obscure. Certains auteurs font mourir Bernard Garnier dès 1430. Jean Carrier se serait alors résolu à coiffer lui-même la tiare pontificale, en reprenant le même nom de « Benoît XIV ». Abandonné par le comte de Foix, qui se rallie au pontife romain, il est capturé en février 1433 à Puylaurens, par les hommes du comte Jean I^{er} de Foix. Il meurt en prison quelque temps plus tard. Schismatique impénitent, il est enterré « au pied d'un roc, chien parmi les chiens », selon l'expression d'une chronique contemporaine.

Schismatique impénitent, il est enterré « au pied d'un roc, chien parmi les chiens. »

D'autres historiens supposent l'existence d'un « Benoît XV » – qui aurait été un neveu et homonyme de Jean Carrier – et peut-être même d'un « Benoît XVI » dont ils ignorent tout. Plus récemment, le romancier Jean Raspail tirera de cette belle légende l'argument de son *Anneau du Pêcheur*. Ce que l'on sait, en revanche, c'est qu'un petit groupe de paysans du Vau de la Vierge, sous la houlette de Jean Farald, cardinal de « Benoît XIV » et du forgeron Jean Tranier – le « Fabre del Colet » – continuera longtemps encore à narguer les légats de l'Église officielle. Prophète à ses heures, Tranier prédit l'avènement d'un jeune roi de France « Charles, fils de Charles », qui saura rétablir l'Empire universel et restaurer le véritable pape. ♦ **Philippe Delorme**

A portrait of Clémence Pouletty, a young woman with long dark hair, looking upwards and to the right. She is wearing a dark coat with gold buttons over a white shirt. The background is a dark, out-of-focus forest with green leaves and some small white flowers.

Clémence Pouletty

Fille de lettres

Clémence Pouletty est une vidéaste de 26 ans, qui vulgarise la philosophie et la littérature sur son compte Twitter (@ClemPouletty) et sa chaîne YouTube (Clémence Pouletty). Drôle et charmeuse, elle apporte un peu de cette soutenable légèreté dont l'époque a besoin.

Vos chroniques littéraires sont hétéroclites. Vous passez de la littérature antique de Sénèque à la dialectique éristique de Schopenhauer – fort utile pour nos hystériques débats télévisuels – sans oublier la littérature contemporaine. Une de vos vidéos invitait d'ailleurs à réussir notre confinement avec les *Lettres à Lucilius*. Toujours aussi stoïque dans cette crise sans fin ?

Sénèque l'écrit, la nature sachant tous les malheurs auxquels nous les hommes sommes destinés, a placé dans « l'habitude » une forme de « douceur ». Ce, afin de nous reconforter. Nous sommes désormais presque coutumiers du fait de rester chez nous, de porter un masque, de remplir des attestations. D'être seuls et confinés. C'est que la nature ferait donc bien son travail de nature. Mon stoïcisme est néanmoins mis à mal par un hédonisme naturel qui, mis en cage, étouffe. Alors je relis Sénèque, pour tenter de continuer d'y croire un peu.

Votre vidéo sur *L'Art d'aimer* d'Ovide est très drôle. Elle a deux ans et vous disiez alors qu'il fallait « savoir où trouver les jeunes filles et les jeunes hommes ». On fait comment avec la pandémie ?

C'est une expérience catastrophique dont il faut savoir tirer profit. Les réseaux sociaux peuvent aussi nous rapprocher. Nous avons cette chance de pouvoir nous envoyer des messages – n'est-ce pas romantique et follement romanesque de s'écire un long mois avant d'enfin se voir, en vrai ? Un quitte ou double des plus excitants. Nous pouvons aussi nous appeler, entendre la voix de l'autre, voir ses photos et pour les plus téméraires – ou impatients – utiliser la webcam. Il y a ce quelque chose de réjouissant dans la perspective d'apprendre à connaître un autre que je ne sais encore. Le numérique n'a donc pas en lui que du mauvais. Rencontrez, rencontrons, virtuellement. Nous verrons pour la suite.

Un livre serait un produit non essentiel, de même qu'un disque ou un DVD. Est-ce toutefois vital de pouvoir s'échapper

quand le monde s'écroule autour de nous ?

Oui. Je préfère le réel de la littérature à la réalité de la vie. Le livre est une formidable fuite hors du monde. C'est notre imaginaire qui nous sauve. Il est une prison dorée ainsi qu'une cabane dans laquelle se retrancher. C'est un univers qui n'appartient qu'à soi. Et s'il est influencé par le dehors – que nous sommes obligés malgré nous, malgré tout d'affronter – nous pouvons nous protéger, prendre la poudre d'escampette, sans avertir qui que ce soit et nous délivrer du conflit et de la violence, de la peur et de la terreur, en écoutant, en lisant, en chantant, en regardant intensément. Film, livre, musique, l'art est la meilleure arme de l'homme pour s'en sortir.

Devons-nous éviter les lectures anxiogènes de Philip K. Dick ou de Kafka et privilégier une littérature plus solaire, ou au contraire affronter les yeux dans les yeux notre état ?

Je vous conseille de rire avec le truculent *Broadway*, de Fabrice Caro (éd. Sygne). De vous échapper sur l'île de Van en compagnie de l'astronome Tycho Brahe chez *L'Enfant céleste* de Maud Simonnot (L'Observatoire). De découvrir le vague à l'âme empreint d'ironie de Victor Pouchet dans *Pourquoi les oiseaux meurent* (Livre de poche). Ou encore de vous gaver de philosophie. Ils sont tous bons à lire en cette période.

Qu'avez-vous à nous proposer en matière de cinéma ? Du cinéma italien plein de couleurs façon Fellini ?

L'exaltant *Good Morning England*, de Richard Curtis. Une radio pirate qui diffuse du rock

interdit depuis les eaux de la Mer du Nord, poursuivie par le gouvernement. Sans parler de la bande-originale des années soixante. Des films en costume d'époque. *Barry Lyndon* de Kubrick et dans un (presque) autre genre *Orgueil et préjugés* de Joe Wright. La tendresse joyeuse et inventive des films de Valérie Donzelli (notamment son dernier, *Notre-Dame*). L'absurdité pure, totale et désopilante de *Thalasso* de Guillaume Nicloux ou de *La Loi de la jungle* d'Antonin Peretjatko.

♦ **Propos recueillis par Gabriel Robin**

« Nous avons cette chance de pouvoir nous envoyer des messages – n'est-ce pas romantique et follement romanesque de s'écire un long mois avant d'enfin se voir, en vrai ? Un quitte ou double des plus excitants. »

Clémence Pouletty



Vers l'économie de demain

Les monnaies locales complémentaires

Réaction contre la mondialisation ou besoin de dynamiser les petites patries à échelle humaine, **les monnaies locales ont le vent en poupe**. Elles présentent l'avantage de favoriser la consommation locale et d'augmenter le volume de transactions sur un territoire donné, ce qui, par temps de crise, est toujours bienvenu.

Elles fleurissent un peu partout sur le globe depuis la crise des subprimes et la disgrâce du capitalisme financier qui en fut la conséquence. Né en France au milieu des années 2000 avec le projet SOL, le mouvement a pris une vigueur particulière depuis la création de l'abeille à Villeneuve-sur-Lot au tournant de la décennie. De l'héol brestois au stück strasbourgeois, de l'agnel rouennaise aux roues provençales, les monnaies locales complémentaires (MLC) se sont incontestablement fait une place dans les complexes structures économiques de notre époque, et le phénomène n'en est qu'à ses balbutiements. À l'heure actuelle, on dénombrait 82 monnaies locales, couvrant 37 % des communes et faisant de la France le pays qui en compte le plus, alors qu'une cinquantaine d'autres seraient en projet. Le nombre d'adhérents, de l'ordre de 35 000, reste pourtant faible.

MAIS QU'EST-CE QU'UNE MONNAIE LOCALE ?

Une monnaie locale est une monnaie complémentaire à la monnaie institutionnelle, portée par des acteurs associatifs et restreinte à un territoire limité. Elle permet d'y payer des achats de biens et de services aux microentreprises et PME locales dans le cadre d'une économie de circuits-courts. Loin de se retrouver en un modèle unitaire, les monnaies locales diffèrent très largement par leur superficie de circulation, leurs rapports à la monnaie institutionnelle, leur volume d'utilisation et leurs caractéristiques monétaires. Mais elles partagent toutes un objectif commun : dynamiser l'économie locale et enrayer le processus de désertification des zones rurales et des villes moyennes, cette hémorragie française qui ne cesse de s'amplifier depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale.

Leur émergence spontanée a été reconnue juridiquement par la loi du 31 juillet 2014 relative à l'économie sociale et solidaire. Toute monnaie locale doit s'échanger avec l'euro au taux d'un pour un, et doit respecter quelques règles édictées par la Banque de France, telles la constitution d'un compte de réserve, l'interdiction de rachat de MLC en euros (sauf pour les professionnels) et la tenue à jour de liste d'utilisateurs.

PROTECTIONNISME ET RELANCE TERRITORIALISÉS

Critiques de la globalisation économique et financière, ses promoteurs défendent un retour à l'économie réelle de taille humaine. En tant que telle, la monnaie locale se veut une politique protectionniste à petite échelle, un protectionnisme qui repose non pas sur la taxation colbertiste des importations, ni sur une sous-évaluation monétaire à la chinoise, mais plutôt sur l'incitation économique, morale et environnementale à la consommation de proximité. La monnaie locale est un bulletin de vote qui, en orientant les consommations, défend la résilience d'un territoire et donc une certaine conception de la vie économique.

Comme pour l'eusko basque, cette incitation peut reposer économiquement sur un coût à la reconversion en euro de l'ordre de 5 %, réservé uniquement aux professionnels, les particuliers ne pouvant reconvertir leur monnaie locale en euros – qui permet sinon de bloquer géographiquement, du moins d'instaurer une contrainte à la déterritorialisation des richesses. Pour ne pas perdre de l'argent, les entreprises locales payées en MLC sont incitées à réutiliser cet argent tel quel et donc à mobiliser des fournisseurs locaux. Le restaurateur s'approvisionne auprès de l'agriculteur local, qui

lui-même dépense cet argent dans les commerces de proximité plutôt que dans les grandes surfaces et sur Internet. 100 unités dépensées sont ainsi multipliées par le nombre de transactions effectuées : c'est l'effet multiplicateur local, similaire à celui d'une politique de relance keynésienne mais qui en théorie pâtit moins des fuites vers l'extérieur. Dans le cas de l'eusko, 56 % des professionnels ont pris au moins un nouveau fournisseur local pour réutiliser la monnaie, alors que 84 % n'ont jamais eu à reconvertir d'eusko en euros. De quoi alimenter les circuits courts et créer des emplois.

Les monnaies locales font le pari inverse d'une économie éthique, car soumise aux considérations politiques et morales, et proposent de dépasser le seul critère de la maximisation économique.

La retenue de 5 % sur les fuites s'ajoute aux euros échangés en eusko et placés sur des comptes de banques coopératives, afin de ne pas participer à l'économie spéculative. Ces fonds sont réemployés pour financer des entreprises et des associations locales par des dons, conformes aux vœux formulés par les adhérents, et par des micro-crédits à taux zéro, moyen de contester le monopole bancaire de la création monétaire et la pratique du taux d'intérêt.

Comme quelques autres, le sol-violette de Toulouse pousse encore davantage la logique de consommation. Un gain de 5 % est octroyé à la conversion d'euros en sol. Surtout, cette monnaie est dite fondante : elle perd de sa valeur avec le temps qui passe (2 % tous les trois mois) si elle n'est pas dépensée, l'objectif étant, en incitant à la consommation, d'en augmenter la vitesse de circulation et donc l'effet multiplicateur. À l'origine de cette idée, l'économiste Silvio Gesell qui prônait pendant la crise de 1929 d'appliquer des taux négatifs aux dépôts bancaires pour empêcher la thésaurisation et créer un choc de demande. Cette incitation risque néanmoins d'alimenter la logique consumériste, et enterre l'une des trois fonctions de la monnaie définies par Aristote, celle de réserve de valeur, pourtant essentielle à une gestion de moyen terme en bon père de famille. Et ce d'autant plus que les monnaies locales, ne pouvant donner lieu à aucun placement spéculatif, circulent déjà trois à six fois plus rapidement que l'euro.

UN LOCALISME ENVIRONNEMENTAL ET SOCIAL

Outre les contraintes économiques, toutes les monnaies locales recourent à l'incitation morale en reprenant la théorie de l'encastrement social de Karl Polanyi, pour qui l'erreur fondamentale du libéralisme, que l'on peut dater du mouvement physiocrate, a été d'autonomiser l'économie de tout

LA CHAMPIONNE DES MONNAIES LOCALES :

L'EUSKO BASQUE – La réussite la plus frappante est sans conteste l'eusko, la monnaie locale du Pays basque en circulation depuis janvier 2013. Géré par l'association *Euskal Moneta*, l'eusko a connu un succès fulgurant et fut la première monnaie du genre en Europe à dépasser le cap symbolique du million en circulation, pour atteindre 2,14 millions d'eusko en novembre 2020. Pour la seule année 2019, et malgré des fuites importantes (plus de 700 000 eusko reconvertis en euros), 1151438 eusko ont été créés, soit une augmentation nette de la masse monétaire de 447 000 unités.

Le réseau regroupe aujourd'hui près de 3800 adhérents, plus de 1000 professionnels et 26 communes.

Ces chiffres peuvent paraître minces mais, en seulement sept années, ils représentent tout de même près de quatre habitants sur cent de la zone, et 16 % des communes de la Communauté d'Agglomération du Pays basque, elle-même adhérente. Des entreprises très diverses participent à l'aventure : de la restauration aux commerces de bouche, de l'artisanat aux petits commerçants, des services en tout genre aux loisirs culturels et sportifs, il est finalement peu de domaines qui échappent au réseau. Pas même le tatoueur, le bijoutier et l'ostéopathe !

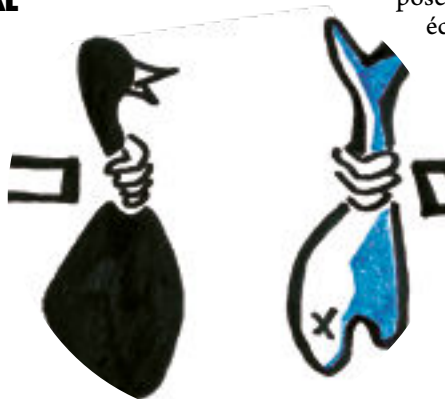
Les mairies adhérentes peuvent régler leurs créanciers et payer leurs salariés en eusko, possibilité obtenue après une bataille juridique fin 2017 entre la préfecture des Pyrénées-Atlantiques et la ville de Bayonne.

L'eusko a tout fait pour éviter la ringardise.

Depuis mars 2017, un système de compte en ligne a été ouvert par l'association : les adhérents peuvent le créditer par virement ou prélèvement, et ensuite payer dans les commerces avec la carte bancaire dédiée, l'euskokart. À l'heure actuelle, la masse monétaire est composée à 75 % d'eusko numériques. Une application téléphone, euskopay, a récemment été développée pour faciliter encore davantage les paiements. Une bonne partie des monnaies locales ont emprunté ce tournant numérique, qui supprime la contrainte de jongler entre deux monnaies fiduciaires différentes. ♦

système de valeurs politico-sociales. Les monnaies locales font le pari inverse d'une économie éthique, car soumise aux considérations politiques et morales, et proposent de dépasser le seul critère de la maximisation économique. À ce titre, chacune dispose d'une charte de valeurs, et toutes sont signataires d'une charte nationale, ce qui permet aux associations gérantes de sélectionner les entreprises prestataires.

Consommer local signifie réduire significativement les transports de marchandises du libre-échange moderne, et donc l'empreinte carbone des produits consommés. Les chartes traitent par ailleurs des modalités de traitement des déchets. En clair, les monnaies locales proposent une combinaison du dynamisme économique et du respect de l'environnement, à l'heure où ces deux notions sont présentées en un antagonisme indéchiffrable. Elles s'appuient par ailleurs sur une incitation sociale : la proximité doit permettre de sortir de l'économie anonyme pour remettre un visage sur chacun de ses acteurs. Le localisme permet de recréer des





relations concrètes, personnelles et enracinées, et justifie que l'on paye des produits un peu plus chers si nécessaire au nom de cette solidarité. Vectrices de lien social et de sens du collectif, elles pourraient pallier l'une des autres grandes plaies modernes, l'individualisme.

Elles pourraient être l'occasion d'un réenracinement et d'une réaffirmation identitaire, quitte à choquer la tradition uniformisatrice et universalisante du jacobinisme français.

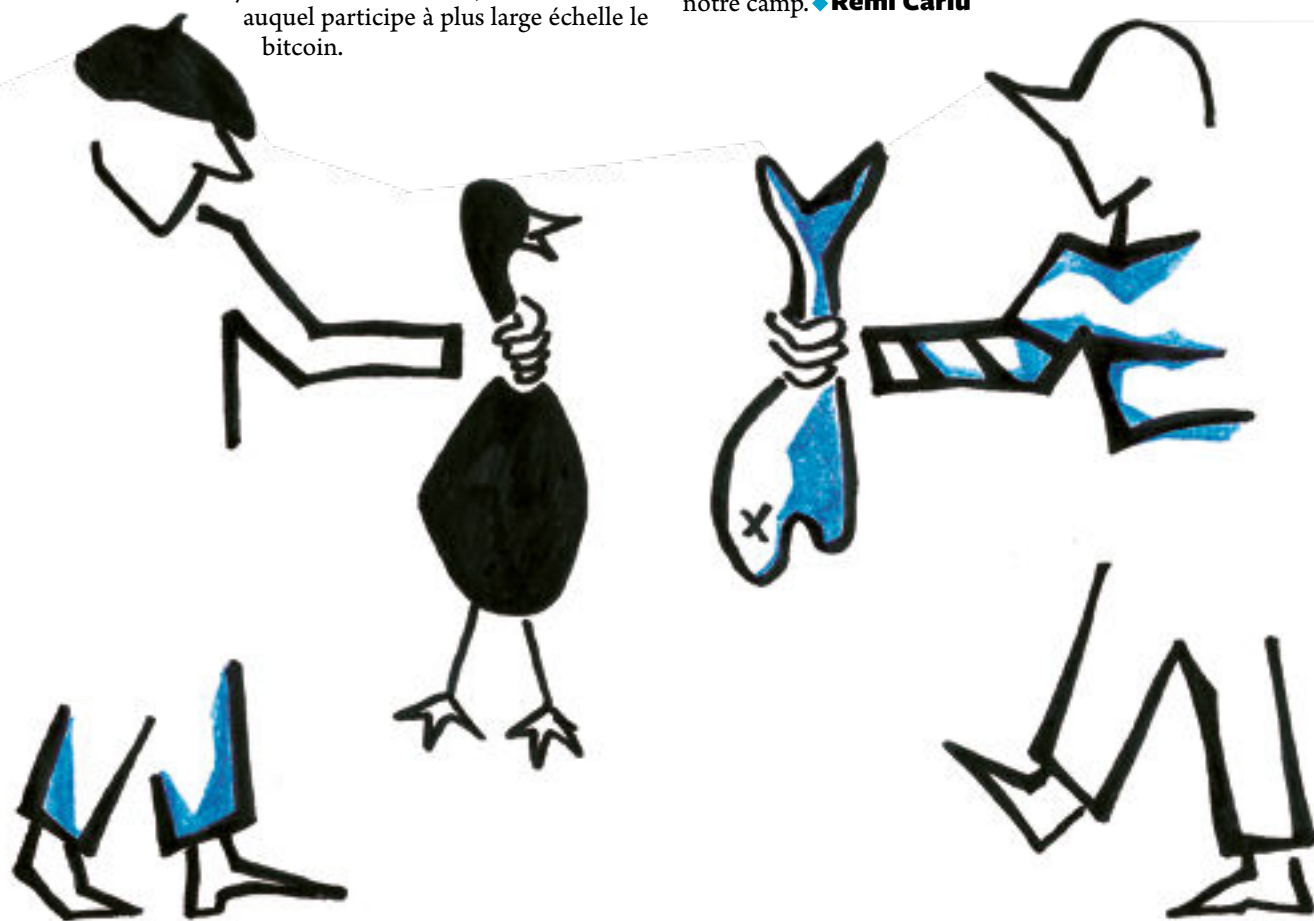
POUR UNE MONNAIE LOCALE DE DROITE

Les monnaies locales sont majoritairement portées par des acteurs venus de l'altermondialisme, pour lesquels elles ne sont que la déclinaison contemporaine d'une longue tradition anticapitaliste de redéfinition des échanges, comme l'entreprit Robert Owen avec son magasin coopératif en 1832. Écriture inclusive et rhétorique citoyenne sont ainsi courantes sur les sites des monnaies. Dans une perspective libérale, ces monnaies associatives pourraient être un pas fait vers la concurrence des monnaies théorisée par Friedrich Hayek, l'objectif étant cette fois la privatisation des systèmes monétaires, mouvement auquel participe à plus large échelle le bitcoin.

Comme pour la question syndicale au siècle dernier, la droite aurait pourtant tort de se détourner de ce genre d'initiatives. La préférence donnée à des entreprises de proximité aux savoir-faire français, la reconstruction de solidarités locales conformément à la doctrine chrétienne, un respect sain et incarné de l'environnement : nul doute que les monnaies locales peuvent tout à fait s'inscrire dans un imaginaire conservateur.

Surtout, elles pourraient être l'occasion d'un réenracinement et d'une réaffirmation identitaire, quitte à choquer la tradition uniformisatrice et universalisante du jacobinisme français. L'eusko est encore une fois l'exemple le plus parlant : son utilisation est conditionnée à l'utilisation de la langue basque, et les commerçants doivent attester d'une maîtrise du dialecte. Loin des billets euro au graphisme neutre représentant des bâtiments imaginaires, les billets eusko renvoient tour à tour à la *txalaparta*, à une scène de *danse souletine* ou au port de Bayonne. En clair, l'eusko promeut la langue locale, célèbre l'imaginaire traditionnel, met en lumière l'identité du terroir. Payer en eusko, c'est s'inscrire dans une fresque historico-culturelle et dans une communauté charnelle. Il est à ce titre intéressant de voir que les monnaies locales sont surreprésentées dans les périphéries françaises, particulièrement en Provence, en Euskadi et dans le sud de l'Occitanie, dans l'Est français et dans la Bretagne historique, en clair dans cette *France des minorités* dont parlait Paul Sérant. Et c'est cette potentialité antimoderne des monnaies locales, cette entrave organique faite à l'émancipation individuelle qui motive les critiques de l'ONG Attac à leurs endroits. De quoi suffire à choisir notre camp. ♦ **Rémi Carlu**

Jeanne de Guillebon pour L'Incorrect



Nous autres, post-modernes

Par **Nicolas Pinet**





CHRONIQUE Civilisationnelle

Par **Frédéric Saint Clair**

Médiatiser la France des terroirs

Il y a un an, presque jour pour jour, nous lançions dans *L'Incorrect* un appel à la création d'une « Fox News à la française ». Que CNews l'ait entendu ou qu'une même idée ait germé dans l'esprit de ses dirigeants, le pari a été relevé. Le virage intellectuel était osé, il a été accompli brillamment, et les chiffres de l'audimat le confirment. Il manque pourtant, avant qu'un label « NF » puisse être apposé sur cette chaîne, ou sur une autre, et qu'elle acquière une place unique dans le PAF, une dimension cruciale : le terroir. Celui-là même, et celui-là seul, qui autorise la France périphérique à revêtir de nouveau la parure de la France éternelle, et à renvoyer les bobos urbains et cosmopolites à leurs modèles de développement obsolètes.

Lorsque le 25 août 1944, depuis l'hôtel de ville de Paris, le Général de Gaulle évoque « la seule France, la vraie France, la France éternelle », à quoi songe-t-il ? À la « République et ses valeurs » si chère à Emmanuel Macron ? Il songe probablement à ce qui fait l'âme de la France, et que l'on retrouve dans les vieilles et prestigieuses pierres qui étayent notre patrimoine autant que dans les arts de la table, des étoffes, du verre, du bois. Dans la petite industrie comme dans l'agriculture. Dans les champs, les massifs montagneux, les forêts, les vignobles, le long des côtes maritimes comme des fleuves, dans les marais salants comme dans les bassins ostréicoles – dans une terre façonnée par le génie des hommes. Dans une France des terroirs porteuse de l'héritage des siècles, que le monde entier regarde avec ravissement, mais qui semble si dérisoire aux élites qu'elles n'ont de cesse de la monnayer, de la rentabiliser, de l'internationaliser, c'est-à-dire de la liquider...

Populiste, la politique des terroirs ? En rien. Aristocratique !

La France des terroirs renferme la véritable élite, celle qui s'est construite au fil de siècles de labeur. Une supériorité du savoir-faire, palpable, reconnaissable, vérifiable, qu'on n'achète ni ne courtise, et qui a ciselé le visage de la France dans le granit de l'Histoire. C'est l'aristocratie civilisationnelle nationale, invisible et silencieuse, qui est tout entière logée là, dans les replis d'une France que l'on oublierait aisément si certains journalistes n'avaient eu de cesse de lui tendre un micro.

Qui, en effet, a incarné dans les médias cette France des coins oubliés, des vieux métiers comme des artisans d'art, davantage qu'un Jean-Pierre Pernaut ?

Qui, en effet, a incarné dans les médias cette France des coins oubliés, des vieux métiers comme des artisans d'art, davantage qu'un Jean-Pierre Pernaut ? Qui plus que lui l'a promue, inlassablement, jour après jour, pendant des décennies ? Lorsque Christophe Guilluy secoue la poussière intellectuelle de la classe politique jacobine en théorisant la fracture territoriale qu'Emmanuel Macron prendra en pleine figure durant la crise

des Gilets jaunes, que fait-il sinon synthétiser sous forme de chiffres et de graphiques l'histoire populaire que le « 13 h de Pernaut » raconte depuis plus de trente ans ? Jean-Pierre Pernaut est probablement, avec Stéphane Bern – notre Monsieur Patrimoine – l'un des présentateurs les plus raillés par l'élite ; ils sont aussi parmi les plus essentiels à notre pays, et parmi les plus aimés des Français. Mépris des classes dirigeantes actuelles pour cette France d'en bas, celle de Madame Michu et de Monsieur Tout-le-Monde ? Oui, certainement. Mais pas seulement. Incompréhension surtout de ce qui constitue le ressort de la véritable politique française.

Le ressort de la véritable politique française, dites-vous ? Rien que ça ? Quel est-il donc, ce ressort ?

Un reportage sur la pénurie de pommes en France, sur l'origine de Saint Nicolas, ou sur Chamatex, une marque de baskets françaises, comme on en trouve sur le nouveau média en ligne Neo ? Exactement ! John Maynard Keynes écrivait en 1932 (déjà) : « *Le capitalisme international, et cependant individualiste, aujourd'hui en décadence, aux mains duquel nous nous sommes trouvés après la guerre, n'est pas une réussite. Il est dénué d'intelligence, de beauté, de justice, de vertu, et il ne tient pas ses promesses. En bref, il nous déplaît et nous commençons à le mépriser.* ». Dans ce texte révolutionnaire, l'économiste de Cambridge trace la voie d'une politique post-capitaliste, où producteurs et consommateurs sont réintégrés dans une économie résolument nationale, où l'intelligence, la justice, la vertu et la beauté viennent féconder ce que nous nommons *civilisation*. C'est à cela, plus encore qu'aux débats intellectuels et politiques, que les chaînes d'info doivent s'intéresser. ♦



Jean-Pierre Pernaut, grand manitou des terroirs

Politique

Jean-Philippe Tanguy

Debout la France : tu l'aimes ou tu la quittes

Jean-Philippe Tanguy a quitté **Debout La France (DLF)** et Nicolas Dupont-Aignan avec fracas en compagnie de plusieurs dizaines d'autres cadres du parti. Il espère désormais inscrire son action dans le sillage du **Rassemblement National** de Marine Le Pen en vue de l'élection présidentielle de 2022. Désireux de faire savoir sa vérité sur l'orageuse campagne européenne de 2019, il s'exprime dans nos colonnes.

Vous quittez DLF et Nicolas Dupont-Aignan avec d'autres cadres, militants et élus du parti. Pourquoi ce choix ? Pourquoi maintenant ?

Nous avons simplement tiré les conséquences politiques de la posture d'isolement stérile dans laquelle s'est enfermé Nicolas Dupont-Aignan. Alors que Marine Le Pen est restée fidèle à l'alliance historique que nous avions négociée pour le 2nd tour de la présidentielle de 2017, le président de Debout la France ne cesse d'alimenter des divisions artificielles sans aucun fondement autre que sa volonté personnelle d'être candidat à tout prix, y compris celui de la victoire d'Emmanuel Macron. Le RN n'a cessé de proposer des alliances à DLF qui ont toujours été refusées par Nicolas Dupont-Aignan pour des prétextes incompréhensibles, de la même manière qu'en 2012, il a refusé d'aider Nicolas Sarkozy à battre François Hollande au 2nd tour. Dans les médias, il ne cesse de répéter « *l'union, l'union, l'union* » mais refuse dans les actes toutes les mains tendues.

La vague de soutien au sein de DLF que nous avons reçue suite à mon appel prouve tout simplement qu'une majorité silencieuse de cadres et de militants ne supportait plus ce double langage et cette posture solitaire contraire à l'intérêt national. Nous n'allons pas continuer à cautionner une telle division alors que la France est en danger de mort ! Je remarque d'ailleurs avec tristesse depuis deux semaines que la seule réponse apportée par Nicolas Dupont-Aignan sur mon choix politique se limite à des attaques personnelles mais qu'il est toujours incapable de justifier rationnellement son refus d'alliance avec la principale force d'opposition nationale à Emmanuel Macron !

J'ai tout tenté en interne pour le convaincre de cesser cette folie mais désormais, la campagne présidentielle a commencé. Il reste 18 mois pour organiser une grande coalition autour de Marine Le Pen capable de relever la France en 2022 et le chemin de la victoire passe par une dynamique de rassemblement pour les élections régionales et départementales.



Que s'est-il passé durant les dernières élections européennes ? Nicolas Dupont-Aignan semblait nourrir de grandes ambitions mais quelques voix du parti ont laissé entendre qu'il ne voulait pas être élu, sabordant volontairement sa campagne. Vous confirmez ?

Oui, je confirme qu'il ne souhaitait pas être député européen et voulait rester député national. Il a sabordé la coalition des droites populaire, gaulliste et chrétienne-démocrate que nous avions formée avec les *Amoureux de la France*. Nous connaissions une vraie dynamique qui était complémentaire du Rassemblement National, en nous adressant à tous les électeurs qui n'en pouvaient plus des promesses trahies des barons de la droite. Nous avions l'occasion historique de faire basculer vers le camp national des électeurs LR anti-Macron séduits par notre démarche d'union !

« Je me suis opposé de toutes mes forces à l'exclusion de Jean-Frédéric Poisson de notre liste. »

Jean-Philippe Tanguy

Si nous avions atteint les 8 à 10 % promis par les sondages voire dépassé la liste LR, nous aurions pu être une force complémentaire à Marine Le Pen pour la victoire finale contre Emmanuel Macron.

Mais Nicolas Dupont-Aignan a d'abord exclu de sa liste la quasi-totalité de nos partenaires des *Amoureux de la France* en dehors du CNIP, puis a abandonné nos valeurs de droite pour se compromettre avec la dérive d'extrême gauche qui a détourné le mouvement des Gilets jaunes.

Vous jugez avoir été traité injustement par le magazine *L'Incorrect* à cette période. Y a-t-il eu incompréhension réciproque ? Si oui, pourquoi ?

Les victimes de la stratégie suicidaire de Nicolas Dupont-Aignan aux élections européennes de 2019 ont cherché une explication rationnelle à ses choix irrationnels. Elles ont donc estimé que le numéro 2 de DLF avait dû intriguer pour se débarrasser de concurrents sur la liste. Or non seulement je n'y suis pour rien, mais je me suis opposé de toutes mes forces à l'exclusion de Jean-Frédéric Poisson de notre liste, avec qui je travaillais en parfaite intelligence ! L'ensemble des acteurs directs de cette mascarade peuvent d'ailleurs en témoigner, en particulier le président du CNIP Bruno North ou l'ancien Vice-Président de DLF Patrick Mignon, aujourd'hui à VIA. Le seuil d'éligibilité étant à 5 %, être 3^e ou 5^e de liste n'aurait strictement rien changé à mon sort personnel. J'ai bien des défauts, mais je ne suis pas assez stupide pour croire qu'il était plus facile d'atteindre les 5 % en faisant implorer les *Amoureux de la France* !

Je rappelle que j'avais négocié un partenariat de Debout La France avec la plus grande alliance européenne souverainiste, nos amis de l'ECR qui était alors le 3^e groupe du Parlement européen. L'ECR rassemblait notamment les conservateurs au pouvoir au Royaume-Uni ou en Pologne. Ils sont même venus à Paris lancer la campagne de toute la coalition européenne. Pourquoi aurais-je saccagé mon propre travail ?

Cette cabale surréaliste à mon encontre a été amplifiée par le fait que je ne dissimule pas mon homosexualité derrière une double-vie mensongère. Certains



groupuscules ont imaginé, à tort, que cela faisait de moi un « anti-catholique » primaire. Néanmoins, tout cela est l'écume des vagues par rapport aux dangers bien réels qu'affronte la France et aux souffrances quotidiennes de nos compatriotes.

« Nous allons former un collectif gaulliste et souverainiste qui sera indépendant mais assumera clairement son alliance avec le Rassemblement National. »

Jean-Philippe Tanguy

Vous avez eu des divergences humaines ou politiques ?

Je souhaite le meilleur à Nicolas Dupont-Aignan, qui est un patriote sincère mais qui est en flagrant délit d'incohérence politique. Je ne désespère pas

qu'il renoue avec son courage de 2017 et mette fin aux divisions superficielles pour enfin rassembler les patriotes sur l'essentiel.

Qu'espérez-vous faire au sein du Rassemblement national ?

Nous allons former un collectif gaulliste et souverainiste qui sera indépendant mais assumera clairement son alliance avec le Rassemblement National et son soutien à Marine Le Pen. Personne ne nous a demandé d'adhérer au RN ou de changer notre identité politique. À travers la création de ce collectif, Marine Le Pen démontre une fois de plus sa volonté d'élargir sa coalition à l'ensemble des bonnes volontés. Les électeurs qui se reconnaîtront dans nos valeurs gaullistes auront ainsi l'assurance de voir leurs idées reconnues et respectées.

Nous allons aussi apporter à cette coalition patriotique les réseaux souverainistes, qui sont reconnus depuis 40 ans pour leur capacité à contribuer au débat d'idées constructif.

Quels sont pour vous les axes principaux qui doivent réunir les opposants au gouvernement ?

Nous devons avoir une politique de civilisation et d'amour de la France. Bien sûr, en stoppant la submersion migratoire, en rétablissant la sécurité et en combattant frontalement l'islamisme mais aussi en réaffirmant haut et fort l'exception française. Plutôt que de réciter des valeurs creuses imposées par la mondialisation, notre pays doit se réapproprier l'identité millénaire de la France et notre foi en son avenir. Les Français savent que le mouvement national veut les protéger, mais ils doivent aussi avoir l'assurance que nous sommes les seuls qui ferons à nouveau rayonner la France par son excellence éducative, scientifique et culturelle.

Il faut confronter les élites au pouvoir qui prétendent être de bons gestionnaires alors qu'elles ont systématiquement ruiné la France ! Seuls la création de richesse sur notre sol, le travail et le redressement industriel peuvent rétablir les finances publiques. Or, Marine Le Pen est la seule crédible pour appliquer une politique du « fabriqué en France », une transition écologique bénéfique à tous et la création d'emplois durables sur tout le territoire, en particulier dans les villes moyennes délaissées par la bureaucratie. Notre modèle social doit être refondé sur la reconnaissance du travail tout au long de la vie et des solidarités réelles, notamment envers les personnes en situation de handicap ou de dépendance. Il faut d'urgence rendre du pouvoir d'achat aux classes moyennes en luttant contre les gaspillages qui rendent la pression fiscale insupportable et découragent tous ceux qui veulent s'en sortir !

Enfin, il faut un gouvernement réellement démocratique, fondé sur la confiance envers les Français, la liberté et la responsabilité civique. ♦ **Propos recueillis par Gabriel Robin**

Dossier

Cancel culture

EFFACER L'HISTORIQUE

« **M**oi, je ne crois pas à ce qu'on appelle la Cancel Culture. » Il faut toujours se méfier des gens qui commencent leur phrase par « moi je ».

Début décembre dernier, Lui, donc, avec le L majuscule qui permet de Le distinguer du commun des mortels, répond à une longue interview (près de 2h30) diffusée en « live », ce qui veut dire en direct – par opposition à « replay » qui signifie différé dans notre belle « start-up nation » – sur *Brut*, un média en ligne qu'on ne saurait définir autrement que par son public : les djeunes. Il paraît que ceux-là, qui ne savent rien d'autre que ce que l'Éducation nationale leur a enseigné, c'est-à-dire rien, et ce que les vidéos visionnées sur leurs smartphones leur ont appris, c'est-à-dire moins que rien, mais en version originale non sous-titrée, en sont friands.

Emmanuel Macron était interrogé sur la fracture entre les diverses mémoires de la guerre d'Algérie, il dérive et en vient donc à confier, en prenant apparemment son public à rebrousse-poil : « *Moi, je ne crois pas à ce qu'on appelle la Cancel Culture.* » De quoi parle-t-il ? « To cancel » signifiant « annuler », une traduction hâtive pourrait laisser penser qu'il ne croit pas à la culture pour les nuls, ce qui pourrait créer un malentendu semblable à celui suscité par ses propos sur les « illettrés » de l'abattoir Gad – en plus de causer de la peine aux éditions First.

Cancel Culture peut être traduit, plus justement, par « culture de l'annulation », ou, plus précisément encore, par « culture de l'élimination ». Dans les faits, il s'agit de ce mouvement né aux

États-Unis et qui vise, d'abord à dénoncer, ensuite à ostraciser, enfin à éliminer – ou, à défaut de pouvoir le faire soi-même, à exiger l'élimination – de toute référence, des toponymes à la statuaire en passant par les références universitaires, à des personnalités ou événements ayant eu des comportements ou prises de position moralement condamnables.

Née aux marges – par définition opprimées – de la société américaine, la Cancel Culture a traversé l'Atlantique pour se jeter avec gourmandise, entre autres cibles supposées représenter le suprématisme blanc, sur la statue de Colbert située devant l'Assemblée nationale, ainsi que sur la salle Colbert du Palais-Bourbon. Motif : outre qu'il a été ministre de Louis XIV, ce qui suffit déjà à le rendre condamnable, Colbert fut le principal rédacteur du Code noir, qui régissait les conditions de l'esclavage des Nègres.

Chaque minorité ayant par définition été opprimée par, pour faire simple, le mâle blanc occidental, chacun y va désormais de son lobbying, qui au nom du droit à la dignité retrouvée des Noirs, qui au nom des LGBTXYZ+<%, qui au nom des femmes (qui n'ont toujours pas compris qu'elles sont majoritaires), afin de faire disparaître du paysage public et de la mémoire collective tout ce qui peut rappeler les heures les plus sombres de la civilisation occidentale, lesquelles doivent débiter, si l'on a bien compris, aux alentours de 40 000 ans avant notre ère (la datation de la grotte Chauvet) et ne s'achèveront que le jour où l'avant-dernier activiste, qui aura bien eu quelque chose à se reprocher si l'on fouille un peu dans ses arrières-pensées, aura été pendu avec les tripes du dernier survivant de l'espèce humaine.

Aux États-Unis, au Canada, au Royaume-Uni, la Cancel Culture fait disparaître des pans entiers des histoires nationales, avec l'assentiment, et l'appui, ici des autorités politiques, là des autorités morales et intellectuelles progressistes, souvent des deux, évidemment soutenues par les médias dominants. La France n'y échappe pas, l'exemple le plus récent étant la décision prise par les éditions du Masque, l'été dernier, de ne plus rééditer sous ce titre *Dix Petits Nègres*, d'Agatha Christie, que de toute façon Amazon avait décidé de ne plus commercialiser, et de le rebaptiser *Ils étaient dix*. Au surplus, dans la nouvelle traduction, validée par l'arrière-petit-fils de l'auteur, l'action ne se déroule plus sur l'île du Nègre, mais sur l'île du Soldat. Manquerait plus qu'on s'aperçoive que ledit soldat est un tirailleur sénégalais et ce sera reparti pour un tour.

« *Moi, je ne crois pas à ce qu'on appelle la Cancel Culture, je ne crois pas à l'idée qu'on efface ce que l'on est* », a donc déclaré Emmanuel Macron, et on allait presque applaudir quand le propos, sitôt tenu, a été contredit, d'abord par un « par contre », ensuite par un démenti ! « *Par contre, ce qui vrai, c'est qu'il y a toute une part de notre histoire collective qui n'est pas représentée. Il y a toute une part de notre histoire qui parle à notre jeunesse qui est noire, [...] maghrébine. Ils ont leurs héros, simplement on ne les a pas reconnus, on ne leur a pas donné une place* ».

Et de proposer qu'il y ait « *une forme d'appel à la contribution collective et qu'on essaye d'identifier 300 à 500 noms, et que, d'ici au mois de mars, on puisse avoir une espèce de catalogue de 300 ou 500 noms de ces héros, et qu'on puisse ensuite décider d'en faire des rues, des statues...* » Et d'ajouter : « *Je voudrais que ce soit nourri par toute la jeunesse* », tempérant aussitôt les ardeurs de ceux qui allaient s'engouffrer dans la brèche pour réclamer, par exemple, l'édification d'une statue de Guy de Larigaudie à Paris, puisque c'est de là qu'il s'élança au volant de sa vieille Ford pour rallier Saïgon, par ces mots : « *par ceux qui ont une conscience civique* ».

Emmanuel Macron ne croit donc pas à la pertinence du combat en faveur de la Culture de l'effacement, mais il ne laissera à personne d'autre qu'à ceux qui en sont partisans le soin de l'aider à mettre en



œuvre exactement la même chose, mais par une autre voie, celle de la noyade. C'est à l'ensevelissement de la culture française, dont on sait qu'elle n'existe pas pour lui, qu'il veut procéder, par l'installation massive de représentations et toponymes émanant de cultures étrangères, et souvent antagonistes, à la culture française. Ce n'est pas l'article 1 de la Constitution qu'il faut modifier mais l'article 5 ; le président de la République « est le garant de l'abdication nationale [et] de la partition du territoire. »

C'est la fin du roman national. La fin de l'Histoire de France. Un nouvel épisode de la conquête du pays, dans sa phase primordiale, celle de l'esprit, de la mémoire, de la symbolique, de la représentation. Comme si, au plus haut sommet de l'État, et sans même qu'il soit besoin d'un comité scientifique, ni d'un conseil de Défense, le feu vert avait été donné pour que la maladie d'Alzheimer se propage à toute la société – l'Éducation nationale a déjà apporté une très large contribution... – et qu'en guise de vaccin, ce soit un corps étranger qui soit inoculé.

D'ailleurs, « en même temps » qu'il disait ne pas croire à la Cancel Culture, Emmanuel Macron déclara-

rait... très exactement l'inverse. Car trois minutes plus tard, relancé, il déclarait : « *Il y aura des noms de rues à changer, il a des statues à refaire* ». Car « *notre histoire, elle est la conjugaison de toutes ces histoires* ». Au passé révolu.

Alors, avec toute la « conscience civique » dont nous sommes capables – et pour ne pas rester spectateurs de notre fin programmée –, nous avons décidé d'apporter notre pierre à cette « contribution collective » que le chef de l'État appelle de ses vœux. En espérant que telle idée émise par l'un de nos jeunes rédacteurs soit retenue. Pour que peut-être, en mars, nous puissions découvrir que, pour une fois, nous avons été utiles à la réflexion d'Emmanuel Macron.

À propos, les gars d'Amazon : c'est très bien d'avoir obtenu la peau de *Dix Petits Nègres* mais, sans vouloir balancer, la partition du *Petit Nègre*, de Claude Debussy, alias « The Little Negro », en version piano seul, et en version clarinette et piano, et pour flûte et piano, et pour saxophone, et même pour basson, vous savez que vous les vendez encore ? Pas bien ça. ♦ **Bruno Larebière**

Jules Ferry Symbole de la République coloniale

« Il y aura des noms de rues à changer », a dit **Emmanuel Macron**. Et pas que de rues. D'écoles aussi. À commencer par toutes celles baptisées du nom de Jules Ferry. **Proposition : leur donner, toutes, le nom d'Abū-Muhammad Muslih al-Dīn bin Abdallāh Shirāzī.**



Nul, à part peut-être Victor Hugo, n'est célébré en France à l'égal de Jules Ferry : pas moins de 1318 avenues, rues ou places portent son nom ! C'est moitié moins que l'auteur de la *Légende des siècles*, mais plus que Georges Clemenceau, leur « Père la victoire » ; c'est tout dire. On recense, accrochez-vous, 642 établissements scolaires baptisés du nom de celui à qui on devrait dire merci d'avoir imposé l'« école publique, laïque, gratuite et obligatoire ». C'est-y pas beau, ça ?

Au moins, le mérite de leur école, c'est que ça apprend à compter : 1318 + 642, ça va faire 1960 plaques à déboulonner. Sans compter les statues à détruire, comme l'imposant monument du jardin des Tuileries ou l'infâme statue de Saint-Dié, dans les Vosges, le représentant dans son suprême orgueil d'impérialiste blanc avec un Annamite à ses pieds ! C'est quoi ça, l'Annamite, un phalloïde ?

Ferry, un fieffé salaud, oui, pour qui la République, et c'est justement pour cela qu'il lui fallait imposer l'école à tous, avait un devoir suprême : « civiliser » les « races inférieures » ! D'un côté les Européens blancs, possédant le savoir, de l'autre les pauv'Nèg'arriérés, et les Niakoués, et tout ce que la Terre compte de gens pas encore entrés dans l'Histoire, comme dirait l'autre, le Sarko. Tout ce beau monde à l'« école de la République », après une bonne douche et leur avoir fait moucher leur nez, et hop ! ça allait en faire des gens « civilisés ».

HUMANITAIRE ET CIVILISATEUR

Vous ne nous croyez pas ? Il l'a dit, dans le style tellement ampoulé de son époque qu'il faut un traducteur pour mettre ça en céfran d'aujourd'hui, le 28 juillet 1885 à la tribune de la Chambre des députés, leur actuelle Assemblée nationale qui n'a même pas fait disparaître le discours tellement ils en sont encore fiers, ces enfoirés de Gaulois.

Il y avait un débat pour savoir si la France devait coloniser Madagascar qui n'était pas très emballée par le protectorat qu'elle lui avait imposé (tu m'étonnes !). Alors Jules Ferry a exposé les « arguments, les principes, les mobiles (sic), les intérêts divers qui justifient la politique d'expansion coloniale ». Premier mobile du crime : les « idées économiques ». En clair, le pognon. « Notre riche et laborieux pays de France » a un « besoin pressant » de débouchés ». Traduction : on

produit, mais on est concurrencés, on ne vend plus, la colère sociale monte, faut d'urgence trouver des marchés. Le gonze, faut quand même le dire, aujourd'hui, il passe pour un mec de gauche ! Genre c'est Macron tel qu'on le présentera dans deux siècles si on les laisse les Français écrire leurs manuels d'histoire.

Après quoi, comme tout mec « de gauche » qui se cherche un alibi moral à sa rapacité, Ferry vante « le côté humanitaire et civilisateur » du colonialisme. Toute honte bue, il tonitruie, pour faire taire ses contradicteurs : « Je répète qu'il y a pour les races supérieures un droit, parce qu'il y a un devoir pour elles. Elles ont le devoir de civiliser les races inférieures » ! Et comme il se trouve quand même quelques députés pour protester, il rétorque :

« Est-ce que vous pouvez nier, est-ce que quelqu'un peut nier qu'il y a plus de justice, plus d'ordre matériel et moral, plus d'équité, plus de vertus sociales dans l'Afrique du Nord depuis que la France a fait sa conquête ? [...] Est-il possible de nier que, dans l'Inde, [...] il y a aujourd'hui infiniment plus de justice, plus de lumière, d'ordre, de vertus publiques et privées depuis la conquête anglaise qu'auparavant ? [...] Est-ce qu'il est possible de nier que ce soit une bonne fortune pour ces malheureuses populations de l'Afrique équatoriale de tomber sous le protectorat de la nation française ou de la nation anglaise ? »

Clemenceau, qui lui a succédé à la tribune pour lui répondre, a notamment dit ceci : « Races supérieures ? Races inférieures ? Pour ma part, j'en rabats singulièrement depuis que j'ai vu des savants allemands démontrer scientifiquement que la France devait être vaincue [...] parce que le Français est d'une race inférieure à l'Allemand. Depuis ce temps, je l'avoue, j'y regarde à deux fois avant de me retourner vers un homme et vers une civilisation, et de prononcer : homme ou civilisation inférieurs ».

Jules Ferry est mort en 1893 sous la présidence de Sadi Carnot. Sadi ? Le nom sous lequel est connu, en Occident, un homme d'une « race inférieure », le poète persan Abū-Muhammad Muslih al-Dīn bin Abdallāh Shirāzī. Honorer cet immense maître en sciences islamiques, qui fut de plus réduit en esclavage par les Croisés, en donnant son nom à tous les lieux qui se déshonorent en célébrant Jules Ferry, ne serait que juste retour de l'histoire, non ? ♦ **Bruno Larebière**

Une Constitution rétrograde

En attendant le passage à la VI^e République, la Constitution de la V^e République doit être réécrite d'urgence, tant elle est rétrograde. Les hommes blancs hétérosexuels qui nous gouvernent le taisent mais elle dénie toute place aux femmes et aux LGBTQIA+ ! Qu'on en juge.

Dès le préambule, le ton est donné : « Le peuple français proclame solennellement son attachement aux Droits de l'homme. » Pas la moindre allusion aux Droits de la femme, pourtant définis par Olympe de Gouges dans sa Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne en 1791. Intégrer que « la femme naît libre et demeure égale à l'homme en droit », c'est déjà trop demander à une République capturée par les mecs depuis sa création. Les bonnes femmes, sous la V^e, c'est bon pour trier les pièces jaunes, quand on ne les convoque pas pour donner un bâtard au souverain. Vieille tradition française...

La France « assure l'égalité devant la loi de tous les citoyens sans distinction d'origine, de race ou de religion », affirme l'article 1^{er}, excluant *de facto* l'égalité de genre. Et pour cause : le genre n'existe pas pour la République, et l'individu qui ne se reconnaît ni comme homme, ni comme femme est tout bonnement exclu de la communauté nationale ! Lisez, c'est écrit : « La loi favorise l'égal accès des femmes et des hommes aux mandats électoraux et fonctions électives, ainsi qu'aux responsabilités professionnelles et sociales ». Les transgenres, ils n'ont qu'à pointer au chômage, sans même pouvoir se faire élire, ni même pleurer dans leur bulletin de vote auquel ils n'ont pas droit ? Ben oui, c'est ça, puisque « sont électeurs, dans les conditions déterminées par la loi, tous les nationaux français majeurs des deux sexes, jouissant de leurs droits civils et politiques ».

Tout, absolument tout, est rédigé afin que se perpétue la suprématie masculine. Ainsi le chapitre II porte-t-il sur « le » président de la République, dont il est prévu qu'il nomme « le » Premier ministre. Si le Conseil constitutionnel avait été saisi, il aurait pu retoquer la nomination d'Édith Cresson à Matignon ! C'est pareil dans tous les domaines cités : « le président » du Sénat, « le président » de l'Assemblée nationale, « les directeurs » des administrations, « les recteurs », « le grand

chancelier » de la Légion d'honneur. Pour les rédacteurs de la Constitution, inimaginable qu'une femme devienne grande chancelière : les seules breloques qu'elles peuvent porter, ce sont celles que leurs maris leur ont offertes.

La France se targue d'avoir aboli la peine de mort. Pas pour tout le monde ! L'article 66-1 est on ne peut plus clair : « Nul ne peut être condamné à la peine de mort ». Eh bien si « nul » ne peut l'être, c'est que « nulle » ne peut se prévaloir de cet article pour y échapper ! Tuez-les toutes, Dieu reconnaîtra les siennes, c'est ça l'esprit ? Monstrueux. Comme l'est l'article 66 : « Nul ne peut être arbitrairement détenu ». Tandis que « nulle » ne peut échapper à la détention, par exemple par son mari. Le confinement devant les fourneaux, voilà une détention sournoise qu'il va falloir dénoncer !

La Constitution se conclut ainsi : « La forme républicaine du Gouvernement ne peut faire l'objet d'une révision ». La forme patriarcale peut donc l'être. Ces cons-là, les de Gaulle, Foyer et autre Debré, les rédacteurs de ce texte digne des heures les plus sombres du XIX^e siècle dont ils étaient de purs produits, ont oublié une faille. Alors à vos pétitions ! ♦ **Bruno Larebière**



MADIBA

C'est l'histoire d'un salaud du xx^e siècle qui a vraiment voulu cocher toutes les cases de l'immoralité propre à son genre, sa génération et sa culture dominante-patriarcale.

Né au sein d'une famille royale, rien de moins, cet individu de sexe masculin (évidemment: il l'a fait exprès) est scolarisé dans des établissements chrétiens où il se montre très coopératif, pour ne pas dire qu'il y mène une collaboration idéologique active dès l'âge de sept ans. Puis il choisit de suivre, on vous le donne en mille, des études supérieures de... droit! Embrassant dans la foulée le combat politique, évidemment afin d'assouvir la soif d'ambition typique de ceux de son temps, il adopte la doctrine non-violente de l'Odieux Traître Gandhi. Ivre de virilité au sens promu par l'ancien monde, il pratique l'athlétisme et la boxe catégorie poids-lourds.

Avec une obstination très éloquente, dans sa campagne de désobéissance civile (1951-1952), il refuse de racialiser le débat, associant des mâles blancs d'obédience communiste et des Primonatif.ve.s qu'il traite carrément d'Indiens, aux peuples métis et Noir! En fait, tout son combat contre l'Apartheid repose sur ses convictions religieuses chrétiennes-occidentales-coloniales et, fort heureusement, des racistes lucides et favorables à la violence contraignent notre homme à renoncer à son expression favorite du privilège patriarcal, le pacifisme: ainsi, s'il finit par se rallier à la lutte armée, il ne soutient rien d'autre que les grèves et les sabotages industriels « qui n'entraînent aucune perte en vie humaine »: son absence totale d'empathie réservataire à ses frères opprimés fait de lui un cas historique extrêmement grave.



Arrêté, jugé, emprisonné, il fait démonstration – force est de le lui reconnaître – d'un stoïcisme, d'une discipline spirituelle et d'un courage intellectuel que l'on n'a jusqu'ici observé que chez les transgenres végans nés d'un père-frigo. Mais bon, vingt-sept ans ça passe vite et après, il devient président de la République et prix Nobel, arrachant toutes ces récompenses et ces symboles de réussite au nez et à la barbe de sa deuxième épouse, uniquement parce que lui est un homme et que, elle, c'est une femme. Il dévoile alors la stratégie qu'il dissimulait depuis le début, sa petite carrière politicarde égoïste, en médiatisant ses relations diplomatiques avec tout une palanquée de mâles blancs puissants de la génération pré-Boomer (l'anti-raciste Dalai-lama, le polygame François Mitterrand, l'apostat Yasser Arafat, le roi royaliste Juan Carlos, etc.), et en luttant contre une maladie qui n'affecte pas les couples lesbiens: le sida. Nelson Mandela meurt tout aussi égoïstement en 2013, sans avoir exprimé ses excuses d'avoir été un homme. ♦ **Thibault Alain**

POÉSIE CANCEL CULTURE



VICTOR HUGO: ENFIN, LE CHÂTIMENT

L'ancien homme de gauche ne manquera pas de citer le grand Hugo, vénérable totem des lettres françaises: abolitionniste avant l'heure,

fédéraliste européen amoureux de la paix, conteur des petites gens de Paris et amateur de bonne chère. C'est mal y regarder: les statues de marbre de la République ont leurs failles, et d'une brûlante actualité: « Les Turcs ont passé là. Tout est ruine et deuil ». Hugo parle-t-il de Dijon ou de Vénissieux? Non, de l'île de Chio déjà martyrisée par les Turcs. « Tout est désert. Mais non; seul près des murs noircis / Un enfant aux yeux bleus, un enfant grec, assis / Courbait sa tête humiliée », ajoute même le poète dans *L'Enfant*. Victor Hugo serait-il aujourd'hui à la tête d'un contingent de mercenaires fascistoïdes au Haut-Karabakh pour défendre l'Arménie chrétienne contre les affidés de la Turquie venus de l'Azerbaïdjan voisine? Avait-il lui aussi, ô horreur, des pensées islamophobes inavouables ou une haine manifeste des pacifiques turcs qui entendent donner une leçon à l'État oppresseur français? L'ancien détenteur du fauteuil quatorze de l'Académie française se lamente sur les yeux bleus de cet enfant, comme pour mieux souligner son européanité outragée! À la xviii^e chambre, et tout de suite. ♦ **Gabriel Robin**

ÉCRAN NOIR

Le cinéma est sur la bonne voie:

à part quelques âmes fâcheuses qui ne comprennent rien à la marche du monde, plus personne ne s'offusque que des acteurs noirs puissent interpréter des rôles auparavant dévolus à des blancs.

En effet, des acteurs blancs, pour quoi faire?

Jotham Annan était plus que convaincant en Robert de Beaumont, Telley Savalas Otieno, qui « ne connaissait rien de la Finlande jusqu'à ce que les producteurs de *The Marshal Of Finland* le choisissent lors d'un casting à Nairobi, pour incarner *Carl Gustaf Emil Mannerheim*, héros national élevé au rang de mythe

dans beaucoup d'esprits finlandais » (*Les Inrocks*) ne fait-il pas un Finlandais convaincant?

Les acteurs blancs n'ont plus leur place au cinéma.

Ils ont assez volé de rôles de personnes racisé.e.s et il est temps qu'ils disparaissent des écrans. Le cinéma blantriarcal a trop whitewashé les personnages noirs mythiques, tels que Cléopâtre VII Philopator, ou encore Beethoven, honteusement incarné par Gary Oldman dans *Ludwig van B.*

Il est maintenant impératif de faire disparaître ces substrats d'une époque néfaste qui invisibilisait autant les femmes que les personnes racisé.e.s. Oui à Omar Sy dans le rôle

de Jean-Marie Le Pen! Dieudonné en Louis XIV! Heureusement, Hollywood a de l'avance sur nous! Déjà, dans *Bruce tout puissant*, sorti en 2003, Morgan Freeman incarnait Dieu. Un véritable souffle de progressisme qui annonçait l'inévitable (désolé les fachos): les blancs, c'est le passé, et les noirs sont l'avenir. Il suffit de voir notre démographie. Delphine Ernotte affirmait récemment que les personnes racisé.e.s représentent 25 % de la population (mais le grand remplacement est un fantasme d'extrême droite). Elle voulait une parité dans leur représentation à l'écran. C'est trop peu. Il est temps, enfin, que les blancs disparaissent des écrans. Des acteurs blancs? Aujourd'hui? Pour quoi faire? ♦ **Mathieu Bollon**

À QUAND LE RAYON MAQUILLAGE CHEZ JULES?

On se demande jusqu'à quand la censure masculiniste se fera sentir sur l'industrie de la mode. Car aujourd'hui encore, si les enseignes de vêtements pour femmes proposent presque toutes un rayon accessoires, bijoux et maquillage, on peine à trouver

plus qu'un triste bracelet de cuir chez leurs équivalents pour hommes. Le constat est accablant: aujourd'hui, en France, en 2020, il demeure impossible pour un individu genré au masculin de se fournir en cosmétiques auprès des enseignes masculines. Plus préoccupant encore, les marques qui vendent des vêtements aux deux genres, comme par exemple Primark ou H&M, placent le maquillage

à l'étage des vêtements estampillés « femme ». Les individus s'identifiant comme homme et souhaitant acquérir du maquillage se voient alors dans l'obligation d'affronter les regards pesants forgés par une éducation cis-normée.

Alors certes, il y a des avancées. Youtube suggère timidement des tutos beauté pour hommes, notamment grâce à

certaines figures fortes comme Bilal Hassani.

Certes, il existe des marques spécialisées en ligne qui répondent aux besoins des hommes voulant se maquiller. Mais ces efforts restent trop timides – et surtout confidentiels. Osons poser la question aux grandes marques: à quand un rayon makeup chez Jules, Devred ou Celio?

♦ **Domitille Faure**

DISNEY: BIEN TENTÉ, MAIS RATÉ

La firme américaine s'était illustrée en montrant pour la première fois une icône LGBTQIA+ dans son dessin animé *Out* (« Dehors »). Mais ses heures sombres dans les méandres du blantriarcat ne laissent personne sans traces. Les signaux d'encouragement demeurent faibles. On pourrait presque y croire. Ça ressemblerait à s'y méprendre... à un conte de Disney. Et si la major américaine s'ouvrait à l'inclusivité? Et si enfin nous pouvions espérer un avenir où tou.te.s seraient représenté.e.s de manière inclusive et éco-consciente? On avait assisté avec bonheur à *Vaïana*, premier long-métrage figurant une héroïne sans romance hétéronormée. Mais même ces élans de (fausse?) générosité légèrement déplacés ne peuvent masquer à eux seuls les pires moments passés du studio.

On est encore scandalisés de la culture du viol promue par les dépotoirs à idées masculinistes que sont *La Belle au bois dormant* et *Blanche-neige*. Les jeunes filles sont jetées en pâture dans l'imagerie d'un autre siècle: non, un baiser non-consenti lors d'un sommeil provoqué n'est pas un acte banal. Désormais, Disney signale ses anciennes productions problématiques en y apposant le label « culturellement daté », à la manière des avertissements d'âge. Mais cette démarche est perçue par beaucoup d'acteurs publics comme hypocrite: si le conseil éditorial de la firme avait réellement les valeurs de bienveillance à cœur, ces œuvres sujettes à caution auraient été purement et simplement retirées de la circulation – ou retravaillées. ♦ **DF**



BRASSENS: HARCELEUR DE RUE ET COLLABO

Camarades et enragé.e.s de la cause libertaire, halte à l'ignominie qui se cache sous les oripeaux d'un anarchisme de pacotille! À toutes cell.eux qui gobent sans broncher la propagande ignominieuse de nos médias dominants, interrogez-vous un peu sur le cas Brassens. Il y a trop longtemps que cet immonde défenseur du patriarcat blanc passe dans nos rangs pour un aimable chansonnier propre à fédérer nos plus honnêtes intermittents du bolas et de la Valstar tiède. Sous ses bacchantes jaunies et son air faussement débonnaire se cache en réalité un collabo de la première heure, qui déclara n'avoir croisé qu'un seul uniforme allemand pendant l'Occupation! Voilà bien l'homme qui disait

vouloir « mourir pour des idées, mais de mort lente. » et qui renvoie dos à dos les collabos et les résistants! Alors que nos camarades communistes tombaient sous les balles allemandes voilà ce tiède chansonnier qui enjoignait la France occupée à la passivité et à la triste indolence du bourgeois. Mais plus que tout, Brassens c'est le représentant de la France moisie du patriarcat! Pas une chanson où il ne s'adonne pas au harcèlement de rue, quand il ne résume pas la femme à une « jolie fleur dans une peau d'vache »! Quel mépris des femmes et de leur intelligence! Souscrivez immédiatement à notre pétition pour réclamer au ministère de l'égalité des chances de débaptiser immédiatement les collèges, squares et lycées qui portent le nom de ce satyre néo-nazi! ♦ **Marc Obregon**

PANIQUE CHEZ LES CANCELLEURS...**LA CLASSE EUROPÉENNE PILLÉE PAR LE MONDE ENTIER**

Depuis la fin du XVIII^e siècle, le costard-cravate est la base du bon goût masculin. Au niveau mondial. Car même en pleine savane, tous les mecs avec quelques prétentions de classitude chassent le zébu en complet-veston.

C'est-y pas de l'appropriation culturelle, ça? Prenez les leaders du tiers-monde: tous chez Smalto! Bouteflika et ses cols pointus, Erdogan et son air de clébard à qui on file des coups de pied au cul, même Kadhafi gardait souvent la cravate sous ses rideaux de bain « fennec du désert ». L'inoubliable Mobutu avait, quant à lui, lancé la mode de « l'abacost » (à bas le costume) pour « affranchir la population zaïroise de la culture coloniale ». Cela aura d'ailleurs été son unique contribution à la culture mondiale. Le cravate était interdite et c'était la grande époque de la « zaïrianisation » de la société. Aujourd'hui, seul Kim Jong-Un poursuit la mode abacost du fin fond de sa

Corée, ce qui n'est pas tout à fait un gage de hyptude.

Et nos grands penseurs décolonialistes? Tous en costards ou en style européen! Malcom X, Frantz Fanon, Tariq Ramadan (toujours sans cravate! Très « abacost » pour le coup). Et la Bouteldja? À part le vieux turban crasseux, ça sent quand même la carte de fidélité chez Zara. D'ailleurs aucun « décolonialiste » ne reprend les standards de l'adaptation africaine de la « norme blanche »: la mode « sapeurs » avec ses couleurs invraisemblables ultra-flashys. Question de crédibilité intellectuelle sûrement.

Au final, qu'est-ce que les « peuples colonisés » ont inventé en matière de mode? Les boubous Giscard pour mamas obèses? Les robes de tarlouzes genre « kamis » avec babouche en tire-bouchon? La burqa? Même le Wax a été repris par l'Afrique aux Hollandais. La vérité c'est qu'au niveau vestimentaire, si les blancs criaient à l'appropriation culturelle, les trois quarts de la planète se retrouveraient à poil. ♦ **Maël Pellan**

NÉGRITUDE 1, NÈGRE 0

« La négritude résulte d'une attitude active et offensive de l'esprit. Elle est sursaut, et sursaut de dignité » dit un jour Aimé Césaire. Ces mots d'une grande force furent prononcés par l'illustre poète martiniquais dans son « Discours sur la négritude », tenu à Miami en 1987 lors de la première conférence des peuples noirs de la Diaspora. À l'époque, personne ne connaissait

encore les noms prestigieux du prix Nobel Barack Obama, de l'humaniste Dieudonné ou de la pétillante et talentueuse Aya Nakamura. Mais déjà, une poignée de noirs insoumis avaient brisé leurs chaînes et s'étaient levés fièrement contre cet injuste « privilège blanc ». Aujourd'hui, ce sont nous, pauvres leucodermes, qui traînons notre odieux passé d'esclavagistes comme un boulet. Le dos courbé sous le poids de notre héritage

colonialiste, nous avançons péniblement. Et c'est tant mieux comme ça! Dorénavant, le qualificatif de « nègre » nous est insupportable. Mais diantre, de quel droit pourrions-nous encore faire usage d'expressions aussi blessantes, évoquant les heures sombres des champs de coton et du tristement célèbre « code noir » du nazi Colbert? Puisque l'Afrique est le berceau de l'humanité, il ne serait que justice de glorifier la négritude. Pour cela, rendons

obligatoire l'enseignement du panafricanisme à l'école d'un côté et punissons sévèrement les propos négrophobes de l'autre. Que tous les élèves de France sachent que les pharaons étaient des noirs! À la lecture des écrits de Voltaire, substituons celle des œuvres complètes de Frantz Fanon. Comme Césaire l'avait compris en son temps, il serait grand temps de rendre à l'Afrique sa grandeur. Kemi Seba à l'Elysée et sus à l'ethnocentrisme! ♦ **MB**

LE PANTHÉON, FOSSE COMMUNE

Pauvre Maurice Genevoix que la République voulut honorer en panthéonisant, mais qui a rejoint sans être consulté le cimetière de la malveillance, le sépulcre des haines, le mausolée de l'infamie. Sur cet Olympe, Jean-Jacques Rousseau trône en Zeus, lui qui dans l'*Émile* se fit père de la misogynie – « les petites filles apprennent avec répugnance à lire et à écrire; mais quant à tenir l'aiguille c'est ce qu'elles apprennent toujours volontiers » – et du patriarcat: « En devenant votre Époux, Émile est devenu votre chef; c'est à vous de l'obéir, ainsi l'a voulu la nature ». En Poséidon, Jean Jaurès, jadis apôtre du colonialisme française d'autant que « la civilisation qu'elle représente en Afrique auprès des indigènes est certainement supérieure à l'état présent du régime ». Colonialiste, l'excécrable Léon Gambetta le fut tout autant, lui qui signa un fort limpide: « L'Algérie ne nous suffit pas... » Que dire encore de Nicolas de Condorcet, pour qui l'islam « semble condamner à un esclavage éternel, à une incurable stupidité, toute cette vaste portion de la Terre où elle a étendu son empire ». Et que dire enfin du traître Félix Eboué, premier Gouverneur général noir nommé par l'État français, qui dans son célèbre discours *Jouer le jeu* en appelait à se dépouiller des identités raciales pour « respecter nos valeurs nationales, les aimer, les servir avec passion, avec intelligence, vivre et mourir pour elles ». Ô France, par ton culte scélérat de cette fosse ordurière, tu fais honte au genre humain. À nettoyer au karcher, d'après l'expression consacrée! ♦ **Rémi Carlu**

Retour du refoulé

CANCEL CULTURE



LES TERFS SONT-ELLES PLUS TRANSPHOBES QUE LES CIS-NORMÉS?

Les TERFs, ou trans-exclusionary radical feminist (féministes radicales anti-trans) sont revenues sous le feu des projecteurs après les propos considérés comme scandaleux de J.K. Rowling, l'auteur de Harry Potter. Dans un tweet, elle expliquait que les personnes qui ont leurs règles seraient forcément des femmes. On comprend la violence ressentie par les non cisgenres. Ces féministes extrémistes considèrent que se déclarer comme femme ne suffit pas à l'être. Elles pensent encore, en 2020, que posséder des organes génitaux masculins, une barbe, une voix masculine, suffit à catégoriser une personne en tant qu'homme, et refusent même aux femmes transsexuelles le droit de concourir dans les compétitions sportives pour femmes. Selon ces personnes, il s'agirait d'une nouvelle ruse masculine pour prendre possession des espaces dédiés aux femmes. Les personnes victimes de dysphorie de genre ont de quoi se faire du souci.

La youtubeuse Anesthesia, repérée pour ses propos à l'origine inclusifs et bienveillants, dérape dans sa dernière vidéo: elle réclame le droit d'être une femme uniquement si on est perçue comme tel. le par la société. Alors que le monde entier commence à comprendre que les personnes transsexuelles et encore plus les non-binaires ont toute leur place dans la société, et doivent être abordés avec délicatesse parce que victimes d'une discrimination systémique, cette levée de bouclier des TERFs rappelle que les avancées ne sont jamais totalement acquises. ♦ **DF**

VOLTAIRE, ALAIN SORAL DES LUMIÈRES

Voltaire au Panthéon, che.ères camarades syndiqué.es, voilà bien l'ultime pied de nez de nos gouvernements inféodés à la haine. Nos politiques et nos professeurs

osent encore citer cet affabulateur antisémite et phalocrate, cet arriviste qui a toute sa vie méprisé les lumpenprolétaires et les racisé.e.s! « «Il n'est permis qu'à un aveugle de douter que les Blancs, les nègres, les albinos, les Hottentots, les Chinois, les Américains ne soient des races entièrement différentes.» Voilà le vrai visage de la France qu'on célèbre encore aujourd'hui dans les salons de la République! Et c'est sans compter son antisémitisme viscéral qui ferait passer Hervé Ryssen pour un agent du Betar: « C'est à regret que je parle des juifs: cette nation est, à bien des égards, la plus détestable qui ait jamais souillé la terre. » Chèr.e.s camarades du Samizdat, c'est la peste brune en personne qui repose paisiblement dans les tombeaux puants du Panthéon, avec la bénédiction de tous les sociaux-traîtres que compte l'Hexagone! Voilà un homme qui a montré de surcroît la plus grande hostilité vis-à-vis de nos frères musulmans, le plus grand mépris vis-à-vis de nos sœurs, tout en vouant aux gémonies la communauté arc-en-ciel! « Un attentat infâme contre la nature », disait-il de sa bouche torve de cisgenre dominant. Ni oubli ni pardon! Sus à l'offenseur qui dort dans les entrailles de la République! ♦ **MO**

Pour en finir avec l'abject cinéma de papa

Ils ont réalisé des millions d'entrées dans les salles. Ils sont archi-rediffusés sur toutes les chaînes. Les plus grandes stars leur ont apporté leur concours. **Ces films seraient l'honneur du cinéma populaire français. Ils en constituent la honte absolue.**

Pas plus tard que début décembre, *Le Professionnel* a été encore diffusé à la télévision. Pour la trois milliardième fois depuis sa sortie, en octobre 1981. Cinq mois plus tôt, la France était paraît-il passée de l'ombre à la lumière, dixit le ministre de la Culture de l'époque. Y'avait qu'à croire. *Le Professionnel*, c'est du racisme à l'état brut. Adulé par le grand public comme par la critique. Le plus grand succès commercial de Georges Lautner et des flots de louanges, y compris de *Télérama* ou des *Nouvelles Littéraires* (« On s'y amuse et même beaucoup »).

Mort de rire, en effet ! Chez les Gaulois, on se poile à chaque fois. On attend même la scène culte. On rameute la famille et les copains pour ne pas louper ça. On connaît par cœur mais on ne s'en lasse pas. « Venez, venez vite, ça va être là ! » Joss Beaumont (Belmondo) est face au colonel N'Jala, caricature de tyran africain – de toute façon, un tyran ne peut être qu'un « roi nègre », n'est-ce pas ? Il est venu pour le tuer. N'Jala veut s'emparer d'un pistolet. Il ouvre discrètement un tiroir. Comme si c'était un Nègre qui allait abuser le roi Bébel ! Lequel bondit et lui lance, tutoiement de rigueur quand on s'adresse à un bamboula : « Tu vois, même malin comme un singe, ça ne veut plus rien dire ». Réplique signée de Jacques Audiard, le fils de l'autre.

JUIF OU ARABE, TOUT ÇA C'EST DU FOURBE

À *Minute*, quand ils ont été poursuivis pour leur Une sur Taubira « maligne comme un singe », ils auraient dû faire

témoigner le fils Audiard. Eux ont été condamnés et ont fini par crever, lui tourne toujours, avec déjà trois César de meilleur réalisateur et une Palme d'or au compteur. Et personne n'a jamais songé à lui demander de couper sa réplique. Eh bien, nous si ! Et, si ce n'est pas possible, il faut détruire les bobines ! Et pas seulement celles-là ! Parce que depuis les frères Lumières ou quasi, le cinéma populaire français est truffé de propos racistes, misogynes, homophobes et tutti quanti.

Prenez *Pépé le Moko* du « grand » Julien Duvivier. Sorti en plein Front populaire. Avec l'autre grande star masculine du cinéma français, Jean Gabin, dans le rôle d'un voyou réfugié dans la casbah d'Alger, dont, bien sûr, il n'a qu'une envie, la fuir, tellement c'est répugnant, « ce bled ». Il est traqué par un policier algérien du nom de Slimane. Les dialogues sont signés d'Henri Jeanson, réputé être un homme de gauche. Pas de celle qui mène les combats indigénistes en tout cas. Parce que quand Gabin se trouve face à Slimane, voilà ce qu'il lui sort, en voyant sa gueule : « Avoir l'air d'un faux jeton à ce point-là, je t'jure que c'est vraiment de la franchise ».

L'Arabe – le « Nord-Af », le « crouille », comme on disait – est par nature fourbe, c'est bien connu. C'est tellement ancré en lui – tellement génétique ? – que c'est marqué sur ses traits. Ou peut-être pas, finalement ? Car pour faire plus vrai, le rôle de Slimane n'était pas tenu par un Arabe. Tiens donc ? Slimane était incarné par Lucas Gridoux. De son véritable nom Lucas Grimberg. Ben voyons ! Lucas, fils de Moïse, qui avait dû fuir la Roumanie pour cause de persécutions antisémites

mais au sujet duquel on peut encore lire de nos jours, sans que l'auteur ne soit traduit devant les tribunaux : « *Son physique le prédestine à jouer des rôles de compositions : des fourbes, des traîtres, des escrocs, [...] toute une panoplie de personnages antipathiques qu'il interprète avec un jeu naturel* ».

LES TONTONS, C'EST PAS DES TATAS !

Le cinéma populaire français, c'est ça. Les « films de patrimoine », comme on dit, c'est ça. La gerbe permanente. La franchouillardise dans toute son horreur. Des pétaineries en veux-tu en voilà, des scénarios aux brèves de comptoir qui tiennent lieu de dialogues, le tout dans une consanguinité qui perpétue le mythe d'une France où « bicots », « y'a bon Banania », « tarlouzes » ou « gonzesses » ne sont tolérés qu'à proportion des effets comiques qu'ils peuvent susciter.

Prenez *Les Tontons flingueurs*, de Lautner, encore lui. Cultissime pour les Gaulois ! Sorti en 1963, mais de coproduction franco-germano-italienne. L'axe Paris-Rome-Berlin recréé sans que ça ne choque personne ! Et du collabo à tous les étages, d'Albert Simonin au scénario à Michel Audiard aux dialogues. Résultat : 105 minutes de propagande homophobe. Ça commence dès les premières minutes : « Chez moi, quand les hommes parlent, les gonzesses se taillent », dit le Mexicain en regardant « l'ami » d'Otto, le seul méchant du film, et pas parce qu'il est Teuton. Si la Gestapo recrutait chez les tatas ça se saurait, hein.

Et au cas où on roupillait pendant la réplique, Audiard en remet une couche lorsqu'Otto est qualifié de « coquet » par Lino Ventura, qui s'étonne en ces termes de sa présence : « De mon temps, il [*le Mexicain*] ne recrutait pas chez Tonton. » Pour ceux qui n'ont pas compris, « Chez Tonton », c'était le surnom d'un cabaret gay du côté de Pigalle, à Paris...

Et comme homophobie rime avec misogynie, *Les Tontons* – qui ne sont pas des « tatas », ha ha ha ! (humour français) – réserve aux femmes un traitement aux petits oignons (ceux qu'elles ont tout juste le droit de cuisiner). Seulement trois rôles pour elles : une niaise, une maquerelle et une salope vénale, sachant que la seule possibilité qui leur est offerte, c'est de passer d'une catégorie à l'autre. Parce que côté études, ascension sociale, responsabilités, faut pas charrier : « *Les jolies filles en savent toujours trop* ».

DOIT-ON S'INQUIÉTER ?



Hasard ou coïncidence ? Lino Ventura habitait parc de Montretout, à Saint-Cloud. Il a dû s'en taper, des poilades bien grasses avec son voisin. « Et celle-là, tu la connais Jean-Marie ? »

NID DE FACHOS AU PARC DE MONTRETOUT

Ventura est mort, et Audiard, et Lautner, et pourtant, ça continue. Avec les enfants. Avec les héritiers. Avec les nouveaux venus qui inscrivent leurs pas sur cet Hollywood Boulevard de la honte qu'est le parc de Montretout. Car à qui fera-t-on croire que c'est pur hasard si la baraque de Ventura a été rachetée par Jean Dujardin ?

Dujardin, le James Bond du pauvre, mais quand même de « bonne race », faudrait pas donner des idées d'ascension sociale à n'importe qui. OSS 117 à l'écran, mais Hubert Bonisseur de La Bath à l'état-civil. Sous la direction de Michel Hazanivicius, un juif d'origine lituanienne qui a bien intégré les codes pour atteindre le succès, l'agent américain est devenu espion français. Parce que ça coûte moins cher à produire. Et que c'est plus facile d'y glisser les pires ignominies ?

Hazanivicius est malin. Il a fait du personnage incarné par Jean Dujardin un crétin. Et les cons, c'est bien connu, ça ose tout. Ça permet surtout de tout faire accepter. Comme lorsque OSS 117 fait taire un muezzin qui appelle à la prière du haut d'un minaret parce que « tout ce tintouin » l'empêche de dormir. L'is-

Sous la direction de Michel Hazanivicius, un juif d'origine lituanienne qui a bien intégré les codes pour atteindre le succès, l'agent américain est devenu espion français. Parce que ça coûte moins cher à produire. Et que c'est plus facile d'y glisser les pires ignominies ?

lamophobie en smoking, dans la France du XXI^e siècle, ça fait un tabac : plus de deux millions d'entrées ! Plus de deux millions de gens qui ont entendu l'acteur demander « *quelle religion peut-être assez stupide* » pour priver ses fidèles des plaisirs de l'alcool...

Dans le succès encore plus grand qu'avait été *Les Visiteurs* (1993), le réalisateur, Jean-Marie Poiré, y était allé franco (humour de droite espagnol). Apercevant un véhicule de La Poste conduit par un Noir, Jacquouille (Christian Clavier, encore une star) courait alerter le personnage ridiculement appelé « Godefroy Amaury de Malfaite, comte de Montmirail, d'Apremont et de Papincourt » (alors que tout le monde sait bien que ce sont les descendants d'Abd el-Kader qui forment les forces vives de la France d'aujourd'hui) en s'écriant : « *Messire, un Sarrasin !* » Le Sarrasin, c'est-à-dire l'Arabe, le musulman, le Rebeu, comme ennemi unique désignant tout ce qui est « autre ». Et les deux cailleras médiévaux de pulvériser le véhicule du « Sarrasin », tandis que celui-ci s'enfuit.

Dans *Le Caire, nid d'espions*, OSS 117 se retrouve face à un nazi qui lui dit : « *C'est marrant, c'est toujours les nazis qui ont le mauvais rôle. Nous sommes en 1955, on peut avoir une deuxième chance ? Merci* ». Non, ce n'est pas marrant, mais pour eux, le cinéma populaire français, c'est tous les jours la Continental de la deuxième chance. ♦ Bruno Larebière



Le calendrier pour tous

En tant ap. J.-C. par ci, en telle année av. J.-C. par là. **Comme s'il n'y avait de mesure du temps que par Jésus-Christ ! Libérons-nous du calendrier grégorien ! Cessons d'être esclaves d'une temporalité définie par un pape ! Chacun doit devenir le maître de sa propre temporalité.**

Pourquoi affirmer sans critique que nous sommes en 2020 ? Pourquoi déclarer quotidiennement, à chaque fois que l'on marque la date, que l'on vit en telle année après la naissance supposée du fondateur d'une religion patriarcale, misogyne et intolérante ? Ce mono-calendarisme ou tempo-normativité constitue une emprise psychique qui s'exerce sournoisement depuis notre plus

jeune âge, depuis le moment où la maîtresse d'école demande d'écrire la date au tableau et où les fayots s'empressent de lui obéir.

Comment peut-on accepter une chose pareille au XXI^e siècle ? C'est une marque de soumission inconsciente, une intériorisation répétée de l'obscurantisme chrétien. Or il est notoire que les chrétiens avec leurs « messes » ne respectaient pas la distanciation sociale imposée par l'empereur Néron, et ils mangeaient des enfants non vaccinés, ce qui a conduit à l'épidémie de peste de l'année où elle s'est produite.

UN CALENDRIER THÉO-PHALLOGO CENTRÉ

Le calendrier imposé par le pouvoir est théo-phallogo centré. En tant que tel, c'est une micro-agression constante envers les apostats, les athées, les musulmans et les juifs. Dans son livre-programme *Moi, le temps, je le déteste*, la chercheuse Siegfried Peezdulish, doctorante en « temporalités ouvertes » à l'université Playkubovis, en Transylvanie intérieure, et militante pour les droits des « minorités temporelles », écrit : « La tempo-normativité a des effets aussi délétères que l'hétéronormativité, car Kant a montré que le temps est une forme pure de l'intuition sensible, si bien qu'imposer de mesurer le temps à partir de la naissance d'une "figure d'emprise" déforme irrémédiablement cette sensibilité. »

Siegfried Peezdulish avance que « chacun devrait avoir le droit de définir dans quelle temporalité il ou elle ou iel vit, à partir d'un événement librement choisi ». Elle appelle à la convergence des luttes entre « tempo-discriminés », pour revendiquer notre droit à l'émancipation par rapport au mono-calendarisme dictatorial. Les Grecs anciens mesuraient le temps en fonction des Jeux olympiques, pourquoi ne pourrait-on pas le faire par exemple en fonction du « coup de boule » de Zidane ? Ou de l'invention du fard à paupières ? Ou de l'éviction de Loana de Loft Story ?

TOUT CHRONOS DOIT ÊTRE LIBREMENT CHOISI

Peezdulish appelle chacun à faire un travail d'introspection sur son « privilège temporel », sur la façon dont l'adhésion à la « temporalité dominante » a été facteur de son avancement social. Tout refus de le faire n'est que la marque d'une « fragilité temporelle », c'est-à-dire d'un attachement inconscient à la norme oppressive, et une volonté de poursuivre à extorquer une « plus-value chronologique ».

Mais protester avec véhémence contre la violence symbolique que consiste l'imposition tyrannique du calendrier officiel actuel n'est pas assez radical. Chaque individu devrait avoir le droit de définir quand il est né, quand il aura atteint sa majorité. Car imposer une temporalité précise, n'est-ce pas une injustice ? ♦ **Radu Stoenescu**



Une cérémonie des César en 2043

Le YouTubeur **Bilal Hassani** s'était fait connaître du grand public en représentant la France à l'Eurovision 2019. Un bide chez les jurys des pays arriérés. Depuis, ce LGBT+ qui « bouge la France » a fait son chemin. En cette année 2043, il présentait les Césars. Nous y étions.

Il est déjà 20h15 : Bilal Hassani fulmine dans sa loge. Ce putain de maquilleur prend tout son temps. Il jongle entre les pinceaux et les poudriers mais n'a pas l'air tant que ça de savoir ce qu'il fait. Pas évident de trouver le juste milieu lorsqu'on est à la fois ministre de la Culture et digne représentant de l'héritage LGBTQIA+. Pas question de ressembler à une michetonneuse du bois de Boulogne lorsqu'on préside une cérémonie des Césars totalement inclusive.

« Ça ira », tranche-t-il au bout d'un moment en considérant son reflet d'un air inquiet. À 42 ans, il a perdu de sa superbe. Ses pommettes n'ont plus la jolie forme incurvée qui lui avait valu tant d'égards pendant sa jeunesse ; ses paupières sont fatiguées d'avoir été fardées quotidiennement pendant plus de vingt ans. « Je commence à ressembler à une de ces peintures de clown que les vieux encadraient dans leurs pavillons de banlieue », pense-t-il. Pas grave. Avec les retouches numériques appliquées en temps réel par

la production – une belle invention, ça – les spectateurs n'y verront que du feu.

CE VIEIL HÉTÉRO DE GASPAR NOÉ A MAUVAIS GENRE

Hassani congédie brutalement le maquilleur – une petite frappe un peu trop mignonne pour ne pas susciter en lui une légère crispation de jalousie – et s'engouffre dans les coursives du Palais des Hommages, un énorme gâteau de plastomère construit à la hâte par le gouvernement Jean Sarkozy pour célébrer la victoire de la Démocratie Éternelle sur la Covid-26. Quelques drones de BFM et de CNews papillonnent autour de lui comme de gros bourdons chromés, leurs diodes d'accréditation pulsant nerveusement dans la lumière tamisée des couloirs. Une vraie plaie, ces trucs, on ne peut même plus se curer le nez en paix.

Son attaché de presse, sa conseillère en com et l'habituel barbouze du président sont déjà là. Karim-Chantal, l'attaché-e de presse en plein retransitionnement M-F-M, tire nerveusement sur son e-cig, relâchant par intermittence de gros nuages de fumée rosâtre à l'odeur de sucre glacé : l'habituel mélange de méphédrone et de géno-LSD toléré par la loi. Dieu qu'il est laid, soupire intérieurement Bilal devant cette grosse tête levantine grimée en ersatz d'*executive woman* et bombardée d'hormones de synthèse depuis ses douze ans. Le résultat tient d'un mixte improbable entre Jacky Sardou et Idriss Aberkane.

« Les nouvelles ne sont pas très bonnes, bredouille Karim-Chantal. Lily-Rose Depp vient d'apprendre la présence de Gaspar Noé et elle menace de tout annuler ». Hassani soupire. Rendre hommage au cinéma français lorsqu'il existe désormais à peu près autant de groupes de pression et de lobbies *genderfluid* que d'artistes en acti-

tivité, ça devient un vrai casse-tête chinois. Oups, pardon, réappropriation culturelle : un vrai casse-tête tout court.

Il faut dire que cette vieille ampoule de Noé, malgré son grand âge, a pondu un film assommant où il met en scène un gay manipulateur et odieux, ce qui contrevient totalement à la loi Attal de 2021 interdisant la représentation négative de toute personne homosexuelle ou transgenre. Noé le sait très bien mais il n'a pas pu s'empêcher de mettre les pieds dans le plat... Sans compter qu'il se traîne toujours une réputation de vieillard libidineux. Ces hétéros, décidément, ils gâchent toujours tout.

PLACE À L'UNION LESBO-ISLAMISTE DU NOUVEAU SULTANAT

« Il y a autre chose, souffle le consultant de l'Élysée, un Asexué dont le visage a été totalement recousu pour répondre aux impératifs de sa caste – c'est-à-dire ressembler à ce qu'il y a de plus proche possible d'un Playmobil. *L'Union lesbo-islamiste du Nouveau Sultanat s'estime lésée dans la sélection des Films du Monde libre. Pas assez représentée. Il y a déjà une manifestation aux portes du Palais* ».

Hassani réprime une nouvelle grimace en imaginant ces cohortes de grosses femmes à moustache enveloppées dans leurs hijabs à camouflage optique. Difficile d'imaginer ça il y a encore vingt ans... Il regretterait presque le moment où les transgenres et autres ayatollahs LGBT se résumaient à quelques bêtes de foire comme lui-même.

« Le Président souhaite que leur porte-parole puisse intervenir ce soir », continue le technocrate à tête de cul, avec un ton ferme. Hassani défroisse un peu les pans de sa robe de princesse à mémoire de forme. Elle reboucle immédiatement dans un festival de frous-frous crénelés et de dentelles chatoyantes. Ce Jean Sarkozy n'en rate pas une dès qu'il s'agit de vendre quelques avions furtifs aux babouches, pense-t-il amèrement.

Il prend une longue aspiration et jette un œil au-delà des deux portes battantes pour observer la foule des huiles et des dégénérés qui s'entasse déjà sur les fauteuils écarlates. Ils sont tous là, un véritable barnum. Quelques chimères au prix exorbitant planent paresseusement au-dessus de la mêlée. Il y a même l'Amicale des Pratiques submissives avec leurs esclaves sexuels tenus en laisse et leurs mangeoires faciales incorporées. La soirée va être longue. ♦ **Marc Obregon**

Monde



L'Europe après la pluie

En 1942, l'artiste allemand Max Ernst, peintre et sculpteur dadaïste et surréaliste, achève son tableau *L'Europe après la pluie*, entamé en 1940, dans la France occupée. Dans le décor couvert de ruines, à la fois organique, minéral et végétal, on distingue quelques figures humaines se détachant d'un paysage corrodé qui s'apparente tout autant à un charnier qu'à la terre retournée par les bombardements. En 1942, Ernst évoque à travers cette représentation cauchemardesque une Europe ravagée par la guerre et interroge : quelle humanité émergera dans les ruines de « l'Europe après la pluie » ?

Nous ne sommes pas en 1945, n'en déplaise à Klaus Schwab et Thierry Malleret, auteurs de *The Great Reset*, publié sous l'égide du Forum Économique de Davos, au cours de l'été 2020, pour lesquels « la catastrophe économique globale à laquelle nous sommes confrontés est la plus profonde enregistrée depuis 1945 ». Les auteurs de cet ouvrage, qui a suscité de fortes réactions et engendre nombre de théories conspirationnistes, n'en sont eux-même pas à une outrance près pour justifier leur propos. La pluie qui s'est abattue sur l'Europe en 1939-1945, et même celle qui déferla avec la Première Guerre mondiale et l'épidémie de grippe espagnole, font passer pour une giboulée la pandémie de Covid-19. Pour autant, si rien ne justifie en termes de mortalité ce type de comparaison, l'épidémie de coronavirus a servi de révélateur, mettant au jour les carences de nos systèmes hospitaliers, le caractère parfaitement illusoire de la solidarité communautaire au sein de l'UE, la dangerosité profonde du dogmatisme libre-échangiste et les errements des prophètes de la fin des nations et des gourous du *no borders*. L'Europe après la pluie du coronavirus se révèle plus que jamais incapable d'assumer son destin historique, pas plus

que son rôle de puissance mondiale. En attendant la prochaine averse épidémique, elle reste une vaste et prospère communauté d'épiciers plus obsédés par la régulation à tous crins que par la volonté de faire face de manière collective aux nouveaux défis géopolitiques, comme en témoigne la réaction timorée des Européens face à l'aventurisme d'Erdogan en Méditerranée ou dans le Caucase. La France et la Grèce se sont retrouvées bien seules face au sultan d'Ankara.

La victoire de Joe Biden pousse aujourd'hui une partie des élites européennes à se réjouir. Enfin, le retour à la normalité, l'établissement de relations transatlantiques plus rassurantes ! Pourtant, dans les années ou les décennies qui viennent, les historiens seront peut-être amenés à réévaluer le bilan, notamment à l'international et en particulier face à la montée en puissance de la Chine, de Donald Trump. Mais quoi que l'on pense du bilan du 45^e président des États-Unis, que l'on considère celui-ci comme une catastrophe ou comme une rupture bienvenue, force est de constater que les Européens n'auront, une fois de plus, pas su s'affirmer dans la tempête qui a secoué les relations internationales, s'enfermant au contraire durant quatre ans dans le déni et la déploration, attendant craintivement que passe l'orage pour célébrer l'arrivée d'un libérateur plus conforme à leurs souhaits dans le bureau ovale de la Maison-Blanche. Et pourtant, on voit que les lignes continuent de bouger, en France, dans le Royaume-Uni post-Brexit, au Portugal ou en Allemagne. Bon gré mal gré, la pluie achève en Europe d'abattre les vieilles ruines de l'angélisme. Serons-nous capables d'ériger sur ces ruines un projet politique qui soit enfin à la mesure de la France et du Vieux Continent ? Si ce n'est pas le cas, la prochaine tempête sera bien plus sévère. ♦ **Laurent Gayard**



David Omand

Espionnage, la guerre numérique

David Omand, diplômé de l'Université de Cambridge, a occupé les fonctions de coordinateur de la sécurité et du renseignement britannique, responsable auprès du Premier ministre du contre-terrorisme et de la sécurité intérieure, directeur du GCHQ (Global Communications HeadQuarters, l'équivalent britannique de la NSA), secrétaire principal à la Défense durant le conflit des Malouines, et conseiller britannique à la défense au sein de l'OTAN. Auteur d'*How spies think: 10 lessons in Intelligence* (Penguin Books, 2020), il a accepté de répondre à nos questions pour partager avec les lecteurs de *L'Incorrect* ses vues sur le métier du Renseignement, la relation transatlantique ou le combat contre le terrorisme.

Les espions pensent-ils différemment à l'ère du numérique ?

Le constant avantage que nous possédons en tant qu'espèce ayant développé une intelligence réside dans le fait d'améliorer notre capacité de décision, pour réduire notre ignorance dans les situations dangereuses auxquelles nous pouvons faire face. Ce but constant s'applique au domaine du renseignement et des services secrets, parce qu'ils servent à améliorer la capacité de décision des gouvernements en leur fournissant

les informations que ceux qui ne nous veulent pas de bien – dictateurs, terroristes et criminels de haute volée – cherchent à nous empêcher d'avoir. Le besoin de collecter et de traiter les renseignements n'a pas changé. L'ère numérique suppose cependant que les officiers du renseignement envisagent de nouveaux moyens (ce qui inclut les algorithmes de l'intelligence artificielle) de trier l'information en fonction de sa pertinence à travers une vaste quantité de données globales, de rejeter les informations

sans objet, fausses ou trompeuses et de produire et distribuer les résultats beaucoup plus rapidement qu'avant, pour répondre à l'accélération des besoins opérationnels et à la demande des décideurs politiques, du commandement militaire, du contre-terrorisme et de la cybersécurité.

Ces « 10 leçons sur le renseignement » sont donc elles-mêmes nouvelles à l'ère numérique ?

Non. Ce sont des conseils vieux comme l'Histoire mais qui prennent un sens nouveau dans cette époque. La première leçon est une vérité fondamentale en ce qui concerne notre rapport à la réalité : notre connaissance du monde est toujours fragmentaire, incomplète et souvent fausse. C'est aussi vrai à l'ère numérique que ce pouvait l'être sous l'Ancien Régime. Mais cela a plus de sens encore aujourd'hui parce que les distorsions, les demi-vérités, la désinformation et la manipulation caractérisent beaucoup plus ce que l'on trouve sur les médias et réseaux sociaux. Les opérations de manipulation ont toujours existé, mais elles sont bien plus faciles à exécuter dans l'univers numérique.

Les réseaux sociaux et les nombreux bouleversements entraînés par les technologies numériques changent-ils radicalement la manière dont sont conduits l'analyse et le traitement de l'information de nos jours ?

La seconde leçon en matière de renseignement est aussi une vérité fondamentale : les faits demandent à être expliqués. Le simple fait d'observer une corrélation entre des données n'implique pas forcément une causalité. Même certains faits bien établis peuvent amener à produire des interprétations différentes, comme le sait n'importe quel juriste. Les analystes qui travaillent dans le renseignement doivent répondre à des questions qui commencent par « pourquoi ? » et « comment ? » afin de pouvoir, par exemple, déterminer les responsabilités dans une attaque terroriste ou une cyberattaque. Ces analystes doivent cependant, de nos jours, se fier moins à l'instinct et à l'expérience qu'à des méthodes scientifiques d'analyse de situation

pour savoir ce qui se passe sur le terrain ou dans le cyberspace. Ils doivent ensuite justifier leurs conclusions en comparant systématiquement celles-ci avec des hypothèses alternatives et sélectionner celle qui rassemble le moins d'éléments contre elle – et pas forcément celle vers laquelle pointent le plus d'éléments – car si vous cherchez vraiment, vous trouverez toujours une preuve pour confirmer votre hypothèse. C'est exactement le type d'erreur commise en 2003, durant la guerre d'Irak.

Mon troisième conseil est d'éviter toute extrapolation déductive fallacieuse à partir des seules données. Vous avez besoin d'une explication solide et argumentée aussi bien que d'un ensemble de données suffisant si vous vous hasardez à pronostiquer l'évolution d'une situation. Si les analystes possèdent ces données ainsi que leur interprétation, ils peuvent appréhender les développements futurs en fonction de différentes hypothèses, notamment en fonction des motivations des acteurs impliqués dans telle ou telle situation. Avoir un agent bien en place sur le terrain est très utile afin de déterminer les motivations des adversaires, y compris dans l'univers numérique. Ma quatrième leçon est différente : nous ne devons pas être surpris de notre surprise même si nous avons regardé suffisamment loin pour acquérir une connaissance stratégique des menaces potentielles : nous ne pouvons malgré tout prévoir si, et quand, elles prendront forme.

Dans un ouvrage récent, David P. Goldman avance que la Chine ambitionne de contrôler les technologies décisives du XXI^e siècle et en particulier la 5G et les communications quantiques. Pensez-vous que cette ambition menace le travail des agences de renseignement occidentales ? De manière générale, comment ces technologies pourraient à nouveau modifier le travail de renseignement ?

C'est une ambition certaine. Pas seulement chinoise mais également américaine et russe. Ils pensent tous que la domination numérique est la clé de la future puissance globale. Ils investissent tous dans les recherches

sur les technologies quantiques. La 5G est une technologie essentielle dans laquelle la Chine a sagement investi tandis que les géants américains choisissaient de l'ignorer. Cela a placé Huawei dans une position forte de compétiteur sur les marchés internationaux. Mais il existe des craintes fondées que même une entreprise privée chinoise ne puisse se prémunir d'être utilisée par le renseignement d'État et, dans un contexte de crise, pour des opérations de sabotage. Il est donc très risqué que nos infrastructures soient dépendantes de cette technologie chinoise. Ainsi se justifient les restrictions imposées aux compagnies chinoises dans le domaine de la 5G, une technologie qui doit être introduite à travers une architecture sécurisée et résiliente. Néanmoins, les États-Unis risquent de demeurer une superpuissance globale dans le domaine des technologies numériques dans un futur proche. Quinze des cinquante premières entreprises mondiales dans ce domaine sont américaines et huit chinoises.

« La Chine, la Russie et les États-Unis pensent que la domination numérique est la clé de la future puissance globale. Ils investissent tous dans les recherches sur les technologies quantiques. »

David Omand

Comment Donald Trump à la tête des États-Unis a-t-il affecté les relations transatlantiques, en particulier dans le domaine de la sécurité ?

Quand je jette un regard sur les quatre années de la présidence Trump, il me semble qu'elles doivent être

considérées comme une aberration pour les relations transatlantiques et la conduite des affaires internationales. Les nominations déjà annoncées par le président élu Biden sont rassurantes à cet égard. Nous ne devons pas oublier que Trump fut le coauteur de *The Art of the Deal*, un ouvrage qui recommande de traiter les négociations selon un schéma gagnant-perdant, ce qui implique de défaire l'adversaire par n'importe quel moyen – et pas une approche gagnant-gagnant dans laquelle toutes les parties cherchent à retirer un bénéfice à l'issue des discussions. Les tweets présidentiels ont servi à désorienter les alliés comme les adversaires, instaurant une lourde atmosphère de suspicion et de doute. Au niveau professionnel, les relations transatlantiques dans le domaine du renseignement, de la sécurité et de la défense ont continué à prospérer. Confrontés à des menaces communes et des craintes partagées en ce qui concerne la sécurité du cyberspace, nous entretenons des relations plus fortes que jamais. Les États-Unis restent un allié clé dans l'OTAN et partagent avec l'Europe une croyance commune dans la démocratie et la liberté. Dans le domaine de la politique intérieure américaine cependant, l'influence clivante de Donald Trump continuera à être visible à travers la polarisation de la société par rapport à des sujets sensibles comme les tensions raciales ou la pandémie de Covid-19. Sa base électorale est toujours forte et elle lui a apporté plus de votes en 2020 qu'en 2016. Son insistance à lever des fonds à partir de cette base pour contester, devant de multiples tribunaux, le résultat des élections a plus à voir avec la préparation de l'échéance de 2024. Nous continuerons cependant à subir ce que la fondation RAND a nommé le « déclin de la vérité » et la multiplication des théories du complot sur les réseaux sociaux au cours des quatre prochaines années.

Vous avez servi trois ans au sein de l'OTAN en tant que conseiller britannique pour la défense. Concluriez-vous, à l'instar d'Emmanuel Macron, que « l'OTAN est en état de mort cérébrale » ?

M. Macron a raison de dire que l'Europe doit commencer à penser



Les locaux du GCHQ à Cheltenham dans le comté de Gloucester

stratégiquement par elle-même et en tant que puissance géopolitique, aux côtés des États-Unis et de la Chine, mais, ajouterais-je aussi, en raison de son poids économique. Le président Macron répondait à des tweets provocateurs de la part du président Trump quand il avertissait, dans un entretien, que les pays européens ne devaient plus compter sur les États-Unis pour défendre les alliés de l'OTAN. Ce fut une réaction exagérée qui a par ailleurs joué en faveur de la volonté de Trump de forcer les membres européens de l'OTAN à reconnaître dans quelle mesure les États-Unis contribuent financièrement à la défense européenne, un problème de longue date pour le Congrès américain. L'OTAN n'est pas en état de mort cérébrale et je suis convaincu que M. Poutine comprend par ailleurs l'effort continu que produit l'OTAN pour dissuader toute attaque sur le territoire d'un membre de l'alliance et le risque extrême que toute politique aventuriste envers l'OTAN pourrait comporter. J'espère que l'engagement des États-Unis dans l'OTAN, en Europe ou en Asie, sera réaffirmé par Joe Biden.

En quoi pensez-vous que le Brexit risque d'affecter la coopération en matière de renseignement en Europe ?

Le fil conducteur des politiques de défense et de sécurité est le

renseignement. L'article 4 (2) du traité de l'Union Européenne insiste sur le fait que les politiques de sécurité sont du seul ressort des États membres. Les agences de renseignement britanniques continueront, à l'extérieur de l'Europe, à approfondir les relations avec leurs partenaires européens, sur une base bilatérale. Et le Royaume-Uni restera un fidèle soutien du Club de Berne qui coordonne la politique anti-terroriste en Europe. Au niveau stratégique, le partage des analyses – par exemple entre l'OTAN et l'IntCen à Bruxelles – peut aider à faire mieux comprendre la position britannique au Conseil de l'OTAN et au Conseil Européen, en particulier dans le cas où le Royaume-Uni est invité à participer à des actions collectives. Le Royaume-Uni a peut-être quitté l'UE mais il n'a pas quitté l'Europe et sa sécurité dépend de la sécurité de l'Europe. Des problèmes sérieux restent posés par l'accès à l'information en temps réel, pour les besoins de sécurité, auprès des bases de données de Schengen et autres systèmes d'information. Sans un accord à propos de ces problèmes particuliers, la lutte contre le crime organisé, incluant la lutte antinarcotiques, et contre l'immigration illégale des deux côtés de la Manche risque d'être sérieusement désorganisée.

Est-il possible de se demander « comment pensent les terroristes ? », pour plagier le titre de votre ouvrage, et de quelle manière leur mode opératoire a évolué au cours des dernières années grâce à l'émergence de nouveaux outils de recrutement, de propagande et d'organisation ?

Le discours djihadiste *takfiri* violent et sous-jacent n'a pas changé depuis l'époque d'Al Qaïda et est toujours alimenté par une perversion des valeurs religieuses. Durant une courte période de temps nous avons pu observer à quoi ressemblait un territoire sous l'emprise d'individus animés par des croyances aussi extrêmes, avec l'avènement de l'État Islamique en Irak et en Syrie. Nous avons été témoins d'atrocités commises envers des otages ou des prisonniers, ainsi que d'un très haut degré de misogynie et de soumission des femmes, d'homophobie et de violence extrême. Les terroristes ont cependant été contraints, par l'accès des forces de sécurité et agences de renseignement occidentales aux communications numériques, et l'usage par les États-Unis de frappes de drones, à faire évoluer leurs tactiques. La mise en œuvre de complexes opérations terroristes, conduites de l'étranger est devenue trop risquée pour eux et ils ont eu recours à la place à leurs soutiens en Europe et en Amérique du Nord afin de diligenter des attaques menées au hasard par des individus contre les sociétés civiles, faisant usage de toute arme à portée de main – armes tranchantes ou encore véhicules précipités contre les foules. Nous avons pu également observer une violente réaction des extrêmes droites à l'égard des communautés musulmanes en général, contraignant des nations comme le Royaume-Uni à étendre le champ d'investigation de leurs agences de renseignement aux actes terroristes susceptibles d'être commis également par des groupes de droite radicaux. L'Europe doit donc veiller à prévenir toute sorte d'entreprise terroriste, quelle que soit son origine et continuer, comme le fait le Royaume-Uni, à faire usage des outils cybernétiques pour contrer la propagande terroriste et les incitations à la violence. ♦ **Propos recueillis par Laurent Gayard**

Le show-business est l'un des milieux où le progressisme se montre le plus féroce. **Laurence Fox en a fait les frais. Blacklisté, le comédien anglais contre-attaque : il lance un parti politique anti-woke, le Reclaim Party.** Le mouton noir du show-business est un mâle blanc.

Laurence Fox

Mister Fox, un renard dans le poulailler progressiste

Reclaim en Français peut signifier « reconquérir », avec une connotation martiale, ou « se réapproprier ». Quelle serait la meilleure traduction ?

Je ne suis pas contre une posture énergique ! Mais je choisirais « se réapproprier ». En premier lieu, se réapproprier notre langue, qui nous a été dérobée. Quand je me fais traiter de raciste, vous comprenez que les mots n'ont plus de sens. Pour moi, être raciste signifie rejeter quelqu'un pour sa couleur de peau. Pour ces gens-là, c'est autre chose : le moyen de disqualifier son interlocuteur. « Je ne suis pas d'accord avec toi, donc tu es raciste ». Cela m'a coûté ma carrière. Il serait bon de se réapproprier la possibilité d'avoir une conversation libre et raisonnée.

Cherchez-vous à élargir le domaine du dicible, la fameuse fenêtre d'Overton ?

Je cherche à la déplacer de façon à l'éloigner au maximum de cette idéologie nuisible qu'on appelle le *wokisme* et que je préfère nommer « complexe de supériorité morale ». J'ai posté une vidéo où je lis la Déclaration des Droits de l'Homme de 1789 : « Les hommes naissent libres et égaux en dignité et en droits. Ils sont dotés de raison et de conscience et doivent interagir les uns avec les autres dans un esprit de fraternité ». C'est fou ce qu'on s'est éloigné de cet idéal, fou comme nous avons régressé depuis 1789, au nom du progressisme !

Votre site arbore les mots « Raison, Réforme, Progrès ». Sont-ils absents du débat politique ?

Ils sont en danger. La raison, sans aucun doute. Ces jours-ci, à Eton, école privée anglaise réputée, un prof a été licencié pour avoir enseigné l'esprit chevaleresque et la différence entre les hommes et les femmes. On inculque aux filles le sens du pouvoir ; aux garçons, la « masculinité toxique ». Tout ça est absurde, déraisonnable et clivant. Le week-end dernier, avec mes fils de 8 et 12 ans, on a regardé tous les *Rocky*. Concernant la réforme, je veux parler de nos institutions, en particulier la BBC, politisée à outrance, qui relaie allègrement l'idée de « privilège blanc » : là encore un fantastique facteur de division. Et on paye pour cela. Pas moi, je m'y refuse. Mais les gens qui ne paient pas la redevance sont poursuivis.

Il y a une campagne pour supprimer les financements publics de la BBC, *defundbbc.uk*.

C'est aussi dans notre programme. Les institutions publiques qui se sont alignées sur le militantisme Black Lives Matter, à moins qu'elles ne se décident à adopter une position objective et impartiale sur tous les sujets, depuis le Covid jusqu'au changement climatique, méritent que l'on supprime leur budget. Voilà ce que j'entends par « réforme ».

Quant au progrès, il consistera à rappeler aux élèves, de l'école jusqu'à l'université, que la discussion est le meilleur moyen d'explorer un problème de société. Voilà comment on progresse. On ne va nulle part en interdisant certaines opinions.

Avez-vous été surpris par l'ampleur des manifestations Black Lives Matter (BLM) au printemps dernier ?

Je n'ai pas cru un instant à la sincérité de ce soulèvement. BLM est une itération du mouvement Extinction Rebellion, de Metoo, tous ces mots d'ordre qui prétendent changer le monde sans avoir d'autre programme que celui d'accabler la population. BLM est une organisation marxiste. Huit jours après la mort de George Floyd, David Dorn, un policier à la retraite, noir lui aussi, chargé de la sécurité d'une bijouterie à Saint Louis, Missouri, a été tué par des pillards. Mais sa vie ne comptait pas, peut-être parce qu'il avait été tué par des noirs... Les mouvements identitaires sont effroyables !

Depuis les législatives de décembre dernier, les bastions travaillistes sont passés aux mains des Tories. Nigel Farage vient de lancer un nouveau parti, *Reform UK*. Le SDP (*Social Democratic Party*) renaît et attire les déçus du Labour. Vous lancez le *Reclaim Party*. Y a-t-il une nouvelle donne politique en Grande-Bretagne ?

Il y a une place béante laissée au centre. Pour faire simple, on a deux grands partis de gauche : les Conservateurs, qui se situent plutôt à gauche et le Labour qui est totalement à gauche. Le Parti Travailliste n'est plus travailliste, il est devenu un parti identitaire, à l'image des Démocrates aux USA. Son leader, Sir Keir Starmer, a mis un genou à terre en signe d'allégeance à BLM et parle de racisme structurel dans notre pays, ce qui n'est fondé sur aucune réalité. Quant aux Tories,



« Depuis l'émission sur la BBC, j'étais devenu une voix dans ce débat, j'avais des supporters en nombre. »

Laurence Fox

ils devraient être plus conservateurs. Le conservatisme sociétal engendre une société plus harmonieuse, prolongement de la structure familiale.

Boris Johnson est-il un bon premier ministre ?

Je n'aime pas son nouveau lexique calqué sur le vocabulaire du Forum Économique Mondial, *Build Back Better*, « le monde d'après », etc. En septembre à l'ONU, Justin Trudeau appelait de ses souhaits une « grande

recomposition » (*Covid provides us with an opportunity for a great reset*), selon cette même rhétorique.

Quand avez-vous lancé le Reclaim Party ? Et comment votre initiative est-elle accueillie ?

Nous attendons encore le feu vert de la Commission électorale. Lorsque j'ai divulgué mon projet, la rumeur a couru que je lançais un parti avec Nigel Farage. Ce qui est inexact. Je pense que les grands partis préféreraient me

voir exister en tant que mouvement plutôt que parti. Mais à quoi bon un chien, s'il n'a pas de crocs ? J'ai de bons contacts parmi les caciques tories. Les partis dominants rechignent à aborder les guerres culturelles. Ils sont terrifiés à l'idée de faire un faux pas, ils ont la hantise d'être accusés de discrimination, soupçonnés de populisme, de penchants nationalistes ou d'éloge du drapeau. De nos jours, le drapeau européen est le seul qu'il soit permis d'arborer avec fierté. Si vous pavoisez avec l'Union Jack, on vous regarde avec mépris et on vous crache dessus.

Quel écho rencontrez-vous dans le public ?

On reçoit des messages sans arrêt. 30 000 personnes se sont fait connaître pour soutenir notre projet. Des gens attachés aux valeurs traditionnelles britanniques. Ils ont le sentiment de ne plus être entendus et se sentent attaqués.

Vous avez déclaré avoir reçu 5 millions de livres sterling d'un seul donateur. De qui s'agit-il ?

Jeremy Hosking est un ex-donateur du Parti conservateur. J'ai été invité à un meeting dont le thème était : « Il faut faire quelque chose ». C'était dans le contexte de chaos du printemps, les manifestations BLM, les statues vandalisées. De l'avis général, le seul moyen efficace pour combattre ce mouvement identitaire était les urnes. Depuis l'émission sur la BBC, j'étais devenu une voix dans ce débat, j'avais des supporters en nombre. On m'a proposé de constituer un parti politique.

Vous avez des conseillers ?

J'ai un conseiller en stratégie. Je ne peux pas encore divulguer son nom ; il est écrivain. On a constitué une équipe de six personnes. On se réunit tous les vendredis, on termine la semaine autour d'un verre de vin, on peaufine nos idées, on parle de philosophie et de politique, c'est très agréable !

Vous avez publiquement enfreint les règles lors du dernier confinement. Votre parti appelle-t-il à la désobéissance civile ?

Ce sont des règles arbitraires, mal conçues. Les gens tiennent à leurs



« Nous allons rédiger une loi Liberté d'expression pour en finir avec la législation sur les crimes de haine. »

Laurence Fox

libertés et le gouvernement devrait les protéger. Mark Twain, je crois, a écrit : « *Il est plus facile de tromper les gens que de les convaincre qu'ils ont été trompés* ». Je ne crois pas à l'efficacité du confinement. La désobéissance civile me semble 100 % justifiée à ce stade. Cela n'a que trop duré. L'économie est en train de sombrer, le réveil sera douloureux : voilà ce qui m'inquiète. Les manifestations BLM, on laisse faire. Extinction Rebellion, autorisé. Ce sont des motifs plus nobles d'infraction des règles sanitaires ? Ou est-ce plus important de dîner en famille et de s'étreindre avant de se quitter ?

Quel politicien britannique vous inspire ?

Margaret Thatcher, je le crains – c'est marrant comme on se sent obligé de s'excuser !

Votre profil Twitter indique : « *Nous sommes* ». Or, l'autoritarisme progressiste trouve sa source dans la Loi Égalité de 2010 (*Equality Act*) qui, avec sa liste de populations « à protéger », est devenue la bible des politiques identitaires. L'égalitarisme ne protège pas, il divise. Aurez-vous le courage de revenir sur la Loi Égalité ?

Regardez les notes sur le tableau derrière vous ! C'est un sujet central pour nous. Dans ce bureau, cette loi, nous l'appelons la Loi Inégalité. C'est une catastrophe ! Elle vise à protéger les plus fragiles. Mais ceux qui l'instrumentalisent en ont fait un outil de division, un levier de poursuites judiciaires. Ils n'en finissent pas d'ajouter de nouvelles catégories de population « à protéger », bientôt tout le monde y figurera, hormis bien sûr les hommes blancs hétéros. On planche sur un texte qu'on voudrait soumettre à la Commission des Lois. Nous allons rédiger une loi Liberté d'expression pour en finir avec la législation sur les crimes de haine. Cette loi Liberté d'expression sera notre 1^{er} Amendement.



Les politiques identitaires ont aussi pénétré le système éducatif...

Il est temps d'élaborer une charte qui réintroduise l'enseignement de quelques principes élémentaires : la politesse, l'esprit critique, le sens de la justice, l'esprit de compétitivité, les valeurs démocratiques, la liberté d'expression, l'égalité hommes-femmes. Ça ne va pas être facile. Le milieu de l'éducation est farouchement de gauche et ultra-protégé. Il faut faire la lumière sur ce qui est enseigné à l'école et proposer des alternatives, point par point.

Faut-il réécrire *Rule Britannia* ? Glorifier la Marine Royale semble poser problème.

Il ne faut rien réécrire, ne déboulonner aucune statue ! Nous sommes les gardiens de notre histoire. Reagan disait : « *La liberté est fragile, elle peut être anéantie en une génération* ». Si on commence à réécrire les chants, alors interdisons le hip-hop, il y a pas mal de paroles offensantes dans le hip-hop. On s'arrête où ?

Selon George Orwell, « *les Anglais ont en commun un patriotisme inné et une inaptitude à la logique* ». Et pour vous, qu'est-ce qu'être anglais ?

Les Anglais sont dans l'ensemble discrets, patients, tolérants, compréhensifs, bienveillants, robustes et difficiles à cerner. Dans les situations extrêmes, ils peuvent se montrer d'une fougue inouïe. Illogiques... pourquoi pas ? Je pense que c'est à mettre sur le compte d'un sens aigu de la liberté. Ce droit

Fini la comédie !

Laurence Fox a un physique d'acteur.

Ce quarantenaire a derrière lui une belle carrière au théâtre, au cinéma et à la télévision. Il est devenu un visage familier des Britanniques pour son rôle de détective dans la série policière *Lewis*, à l'écran pendant dix ans. Il a incarné toutes sortes de personnages, jusqu'aux plus officiels, le roi George VI, le prince Charles et même le Général de Gaulle. Sa dernière performance dans la série Netflix *White Lines* le montrait dans la peau d'un hippy new-age.

Fox a un physique d'acteur et une certaine audace. Aussi, le 16 janvier dernier, a-t-il proféré l'indicible, en direct sur la BBC. L'acteur n'a pas tremblé avant de franchir la limite de l'acceptable. Fox, à la télévision nationale, et sans rougir, a dit les mots illicites : « *Nous sommes le pays le plus magnifique et le plus tolérant d'Europe* ». Faut-il avoir pactisé avec le diable pour dire des horreurs pareilles ?

Le contexte : une émission en public où politiciens et célébrités devisent autour des questions du moment.

On y débat ce jour-là de l'exil du Prince Harry avec son épouse Meghan Markle et leur bébé (psychodrame interminable et d'un ennui confondant, le fameux *Megxit*). Une jeune femme dans la salle affirme que si la duchesse Markle a quitté le pays, c'est parce qu'elle y était victime de racisme. À quoi Laurence Fox rétorque sa phrase nauséabonde : « *Nous sommes le pays le plus magnifique et le plus tolérant d'Europe* » avant d'ajouter, les yeux au ciel : « *cette accusation récurrente de racisme, ça devient lassant !* » La femme objecte alors à Fox qu'il n'a pas la légitimité requise pour juger du racisme dans le pays, du fait de son statut de « mâle blanc privilégié ». « *Je n'y peux rien, je suis né ainsi* », répond l'accusé. Peut-être... Seulement, exprimer

son désaccord avec une mandarine anti-raciste (féminin de mandarin – la jeune femme était universitaire), aujourd'hui, vous envoie au bûcher.



Le soir même, les réseaux sociaux explosent. Une partie du pays remercie Fox. L'autre l'insulte. Fox est raciste, twitte-t-on fissa, pour se désolidariser du pestiféré. Les commissaires du politiquement correct s'activent. Equity, le syndicat national d'acteurs, publie un communiqué appelant les gens du métier à « *dénoncer Fox sans équivoque* » et déclare qu'il est « *une honte pour la profession* ». Fox reçoit des menaces de mort. La compassion, valeur étendard du progressisme, se mue en tyrannie selon un protocole désormais bien documenté. Fox est excommunié. Plutôt que de s'excuser, l'effronté répète qu'il a la chance de vivre dans la société la moins raciste de l'histoire de l'humanité. Il aggrave encore son cas en désapprouvant l'initiative d'un supermarché bien-pensant qui a aménagé des *safe spaces* pour ses employés de couleur. Re-polémique. Le « personnage controversé » à cause de ses « propos controversés » est de plus en plus controversé...

Il faut dire que Fox, qui est aussi chanteur, n'en est pas à son premier pas de côté. Il a commis l'impair d'écrire un magnifique duo anti-woke, *The Distance*, qui condamne l'esprit de censure et l'obscurantisme contemporains. La chute de l'hérétique ne va plus tarder. En novembre, le dénouement de cette mauvaise comédie tombe : l'agent artistique de Laurence Fox

lui annonce qu'il ne le représente plus. Sa carrière de comédien est terminée.

Le philosophe anglais Roger Scruton disait « le conservatisme n'est pas une question d'idéologie, c'est une question d'amour. Nous avons quelque chose à quoi nous tenons, ce pays, ses institutions, notre façon d'être ». C'est cet amour de son pays qui a valu à Laurence Fox un procès en sorcellerie. Attristé de ne plus pouvoir exercer son métier, il confie ne pas regretter le milieu « *monoculturel et monochrome* » du show-business où il travaille depuis 23 ans : « *Les démonstrations de vertu, ça peut devenir très ennuyeux* ». Le comédien se lance en politique, à la tête du *Reclaim Party*. Feuille de route : combattre l'hyper-victimisme, l'auto-flagellation, la réécriture du passé et les forces de division raciale du pays, défendre la liberté d'expression et l'héritage britannique.



Pour avoir déclaré que le Royaume-Uni n'est pas un pays raciste, Laurence Fox a subi l'hallali et la haine progressiste. Il s'est relevé et ne semble pas craindre les coups qui l'attendent dans l'arène politique tant il est décidé à défendre les valeurs auxquelles il tient. Quand on l'interroge sur ses ambitions politiques, il répond : « *Je vis au jour le jour. Mon ambition, c'est d'être un bon père. C'est à peu près tout* ». On regardera tout de même avec intérêt la performance du *Reclaim Party* aux élections municipales britanniques en mai. ♦ **SP**

sacré d'exprimer ses opinions, d'être en désaccord, peut vous éloigner de la logique. Vous laissez aller vos pensées, vous devisez librement.

Vous avez tatoué le mot liberté sur votre main.

Ma mère est morte cette année. Elle disait toujours : « *J'ai besoin de liberté et d'espace, rien de plus* ». *Freedom, Space* : j'ai tatoué un mot sur chaque main.

La politique britannique est mouvementée depuis juin 2016 et le référendum sur le Brexit. Le débat national porte sur des notions passionnantes, la souveraineté, la démocratie, la séparation des pouvoirs. Diriez-vous qu'on vit une époque excitante ou déprimante ?

On est sur un fil. Il peut arriver le pire comme le meilleur. On a le sentiment qu'il suffit d'une étincelle pour que tout s'enflamme. Un seul événement peut déclencher des bouleverse-



ments, comme ce qui s'est passé avec George Floyd aux USA. Quelque chose du même acabit peut arriver ici. Il me semble que le confinement est de cet ordre-là.

Vous avez choisi de vous impliquer dans ces débats de société. Pas de regret ?

Si j'avais su où je mettais les pieds... ♦ **Propos recueillis par Sylvie Perez**



▲ « RACISMO É
DISTRACÃO » un
des slogans de
Chega!

Le Portugal fait le ménage **Chega!**

Un parti national-conservateur
émerge dans le pays sur le modèle du
RN et de la Lega.

La droite populiste est à la veille d'une percée historique au Portugal. Fondé en avril 2019, le parti Chega! (« Ça suffit! ») ne compte pour l'instant qu'un seul parlementaire, son président André Ventura, jeune et dynamique député lisboète de 37 ans issu du parti de centre droit PSD. Il s'est d'ores et déjà porté candidat à l'élection présidentielle de 2021. Les enquêtes d'opinion lui attribuent une fourchette basse de 8 à 10 % des voix, ce qui constituerait une percée significative pour la nouvelle formation portugaise.

Chega! que l'on peut rapprocher par certains côtés du parti populiste espagnol Vox, se présente comme un parti « national, conservateur, libéral et personnaliste ». Au niveau européen, le nouveau parti s'est affilié à la structure Identité et Démocratie (ID) portée au niveau continental par le Rassemblement national de Marine Le Pen et la Lega de Matteo Salvini.



André Ventura, un mec comme ça!

DEUX DÉPUTÉS MONARCHISTES AU PARLEMENT DES AÇORES –

Le Parti populaire monarchiste du Portugal (PPM) fut fondé en 1974 par Gonçalo Ribeiro Telles qui vient de mourir le 11 novembre à l'âge de 98 ans. Il avait été ministre à la Qualité de la vie de 1981 à 1983 dans un gouvernement de centre droit. Le 25 octobre, les électeurs des îles portugaises des Açores ont envoyé deux députés monarchistes au parlement de cette région autonome située dans l'océan Atlantique. Sur la petite île de Corvo (460 habitants), Paulo Estavao, un enseignant de 52 ans, a été réélu sans difficulté député PPM, qui soutient les droits de la famille de Bragance au trône du Portugal. Il a obtenu 40 % des suffrages avec le soutien du CDS-PP (petit parti conservateur). La bonne nouvelle pour le PPM est qu'il est arrivé à faire élire sans alliance électorale son candidat Gustavo Alves, sur l'île de Flores (3700 habitants) avec 18,2 % des voix. Sur l'ensemble de l'archipel, le PPM totalise en sa faveur 2431 bulletins soit 2,34 % des suffrages exprimés. ♦ **JB**

JOJE
OS MUITOS
MANHÃ
MILHÕES

Le lancement de Chega ! est la première tentative d'importance de renouer au Portugal avec une droite nationale et populaire depuis la Révolution des œillets de 1974, lorsque l'armée avait remplacé l'État corporatif hérité de Salazar par une démocratie. À la différence de l'Espagne, le Portugal n'a pas connu de réelle guerre civile au xx^e siècle. Malgré son rejet par la gauche socialiste et communiste, la figure de Salazar reste assez populaire, notamment au nord du pays dont il était originaire. D'inspiration nationaliste et catholique, le salazarisme est mort de n'avoir pas su décoloniser à temps en Angola, au Mozambique, en Guinée et au Timor oriental, mais son souvenir est médiatiquement plus consensuel que le franquisme chez le voisin espagnol.

Le 27 juin, plus d'un millier de militants de Chega! battaient le pavé à Lisbonne pour protester contre les accusations de racisme dont font l'objet le Portugal et son passé colonial à la suite du mouvement « Black lives matter ». Précisons que, des systèmes coloniaux européens, le Portugal fut le seul fondé sur le métissage entre colons et indigènes, comme on peut encore aujourd'hui le constater dans la composition ethnique du Brésil. Le racisme répugne à l'esprit portugais : raison de plus pour dénoncer la chasse aux sorcières dont fait l'objet Chega !

Prêt à nouer des accords locaux avec la droite conservatrice, Chega agite de ce fait les instances PSD qui travaillent au niveau européen avec les LR et le CDU. Une tension certaine apparaît donc au sein du principal parti d'opposition à la gauche au pouvoir au Portugal. Les prochains mois seront décisifs concernant l'évolution du paysage politique portugais. ♦ **Jérôme Brindejonc**

NAISSANCE DU SHOGUN

SEKIGAHARA, LA PLUS GRANDE BATAILLE DE SAMOURAÏS ♦ **Julien Peltier**
Passés Composés ♦ 288 p. – 22 €



Sekigahara. Sous ce nom qui signifie « prairie frontalière » en japonais, se livra en 1600 une bataille décisive qui mit fin aux guerres civiles alors endémiques au Japon et instaura le shogunat des Tokugawa. Les armées qui s'y affrontent sont encore des armées féodales. Leur armement commence à refléter timidement une certaine influence européenne, avec l'emploi d'arquebuses et de quelques pièces d'artillerie. Elle oppose l'« armée de l'ouest » rassemblée par Ishida Mitsunari et l'« armée de l'est » de Ieyasu Togukawa. Ce dernier, qui est un véritable chef de guerre à la différence de son adversaire, haut fonctionnaire et ancien moine, réussit à bâtir une coalition solide. Ainsi que l'écrit un historien japonais, « son militarisme était diplomatique et sa diplomatie militariste ». Il faut noter également aux côtés de l'armée de l'ouest, la présence, parfois contestée, du maître d'armes Miyamoto Musashi qui sera l'auteur quelques décennies plus tard du célèbre *Traité des Cinq Anneaux*.

Le 21 octobre 1600, 170 000 combattants s'affrontent ainsi dans une lutte sans merci. Cinq commandants de l'armée de l'ouest feront défection au cours de la bataille, alors que plusieurs autres resteront indécis ou inactifs, amputant ainsi l'armée levée par Mitsunari de plus de la moitié de ses effectifs. Dès lors, le résultat de l'affrontement ne fait plus aucun doute et consacre la victoire de Tokugawa. On estime généralement le total des pertes à plus de 30 000 (dont 5 000 à 6 000 seulement parmi les membres de l'armée victorieuse). À la suite de la bataille, Ieyasu Togukawa parachève la pacification du pays et instaure un régime shogunal héréditaire qui va durer jusqu'en 1868. Les Togugawa renforcent progressivement leur mainmise sur la hiérarchie féodale en interdisant aux *daimyô* de posséder plusieurs châteaux et en contrôlant les alliances matrimoniales entre clans. Bien documenté, appuyé sur un grand nombre de sources, assorti d'un cahier central comprenant des cartes d'une grande clarté et une magnifique iconographie, ainsi que d'un glossaire et d'une notice des personnages, le livre de Julien Peltier reflète le travail d'un spécialiste passionné de la civilisation japonaise. ♦ **Serge Gadai**

Les Essais



Éditorial

Par **Rémi Lélian**



Que celui parmi nous qui est sans péché...

On a sûrement eu raison, à la suite de Pascal, de tordre le cou d'une raison qui refusait de rendre des comptes à quiconque et qui, toujours plus forte, montant toujours plus haut, ne semblait plus connaître aucune limite à son pouvoir. On a sans doute eu raison de prendre la défense des narrations épiques, de nous ouvrir au miracle, et d'attendre l'inattendu en dépit des calculs et même par défi, contre la vision froide d'une raison mesurée capable selon elle de tout ordonner. Mais enfin, il faut aussi reconnaître qu'elle ne porte plus si haut son toupet, qu'on ne l'écoute plus beaucoup et que cette vieille mégère dont la beauté arctique a jadis pu ensorceler un continent entier, s'est flétrie de telle sorte que tout le monde feint désormais de ne l'avoir jamais aimée ni d'avoir pu un jour comprendre pourquoi certains parmi les plus grands l'ont jadis trouvée belle. Elle a quitté le bal, on ne la retrouvera pas dans le jardin pour prendre l'air, elle crève au fond du bois après qu'elle n'a même pu plus monnayer ce qui demeurait de ses charmes, saignant et en larmes à la merci des loups qui l'entourent et l'avisent avant de la dépecer. Et tout le monde s'en fout. Ici et là on s'intéresse à autre chose, et cette autre chose, la déraison – qui n'est jamais rien d'autre que la raison d'une division ou d'un groupe, qui n'est jamais rien d'autre que *ma* raison, que celle de ma secte – conduit, au-delà des partis et des clivages, toute politique, ou métapolitique, désormais.

Pour avoir un jour le pouvoir qu'on n'a jamais eu, quand bien même on l'occupe, on ment à tous les étages parce qu'on a compris que le mensonge, à condition qu'on

y croie, est toujours légion, toujours recommencé, toujours nouveau, toujours efficace, et qu'il ne se trompe jamais en nous trompant tous. On a compris que le mensonge, c'est la vie elle-même, impavide, et qu'il nous donne la force de croire aux narrations grâce auxquelles on peut « se la raconter », quand la raison nous humiliait ; en fait, on a juste changé de femme pour préférer à la vieille une plus jeune et plus à la mode dont on croit qu'elle ne nous gouvernera pas à son tour, qu'elle nous permettra juste de frimer devant nos vieux potes, et que grâce à elle on sera un jour roi. Alors ce sera la guerre : vision contre vision, et la dispute pour un trône, vacant, sans roi ni reine, depuis si longtemps qu'on dirait un simple siège. Pour être épique, cela le sera sûrement ! Et ça ne sera pas raisonnable puisque plus rien ni personne ne l'est, puisqu'il n'y a plus de souverain pour accorder tout le monde, et ce sera l'effondrement, du sang, le mal et le mensonge partout qui frappera les bons et les méchants pour les confondre ensemble.

Foucault, très à la mode en cette époque de crise sanitaire, nous rappelle, en substance, que si la raison n'est pas forcément la panacée, il ne faut pas croire que la déraison s'avère beaucoup plus rigolote – et si on ne se le rappelle pas déjà, on va vite s'en apercevoir ! Aussi, il ne s'agit plus à présent, vu la profondeur du gouffre où nous avons chuté, de savoir les limites de la raison, puisque contrairement à la déraison que nous pratiquons, nous les connaissons, mais de la restaurer et de lui dire, pour qu'elle nous sauve, parce qu'elle peut l'entendre et qu'elle l'acceptera, qu'elle nous supplie déjà agenouillée de le lui dire : « Va et ne pêche plus. » ♦

L'ORPHISME OU LA PREMIÈRE DISSIDENCE

Si l'orphisme se prête à tous les fantasmes c'est que son histoire est encore entachée de mystères et trouée d'approximations : quoiqu'on ne compte plus les tentatives d'exégèses ou d'explications, principalement depuis le XIX^e siècle, ce mouvement philosophique et religieux apparu au Ve avant J-C résiste encore à l'analyse. On peut dater son début des écrits d'Onomacrite, qui fut une sorte de compilateur de récits orphiques et disait parler au nom du Roi des Poètes lui-même. L'orphisme serait apparu non en Grèce véritablement mais sur l'île de Samothrace, au VI^e siècle avant notre ère : donc influencée par la pensée indo-européenne et orientale qui infusait alors cette partie de la Méditerranée. On estime sa fin près de 1 000 ans plus tard, dans le sillage des mouvements néo-pythagoriciens, ce qui en fait l'un des cultes secrets les plus étendus dans le temps. Cette longévité incroyable ajoute encore à son mystère : comment ce mouvement dissident, cryptique, souvent moqué par les penseurs et les tragédiens de son époque (Aristophane et Platon en tête) a-t-il pu embrasser une aussi longue période tout en conservant le noyau de son intégrité initiatique ? Car l'orphisme, avant d'être une pensée, est un culte à mystère qui prônait, outre le végétarisme et la métempsycose, auxquelles on l'a trop souvent résumé, une réelle tentative de sortir de la prison cosmique par le salut.

CONTRE LA CITÉ GRECQUE

Le philosophe italien Gianni Carchia, venu du marxisme et de l'anthropologie politique de Pierre Clastres, propose un éclairage inédit. Si beaucoup de penseurs ont théorisé l'orphisme comme matrice du christianisme – Blanchot, Erwin Rohde ou Marcel Detienne pour ne citer que les plus connus – Carchia se propose d'aller plus loin en montrant comment l'orphisme a opposé à la civilisation grecque classique, d'inspiration homérique puis tragique, une pensée transverse, sorte de dissidence patiente qui aurait contribué à la lente transformation du substrat social, anthropologique et même législatif de la polis grecque, annonçant déjà la cité médiévale en lieu et place de la cité athénienne. Selon lui l'orphisme n'est pas un simple culte alternatif à la religion olympienne, mais un chaînon manquant entre le mythe et la gnose. Si le mythe demeure une structure de réification et d'affirmation du mondain, c'est-à-dire de la sédentarisation des peuples et de leurs pratiques agricoles cultualisées, la doctrine orphique permet précisément de s'en échapper, en opposant au mythe un « *mythe de la fin du mythe* ». Car « *l'orphisme dissout le mythe en poésie* » et s'élève contre la tradition de la séparation primordiale qui structure la cosmogonie olympienne. En effet, la cosmogonie orphique est basée sur un dualisme premier, d'un côté la Plénitude et de l'autre l'Eros, c'est-à-dire l'amour compris comme volonté liminaire du monde à s'auto-concevoir. C'est ici qu'intervient la notion de salut, tout à fait nouvelle dans un monde qui jusque-là entérinait la séparation

cosmique entre les hommes et les dieux par la médiation sacrificielle. L'orphisme refuse le sacrifice, qui n'est jamais qu'une hystérisation de la représentation dans les sociétés mondaines, et lui préfère une émancipation de la faute par la « *réalisation en soi du divin pur* ». Une réalisation qui passe par la poésie lyrique et rejette les modalités contraignantes de la tragédie, de l'anthropogonie hésiodique et du « *rationalisme homérique* ». Cette sortie extatique de la vie prônée par l'orphisme est sans doute une manifestation de la pensée proto-chrétienne.



Maudite Aphrodite (1995)
de Woody Allen

L'ANTIQUITÉ EST UNE ERREUR

« *Toute l'Antiquité me paraît avoir été une profonde erreur* », dira Foucault dans son ultime entretien en 1984. Ce pourrait être l'épigraphe de l'ouvrage : Carchia insiste sur le fait que le classicisme grec porte en germe l'aporie des systèmes européens du XX^e siècle, et que l'orphisme en fut une tentative d'ouverture et de libération. L'orphisme est politique par essence, car il s'oppose précisément au coagulat de la polis grecque. Selon Carchia, « *la privation d'âme a été le prix à payer pour entrer dans la temporalité historique du progrès* » et elle a commencé dès la sédentarisation des tribus du néolithique pour trouver son apogée dans le système sacrificiel de la civilisation hellène. La tragédie n'a jamais été qu'un moyen de justifier par l'émotion et la représentation le caractère fondamentalement prédateur de la démocratie athénienne : ce *chant du bouc* (tragos oïdé) était un moyen de conserver la plasticité du mythe à l'intérieur de la polis, de faire un moyen de circulation à cette « *comédie de l'innocence que se donne la meute égalitaire* » pour reprendre les termes de Julien Coupat dans sa belle préface au livre de Carchia. C'est pourquoi l'orphisme apparaît plus que jamais comme le syndrome d'une destitution de cette civilisation naissante, un moyen de décadencer la dialectique tragique dans laquelle allait se constituer une grande part du monde occidental, de réconcilier Apollon et Dionysos et surclasser la sécularisation du mythe dans laquelle nos épouvantes convergent encore. ♦ Marc Obregon



ORPHISME
ET TRAGÉDIE
Gianni Carchia
La Tempête
124 p – 10 €

**MANIFESTATION « JUSTICE
POUR ADAMA + BLM » place de la
République, le 6 juin 2020**

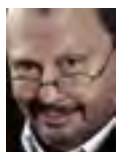


Pierre-André Taguieff

« La grande nouveauté politico-philosophique, c'est la réhabilitation de la "race" »

Philosophe, politiste et historien des idées, **Pierre-André Taguieff** est directeur de recherche au CNRS. Première partie d'un entretien sur le mouvement décolonial à retrouver en intégralité sur le site de L'Incorrect.

Aujourd'hui, dans le sillage des affaires George Floyd et Adama Traoré, l'indigénisme et le décolonialisme sont avant tout défendus par des intellectuels blancs. Comment expliquez-vous cette réappropriation par les élites « souchiennes » de la nation ?



« Avant tout » je ne le pense pas, mais « notamment », et cela témoigne des progrès de la haine de soi chez les intellectuels français. Les activistes décoloniaux sont d'abord des individus issus des anciennes colonies ou de l'immigration maghrébine, qui postulent que la France est une nation intrinsèquement raciste, définie par un « racisme systémique », et qu'il y règne un « racisme d'État ». S'y ajoutent des intellectuels gauchistes, universitaires ou non, qui se sont raliés au mouvement, y voyant un moyen de réaliser leur utopie révolutionnaire. L'utopie de la société sans classes s'est enrichie grâce à cette potion magique qu'est l'« intersectionnalité » : ce qui fait rêver les militants « radicaux » aujourd'hui, c'est la société sans classes, sans sexes, sans races. Mais, en attendant le Grand Soir qui instaurera l'ère de l'indistinction, tout s'explique par la classe, le sexe (ou le genre) et la race. La grande nouveauté politico-philosophique, c'est la réhabilitation de la « race », en tant que « construction sociale ». Mais il est facile de voir que la couleur de peau constitue le principal marqueur de la « race ». Il y a là, sous le drapeau antiraciste et derrière le vocabulaire « constructionniste », un grand retour paradoxal à la vision racialisée la plus classique, fondée sur les différences

de couleurs de peau entre les groupes humains.

Depuis plusieurs années, comme en témoignent plusieurs best-sellers (dont celui, plus qu'affligeant, de Robin DiAngelo, *Fragilité blanche*), l'antiracisme est revenu à la mode aux États-Unis, sous la pression du mouvement Black Lives Matter (BLM), lancé par un groupe d'activistes afro-américaines à la suite de l'acquittement, le 13 juillet 2013, d'un surveillant de voisinage, Georges Zimmerman, qui avait tué un adolescent noir, Trayvon Martin. Cette mobilisation antiraciste s'est intensifiée à partir de 2016, après la victoire de Donald Trump à l'élection présidentielle. On sait que le nouveau président a été dénoncé par ses adversaires politiques comme un démagogue raciste incarnant le suprématisme blanc, voire comme un fasciste.

Depuis le mois de juin 2020, à la suite du meurtre de l'Afro-américain George Floyd par un policier blanc, le 25 mai à Minneapolis, la mode antiraciste, sous sa forme étatsunienne, s'est traduite par des manifestations qui se sont multipliées dans de nombreuses parties du monde. Le schéma de cette action meurtrière se prêtait particulièrement aux interprétations manichéennes et racialisées : d'un côté (le bon), une victime innocente incarnée par une « personne de couleur », perçue comme une victime du racisme ; de l'autre (le mauvais), un assassin raciste anti-noir incarné par un policier blanc, devenu le symbole des « violences policières » motivées par le racisme. La « cause noire » s'est ainsi réinscrite à l'ordre du jour. Et elle a été importée en France par des groupuscules identitaires (Brigade Anti-Nérophobie, Ligue de

Défense noire africaine, etc.) ou indigénistes illustrant le pseudo-antiracisme contemporain.

Vous soulignez la dimension victimaire de ces mobilisations inspirées par le mouvement BLM et le rôle joué par la création de légendes présentant les supposées victimes non seulement comme des martyrs mais aussi comme des héros. N'assiste-t-on pas à la naissance d'une nouvelle mythologie révolutionnaire ?

En effet. Les mobilisations internationales provoquées par la mort de George Floyd ont permis la réactivation, orchestrée par la famille Traoré et divers groupes d'activistes identitaires, de la légende d'un Adama Traoré victime du racisme attribué aux gendarmes qui l'ont arrêté. Cette légende a permis d'ériger la mort du délinquant Adama Traoré en symbole de toutes les victimes des « violences policières », attribuées comme une seconde nature aux policiers blancs, présentés comme des agents au service d'un « racisme d'État ». Cette symbolisation abusive mais attrayante a permis aux activistes pro-Traoré d'élargir le cercle de leurs militants et de leurs sympathisants vers la gauche et l'extrême gauche



**« Les nostalgiques
de l'utopisme
révolutionnaire ont
trouvé dans le « nouvel
antiracisme » de quoi
nourrir leur volonté de
revanche »**

Pierre-André Taguieff

« blanches ». À l'importation grossière de la « question noire » par des groupes d'agitateurs identitaires s'est ajoutée une mode idéologique fondée sur l'héroïsation du délinquant mort en martyr : l'icône Floyd a pris la relève de l'icône Guevara. La religion de l'Autre à laquelle se réduisait l'antiracisme moralisateur tend à être remplacée par le culte de la Victime « de couleur », non-blanche.

Ces mobilisations s'affirmant antiracistes ont été décryptées au moyen des modèles d'intelligibilité disponibles, fournis par une littérature militante et semi-savante, aussi foisonnante que répétitive, sur le « racisme systémique », la « domination blanche », le « privilège blanc », le « racisme d'État », l'« islamophobie institutionnelle » ou la « négrophobie institutionnalisée ». Elles ont donc été interprétées comme des révoltes légitimes contre le racisme censé être au cœur des sociétés « blanches » et du « pouvoir blanc ». Nombreux sont les manifestants qui ont vu dans l'ordre sociopolitique qu'ils contestaient, supposé fondé sur la « suprématie blanche », un « vieux monde » injuste et violent qu'il fallait enfin détruire. Pour tous les ennemis du « système » (capitaliste, raciste et hétéro-patriarcal), le Grand Soir semblait s'annoncer. Les nostalgiques de l'utopisme révolutionnaire ont trouvé dans le « nouvel antiracisme » de quoi nourrir leur volonté de revanche et leur espoir de construire un ordre social parfait, sur les ruines de l'ancien.

Qu'appellez-vous « pseudo-antiracisme » ?

Le phénomène majeur, dont on observe le développement depuis les années 1980, est la corruption idéologique de l'antiracisme, qui a fait surgir ce que j'appelle depuis longtemps

le pseudo-antiracisme, dont le prétendu « nouvel antiracisme », dit encore « antiracisme politique » par les mouvances décoloniales et indigénistes, n'est que la dernière figure en date. La « lutte contre le racisme » a été monopolisée par des minorités militantes se disant « non blanches », pour se transformer insensiblement en racisme anti-Blancs. Ce dernier se manifeste notamment par un vandalisme pseudo-antiraciste : monuments souillés, lynchages rétrospectifs, décapitations symboliques, furie iconoclaste, spectacles interrompus par la force. Les défilés « contre le racisme et les violences policières » s'accompagnent de violences (à commencer par les violences anti-policières) et prennent parfois l'allure d'émeutes, au nom de la bonne cause, la cause anti-blanche. Tout se passe comme si l'hostilité haineuse envers « les Blancs » et tout ce qui est perçu comme culturellement « blanc » était devenue respectable dans l'espace public, dès lors qu'un délinquant « issu de la diversité » était érigé par des activistes en « victime du racisme ».

Ces mobilisations pseudo-antiracistes ont contribué à banaliser un mélange de honte de soi et de haine de soi chez les « Blancs », voués à faire pénitence en s'accusant de bénéficier du « privilège blanc » et d'être, qu'ils le veulent ou non, les complices et les bénéficiaires d'un système social fondé sur le « racisme systémique ». Le terrible message central du pseudo-antiracisme est qu'il n'y a pas de « Blancs » innocents. C'est là réinventer la « fatalité de race », trait fondamental du vieux racisme biologique européen. Le grand malheur du XXI^e commençant, ce sera d'avoir été la période où les idéaux antiracistes ont été mis au service de l'intolérance, du sectarisme et de la violence iconoclaste. ♦ **Propos recueillis par Marc Obregon**



**L'IMPOSTURE
DÉCOLONIALE.
SCIENCE
IMAGINAIRE
ET PSEUDO-
ANTIRACISME**

**Pierre-André
Taguieff**

L'Observatoire/
Humensis
238 p. – 21 €



GUSTAVE THIBON

Le pessimiste gracié

Disparu il y a exactement vingt ans, Gustave Thibon aura traversé l'entièreté du xx^e siècle, de 1903 à 2001, sans pourtant jamais beaucoup lui ressembler. Sorte de stoïcien éclairé de foi chrétienne, c'est l'homme de n'importe quel siècle, qui eût pu côtoyer Parménide comme Sénèque, Marc-Aurèle comme Boèce, Bernard de Clairvaux comme Pascal.

Privilegié de naissance d'une certaine manière, puisqu'héritier d'une vieille lignée de vigneron français, installés à Saint-Martin d'Ardèche depuis au moins le xvii^e siècle, il aura su, si l'on excepte quelques tours et détours bien compréhensibles aux alentours de la vingtaine, rester fidèle à sa terre provinciale, y trouvant à la fois de quoi vivre en homme libre et propriétaire, mais aussi de quoi nourrir le fond de sa philosophie, qui fut celle de l'*attachement* pourrait-on dire, comme celle de son amie la plus chère, Simone Weil, fut celle de l'*attention*.

Une recherche du lien, charnel, qui se vit et se révèle dans la grande patrie, la France, comme dans les petites; mais aussi et surtout dans le lien spirituel, qui se vit par la grâce et le salut qu'elle procure, celui de l'Église du Christ. Dans l'hebdomadaire *Demain*, né en 42 sous l'impulsion de l'épiscopat et dirigé par Fabrigues, Thibon, chantre de la révolution nationale quoiqu'il ait toujours refusé de devenir le « philosophe officiel » du régime comme on le lui avait proposé, et qu'il ait de même décliné la francisque, faisait déjà l'apologie de la réelle liberté, celle qui ne se vit que dans des liens hérités et choisis en même temps : « *Un forçat dépend de ses chaînes, un laboureur de la terre et des saisons : ces deux expressions désignent des réalisations bien différentes. Revenons aux comparaisons biologiques qui sont toujours les plus éclairantes. Qu'est-ce que "respirer librement" ? Serait-ce le fait de poumons absolument "indépendants" ? Tout au contraire : les poumons respirent d'autant plus librement qu'ils sont plus solidement, plus intimement liés aux autres organes du corps. Si ce lien se relâche, la respiration devient de moins en moins libre, et, à la limite, elle s'arrête. La liberté est fonction de la solidarité vitale. Mais, dans le monde des âmes, cette solidarité vitale porte un autre nom : elle s'appelle l'amour. Suivant notre attitude effective à leur égard, les mêmes liens peuvent être acceptés comme*

des attaches vivantes ou repoussés comme des chaînes, les mêmes murs peuvent avoir la dureté oppressive de la prison ou la douceur intime du refuge ».

On pourrait dire que le philosophe est ici tout résumé, et que d'ailleurs ces paroles, et cette évocation du poumon, résonnent étrangement à nos oreilles aujourd'hui. Mais ce serait bien réduire sa pensée, et oublier que Thibon fut aussi, à sa manière, une sorte de théologien pour siècle totalitaire. Enfant de saint Thomas d'Aquin et de la redécouverte de son oeuvre au début du xx^e siècle, il eut pour parrains Maritain et l'existentialiste chrétien Gabriel Marcel, et forgea à travers eux sa vision de l'homme né entièrement pour le salut. C'est ici d'ailleurs, dans cet interstice, que se glisse la mélancolie, ou le pessimisme, de Thibon, dont les derniers écrits, comme *L'Ignorance étoilée* ou le posthume *Aux ailes de la lettre* dévoilent un chrétien pascalien, convaincu de l'inanité de l'homme, et de sa nécessaire remise dans les mains de la grâce, sans quoi il n'est que feuille morte.

Éclaireur discret, caché, de trois ou quatre générations de chrétiens, retiré lestement de la vie politique pour enseigner comme prestigieux invité dans des universités répandues à travers le monde; ou pour enseigner à qui venait le visiter, ainsi de Jean Ousset, le fondateur de la Cité catholique, ou de Pierre Rabhi l'écologiste, Thibon aura d'une certaine façon fait mentir le vieux Maurras qui durant la guerre écrivait : « *Gustave Thibon est sans conteste le plus brillant, le plus neuf, le plus inattendu, le plus désiré et le plus cordialement salué de nos jeunes soleils* ». Non qu'il n'ait eu le caractère et les talents que lui prêtait le chef d'Action française, mais qu'il ait préféré devenir un astre nocturne, celui dont on recherche désespérément la lueur, renvoyée en miroir, quand les heures se font sombres. Incroyable érudit comme ses contemporains Boutang et Steiner, forgé dans la gangue grecque ancienne, Thibon aura visité l'homme non comme un médecin sûr de son art, mais comme un ami distant dont la bonté est efficace parce que non évidente, fidèle en cela aux leçons de la mystique Simone Weil et finalement prophète et barde, tel un Jean-Baptiste qui sait que seul le Verbe sauve, et qu'il est descendu parmi nous, car « *la poésie vient de plus loin que l'homme* ». ♦ **Jacques de Guillebon**

LA FRANCE SE DÉFAIT SANS ROI

LA FRANCE DES ROIS DE FRANCE ♦ Dimitri Casali ♦ Albin Michel ♦ 140 p. – 35 €



Des Capétiens aux Bourbons en passant par les Valois, la monarchie a construit et façonné la France. Ce magnifique ouvrage illustré vous entraîne à la découverte des trésors de notre patrimoine national, dans les pas de nos rois et des grands personnages de l'état. Dimitri Casali, écrivain et essayiste, nous convie à un voyage dans le temps et nous fait pénétrer, pages après pages, dans l'intimité de cent monuments, cathédrales, châteaux-forts, donjons, villes fortifiées et autres palais qu'il a sélectionnés. À chaque région, à chaque lieu visité correspond une figure marquante de notre histoire. Et si la monarchie s'est terminée en 1848, il existe encore des descendants de Louis-Philippe, dernier roi des Français, qui prétendent au trône de France. *La France des rois de France*, véritable radioscopie de nos racines culturelles pose cette question en guise de conclusion : et si la monarchie revenait en France pour parachever son œuvre mémorielle ? Sa réponse vous surprendra. ♦ **Frédéric de Natal**

DÉNIAISEUR EN CHEF

La nature véritable du néolibéralisme est un secret au sens le plus scabreux du terme : au sein de la bonne société des économistes tout le monde la connaît, mais il serait inconvenant d'en parler. Et pourtant notre avenir en dépend. Jean-Luc Gréau rompt ce silence en offrant aux candidats que nous sommes ce petit livre qui raconte la perversion graduelle du néolibéralisme ces quarante dernières années.

Jean-Luc Gréau n'est pas un malappris, encore moins un fantaisiste. Il appartient au club, de plus en plus ouvert, de ceux qui, à une époque moins folle, eussent pu prétendre à une trajectoire intellectuelle parfaitement conformiste : économiste libéral de centre-droit, ancien conseiller au MEDEF, il présente toutes les garanties de la respectabilité la plus austère. Pourtant, cet ouvrage est celui d'un esprit hardi, une incitation au déniement économique et politique.

Le néo-libéralisme, né sur les décombres du socialisme, n'est pas, selon Gréau, le contraire du socialisme mais son envers. Il en épouse les traits, dont le principal : l'hégémonie d'une bureaucratie, en l'occurrence financière, que l'on pourrait qualifier de *nomenklatura* bancaire. Extérieure au monde de la production, celle-ci a créé une idéologie par laquelle elle maximise son pouvoir et partant, sa richesse. À leur insu, les *traders* s'apparentent donc aux techniciens du Gosplan.



LE SECRET
NÉOLIBÉRAL
Jean-Luc Gréau
Gallimard
160 p. – 17 €

Leurs innovations financières démantèlent les fondements mêmes du marché : le jeu des changes flottants, par l'incertitude qu'il crée, évince le contrat au profit du pari ; la titrisation, c'est-à-dire le fractionnement des obligations et leur revente sur le marché, remet en cause les notions même de la propriété individuelle et de responsabilité qui lui est afférente ; enfin, le *quantitative easing* dévoie les banques centrales de leur rôle de surveillance de la masse monétaire en circulation pour en faire les garantes, en dernière instance, de la valeur des emprunts. Au plan politique, le néo-libéralisme se caractérise par l'avènement de la supranationalité et du pouvoir des juges, ce qui a donné naissance à la technostructure appelée « gouvernance » – ou construction européenne, et dont la fonction concrète est d'entraver les États.

Le néo-libéralisme serait-il donc un capitalisme devenu fou ? Certes. Mais le capitalisme, dans la mesure où son essence est tension constante vers l'illimité, n'est-il pas forcément sujet à l'*hubris* ? Autrement dit, n'était-ce pas son destin que de ruiner jusqu'à ses propres fondations ? Lénine ne l'avait-il pas pressenti quand il affirmait que les capitalistes vendraient jusqu'à la corde vouée à les pendre ? Dernière question enfin, dont la réponse déterminera le contexte politique futur : de quoi sera capable cette *nomenklatura* financière pour maintenir son hégémonie ? Peu avant sa mort, Soljenitsyne avertissait les Occidentaux : « *Je reviens d'où vous allez* ».

♦ **François Gerfault**

IN PRINCIPIO ERAT VERBUM

LA BIBLIOTHÈQUE DU JEUNE EUROPÉEN : 200 ESSAIS POUR APPRENDRE À PENSER

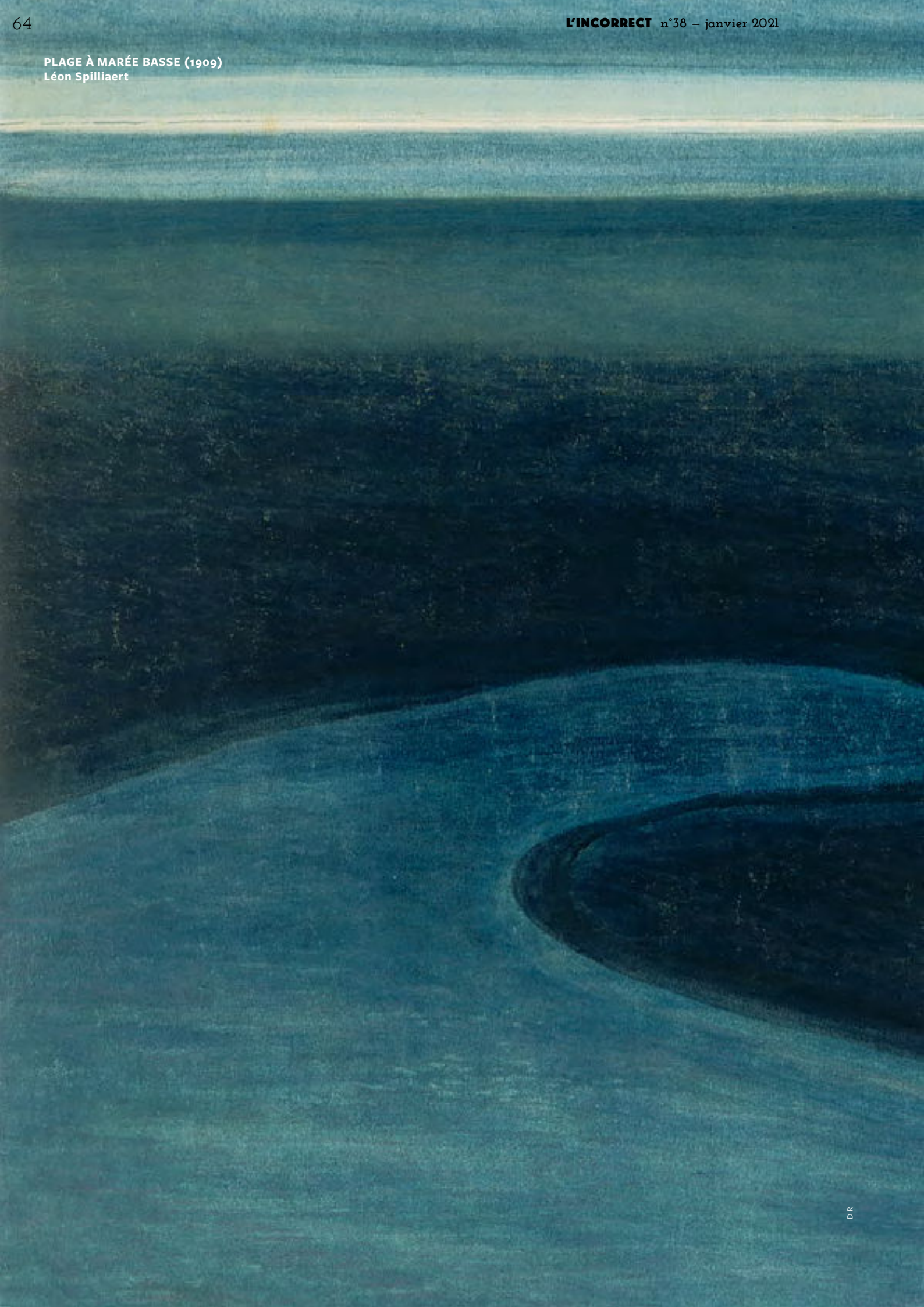
Alain de Benoist et Guillaume Travers (dir.) ♦ Le Rocher ♦ 672 p. – 22,90 €



Se proposant de ré-anoblir *la politique* par la transmission des grandes œuvres, cette bibliothèque remplit tout à fait son objectif et réussit à broser un très large panorama de la pensée européenne, dans le temps et dans l'espace. Mais le choix des textes interroge. Certes, les auteurs préviennent que le lecteur risque d'être « *déçu de l'absence de tel ou tel auteur de son goût* ». Notre problème est plus essentiel : comment penser l'Europe sans la Bible, les pères de l'Église et les encycliques ? Proudhon ne disait-il avec justesse « *qu'au fond de la politique nous trouvons toujours la théologie* » ? Prenant le parti de « *la pluralité du divin* », les auteurs jugent plus constitutif l'antichristianisme de Celse et de Julien l'Apostat que les enseignements de saint Augustin et saint Thomas d'Aquin, méconnaissent la doctrine économique et sociale de l'Église, taisent encore sa morale, son génie et son eschatologie. Au débat sur les racines chrétiennes de la France, cette bibliothèque incline malgré ses mérites

vers l'indo-européisme mythologique, païen et naturaliste. Et puis, *Le Seigneur des anneaux* plus fondamental que les Évangiles ? Curieux quand on sait à quel point Tolkien s'y est nourri. ♦ **Rémi Carlu**

PLAGE À MARÉE BASSE (1909)
Léon Spilliaert





Éditorial

Par Romaric Sangars

L'apocalypse est décevante

En 2000, il n'y eut pas de « *big bug* » qui eût fait dérailler la machine au vertige d'un triple zéro. En 2001, nulle odyssée de l'espace, d'autant que la guerre des étoiles, ce transfert sublimé de la Guerre froide, s'était malheureusement atténuée depuis longtemps et que l'homme était revenu se cogner aux limites de son berceau. Il ferait bientôt de cette limite une obsession. En décembre 2012, on nous avait parlé d'apocalypse telle que prédite par les Mayas, comme si des gens qui n'avaient pas vu venir la destruction de leur monde auraient été en mesure de prophétiser celle de la planète entière. Cet a priori bienveillant sur les calendriers des primitifs est l'une des curiosités de cette époque, et qui produit d'ailleurs toujours les mêmes écueils, mais on continue de s'extasier par principe devant le premier égorgé exotique, sans doute parce que nous sommes fatigués d'une civilisation qui a perdu son cœur et s'est vrillé les nerfs. *Blade Runner* déployait sa dystopie en 2019, pourtant aucun *répliquant* authentique, à cette date, n'était dissimulé dans la foule, même si la robotisation des êtres progresse, quoique d'une manière infiniment plus ambiguë. La perspective anthropophage de *Soleil Vert*, dans un monde ayant totalement sacrifié son habitat naturel et qui en est réduit à recycler les cadavres pour nourrir sa population, n'a pas encore à nous inquiéter pour 2022, même si l'angoisse écologique est en effet devenue centrale.

On ne peut pas dire qu'il ne se soit pour autant rien passé de catastrophique, ces cinq dernières années, entre la guerre civile mondiale de basse intensité qui a trouvé en France un pôle privilégié, Notre-Dame en feu comme un terrible intersigne et cette pandémie mondiale qui ne cesse de se répandre et de revenir, tous les fléaux semblent se succéder pour nous préparer au grand final. Mais pour moi qui fus un adolescent romantique, « *Je suis né romantique et j'eusse été fatal* », chantait Verlaine, « *En un frac très étroit aux boutons de métal* », voilà, c'était tout à fait moi, « *L'œil idoine à l'œillade et chargé de défis* », bref, j'étais un partisan de l'apocalypse, à laquelle j'attachais une aura wagnérienne, spectaculaire et grandiose. Un formidable et définitif assaut nous vengerait de la médiocrité de l'époque, voilà quel était mon fantasme morbide, « *Et puis j'eusse été si féroce et si loyal !* »

Désormais que la première connaissance de première L est convaincue que la fin est proche, j'avoue que mon goût décadent s'est terni. Et puis l'apocalypse est décevante. Elle est insidieuse, terne, passive, peu romanesque. Ce n'est pas un front glorieux, mais se faire, au hasard, exécuter en terrasse. Ce n'est pas des cubes de béton qui s'effondrent dans la beauté du feu, mais le mystère sublime des cathédrales menacé par un accident domestique. Ce n'est pas la peste qui défigure les êtres, vide les villes en quelques mois et suscite des processions désespérées, mais les terrasses interdites en raison d'un virus qui tue suffisamment pour nous empêcher de vivre et insuffisamment pour qu'on comprenne pourquoi. Le pire, c'est qu'au lieu de vouloir se transcender à l'occasion d'un éclatant chaos, les gens souhaitent juste banalement survivre, et survivre suffisamment longtemps pour expérimenter un changement de sexe, achever le visionnage d'une série ou toucher leurs retraites.

L'apocalypse est décevante, je ne la porte plus à la boutonnière depuis cinq ou six ans au moins, ses couleurs sont fades, son goût démodé. Aucun de nos écrivains ou cinéastes de la fin du xx^e siècle, qui l'avaient pourtant annoncée pour aujourd'hui, n'avait prévu qu'elle pût se montrer aussi lente et dépourvue d'éclat. Cette apocalypse est bas-de-gamme. Elle est indigne de nous, chères lectrices. Nous refuserons, chers lecteurs, d'y coopérer dans ces conditions. Survivons donc, ne serait-ce que pour la gâcher. ♦



Sébastien Lapaque

Beauté divine!

Bernanosien impénitent depuis son adolescence, entré en littérature à la fin des mornes années 1990, **Sébastien Lapaque** livre au *Figaro littéraire*, à la *Revue des Deux-Mondes* et à la *Revue du Vin de France* des contributions toujours stimulantes. À la veille de ses 50 ans, il publie un grand roman chrétien sur notre temps.



Benjamin de Diesbach pour L'Incorrect

Après avoir découvert que notre monde était devenu invivable, votre personnage, un professeur d'histoire-géographie parisien nommé Lazare, l'appelle « l'Immonde ». Pourquoi cette qualification ?

À l'origine, l'Immonde était une atmosphère. Une atmosphère que je n'ai pas besoin de détailler. Il suffit de se promener dans un centre-ville changé en galerie marchande, de passer trois heures au téléphone à rétablir sa connexion internet ou de tchatter sur un « site de rencontres totalement non-payant pour trouver l'amour » pour en ressentir immédiatement le dégoût. Les premiers lecteurs de *Ce monde est tellement beau* m'ont cependant suggéré de proposer une « théorie de l'Immonde ». Ce que fait Lazare pour moi, à la fin de la première partie du roman : « En rompant tout lien avec la réalité, l'univers sans regard qui s'était substitué à celui de la nature imposait aux individus de vivre sous le régime de la meute. Créé par l'artifice du commerce et du capitalisme, il se définissait par la rencontre de la technique, du collectif et de l'abstrait. Cette doublure qui enserrait la réalité pour la rendre inaccessible, c'était l'Immonde. » Par là, vous aurez compris que l'Immonde est le régime ordinaire des adorateurs de la Bête.

Votre roman est découpé en trois parties, « avant la loi », « sous la loi », « sous la grâce ». Est-ce l'histoire d'une libération, comme celle du peuple de Dieu dans la Bible ?

C'est en effet l'histoire d'une libération totale, en trois temps qui épousent à la fois les trois temps de *La Divine Comédie* – *L'Enfer*, *Le Purgatoire*, *Le Paradis* – et trois âges de l'humanité évoqués par saint Augustin. Nous n'avons pas le choix : toute vie est soit une dégringolade dans le néant soit une ascension vers la lumière. Avant de pouvoir vivre sous le régime de la grâce, l'humanité tout entière et chaque individu en particulier sont obligés de se souvenir de la loi de Moïse. À ce propos, dans la deuxième partie du roman, la rencontre de Lazare avec Denis, un juif éclairé par la Loi, est capitale. Lazare comprend la différence entre la conception de Dieu qu'ont les juifs et celles des autres peuples. Quand les autres

peuples cherchent à apaiser Dieu en accomplissant les rites, Israël demande à Dieu de changer son cœur de pierre en cœur de chair. Cela traverse toute la Bible hébraïque, et cela n'est pas peu. À ce propos, je songe à cette superbe pensée de Pascal : « *Les vrais juifs et les vrais chrétiens adorent un Messie qui leur fait aimer Dieu* ». Grâce à Denis, cette découverte détermine chez Lazare un mouvement de retournement de tout son être vers Dieu : ce que l'on nomme une conversion.

En vous lisant, on songe aux personnages de Michel Houellebecq, notamment de *Soumission* et de *Sérotonine*, qui eux ratent leur conversion : est-ce une influence que vous assumez ?

L'écrivain et philosophe Frédéric Schiffter me confiait un jour que Michel Houellebecq avait placé les écrivains français contemporains dans une situation impossible en les obligeant à se positionner par rapport à lui. Même ceux qui vont répétant qu'ils le méprisent ! Pour ma part, je me classe parmi les admirateurs de l'auteur de *Soumission*, avec une préférence pour ses romans par rapport à ce qu'il nomme ses « interventions ». Ce goût de la vérité que George Orwell réclamait chez un écrivain lui fait parfois défaut. Il lui arrive de raconter n'importe quoi et dans ces moments-là, il m'épuise. La conversion ratée du François de *Soumission* et la disparition de Florent-Claude Labrousse dans *Sérotonine* m'intéressent dans la mesure où elles peignent des destins contrariés, voire même ratés, si l'on excepte les deux dernières pages de *Sérotonine*, assez mystérieuses. Ces deux-là n'ont jamais voulu choisir – choisir d'aimer. Mais c'est trop facile de penser que si l'on s'arrête en chemin, c'est parce que Dieu ne nous a pas faits assez aimants... Celui qui frappe, on lui ouvrira. Ces créatures ressemblent étrangement à leur créateur. Comme Michel Onfray à l'abbaye Notre-Dame de la Trappe de Soligny, Michel Houellebecq est sans doute passé trop vite par Ligugé. Pour découvrir et comprendre la vie monastique, il lui aurait fallu prendre le temps de ressentir cette fêlure dans la carapace qui permet à la grâce de pénétrer. Mais cette fêlure, contrairement à ce que laissent entendre tant d'écrivains contemporains, est une chose contraire à l'homme moderne, tout carapacé de sa suffisance. Lazare, lui, va au bout du chemin, il se laisse surprendre par la loi et conduire par la grâce.

Loin de « l'Immonde », ce monde est malgré tout « tellement beau » comme le dit votre titre...

Ce monde est beau dans les matins bleus et les soirs dorés, il est beau dans le rire des enfants, dans des tendresses soudaines, dans la compassion et dans la pitié. Il est beau dans la musique de Jean-Sébastien Bach et dans les tragédies de

« Ce monde est beau dans les matins bleus et les soirs dorés, il est beau dans le rire des enfants, dans des tendresses soudaines, dans la compassion et dans la pitié. »

Sébastien Lapaque



Shakespeare, beau dans *Othello*, quand Desdémone penche la tête et se met à chanter. Il est beau dans les triomphes et beau dans les désastres, beau dans la présence et dans l'attente. Il est beau dans la joie, mais beau également dans la douleur et dans le deuil, beau dans le passage du temps. Il est beau par la grâce qui sauve et la loi qui libère. Heureusement.

Vous n'aviez pas publié de roman depuis huit ans. La patience serait-elle une vertu littéraire ?

Dans mon travail de critique littéraire, il m'est souvent arrivé de déplorer le manque d'ambition de quelques romanciers français de notre date – et pas forcément les plus obscurs. J'oublie ici ceux qui confondent l'écrivain « *et le signe de la place sociale qu'il peut usurper dans son pays* », comme le dit joliment Dominique de Roux dans *Immédiatement*. Ceux-là ont toujours existé, ils existeront toujours, dans le néant des salons et des académies. Mais même en s'en tenant aux écrivains capables de faire entendre une voix, j'observe qu'il paraît beaucoup de romans minuscules et que les romans plus amples sont parfois un peu bâclés. Ceux qui savent reconnaître. Cette féroce critique, je ne pouvais que me l'appliquer à moi-même en m'efforçant de faire l'apprentissage postmoderne de la lenteur. Il m'a fallu sept longues années pour écrire *Ce monde est tellement beau*. Sept ans de solitude, sept ans de réflexion. Vous avez raison de parler de patience. Pour s'élever au-dessus des facilités de l'autofiction, pour que naissent des personnages, s'imposent des paysages et que s'épanouissent des émotions puissantes, une note juste, il faut patienter et apprendre à patienter. La rédaction de ce livre a été pour moi une aventure spirituelle, un combat avec l'ange, l'une des seules aventures permises à l'intérieur de ce monde plombé. Une aventure sérieuse dont, plusieurs fois, j'aurais pu ne pas sortir vivant. Avant Lazare, c'est moi qui ai dû dévaler dans le gouffre de l'Immonde, puis gravir les flancs des montagnes de la promesse et de la joie. « *De tout ce qui est écrit, je ne lis que ce que quelqu'un a écrit avec son sang* », disait Nietzsche. Ce roman m'a coûté une bonne pinte du mien. ♦ **Propos recueillis par Jérôme Besnard et Jacques de Guillebon**

Benjamin de Diesbach pour L'Incorrect



LA BEAUTÉ SAUVERA LE MONDE

De Sébastien Lapaque, après un long silence romanesque, on attendait un roman de la maturité.

C'est presque fait, avec *Ce monde est tellement beau*, où se déploie son génie propre sur 400 pages. Lazare, le narrateur, enseignant consciencieux du second degré, échappe à sa torpeur conjugale lorsqu'il commence à comprendre qu'il vit au sein de « l'Immonde », cet héritage du monde moderne dominé par les membres du Club, dont le seul et unique privilège est « *de se partager les privilèges* ». Comme Lapaque lui-même, ce Lazare aime converser, que ce soit avec Walter Kildéa, érudit versaillais, avec Jean Saint-Roy, esthète normand, avec Lucie, sa jeune voisine ornithologue; ou encore avec le père Raguénès, vicaire philosophe de la capitale. Parisien d'adoption, Lazare aime pourtant les horizons ouverts par la gare Montparnasse: il s'évade vers sa ville d'origine, Chartres, et ses rues médiévales baignées par les méandres de l'Eure. Il est au porche de la cathédrale, et cheminant au rythme des rencontres, calmera son intranquillité en Basse-Bretagne auprès du frère de Walter, Xavier, élagueur-forestier et de son ami le cantonnier Néguib, un Kabyle converti au catholicisme.

Partout, ce Dieu que sa vie morne de petit-bourgeois avait tenté de dissimuler ressurgit, et le guide, peu à peu, vers Sa Lumière. Pour étancher la soif de Sébastien Lapaque, il n'est que les cavalcades imaginaires vers l'absolu. Évitant la tentation de la fresque et du panorama, l'écrivain s'en remet à une poésie du quotidien dans une nostalgie récurrente, et au son d'une petite musique délicate, pleine de prévenance pour le lecteur. La langue ne s'emballe ici que pour bousculer au galop les atomes de l'ennui contemporain.

Si « ce monde est tellement beau », c'est que Michel Houellebecq peut encore être corrigé par Blaise Pascal et la cruauté du réel sauvée par la divine poésie: « *C'est parce que les villes sont pleines d'amour et de douleur* », comme dit le vers d'Apollinaire, que le couple de Lazare se défait sur fond de chambre sans berceau. Mais c'est aussi pour cela, parce que la vie demande à être vécue, qu'il faut emprunter le chemin de la foi. Une quête dont on regrettera simplement qu'elle soit parfois trop solitaire, abandonnant quelques personnages au bord du chemin, mais qui demeure une magnifique introduction à la divine comédie moderne. ♦ **JB & JG**



CE MONDE EST TELLEMENT BEAU

Sébastien Lapaque
Actes Sud
336 p. – 21,80 €

YES WE KANT



LA CHOSE EN SOI

Adam Roberts

Denoël

406 p. – 23 €

S'appuyant sur la *Critique de la raison pure* de Kant, qui sert d'armature au livre, Adam Roberts signe un roman de science-fiction fascinant, entre expérimentation, comédie noire, thriller et métaphysique soft. Partant du principe que la perception du réel est en partie façonnée par la conscience et que ce même réel a peu de chance de coïncider avec cette perception limitée par des paradigmes tels que temps et espace, l'auteur britannique a imaginé une quête hors du filtre protecteur des sens en direction de la dite *Chose en soi*. Partagé en douze sections calquées sur les catégories kantienues, le roman s'articule autour d'un antihéros flamboyant de malchance – ou quand *The Thing* de Carpenter rencontre Kant sur fond de Paradoxe de Fermi et d'IA. En 1986, deux scientifiques isolés en Antarctique participent au programme de recherche de signaux extraterrestres. Si Charles est un brave type terre-à-terre, Roy est un être obscur possédé par les écrits du philosophe allemand et habité par une mis-

sion trouble. Un pacte absurde initié par Charles va rendre la cohabitation de plus en plus délétère, menant à une issue aussi dramatique que vertigineuse. En 2017, Charles est un homme ravagé, marqué dans ses chairs et hanté par des visions terribles. L'astrophysicien devenu éboueur est alors réquisitionné par un étrange institut au sujet de l'incident ayant eu lieu 30 ans plus tôt sur la base polaire – début d'une course furieuse au-delà de la connaissance sensible. À grands traits, quelles seraient nos perceptions des phénomènes et des choses si les catégories kantienues qui les sous-tendent étaient modifiées ? En alternance, de courts récits aux styles contextualisés viennent illustrer le propos. D'une errance frivole et lovecraftienne dans l'Allemagne de 1900 au contact de *La Guerre des mondes* de Wells, nous voilà projetés dans l'utopie futuriste *Kant Appliqué* où le crime ultime reste le viol du sens de l'empathie. *The Thing itself* est selon l'auteur, *himself*, un roman sur les raisons de croire en Dieu d'un point de vue athée. C'est en tout cas un travail exigeant, menant à de belles mises en perspective, mais qui reste un objet purement littéraire chargé de références et de jeux sur la langue elle-même. Enfin, outre l'aventure pure et l'effort ingénieux de vulgarisation de concepts complexes, c'est également un roman très drôle qui porte des réflexions pertinentes sur les contradictions de notre société. Brillant. ♦ **Alain Leroy**

LATITUDE BURLESQUE



LE SILENCE DES CARPES

Jérôme

Bonnetto

Inculte

294 p. – 18 €

Le décor d'un roman influence-t-il sa tonalité ? L'an dernier, Jérôme Bonnetto publiait *La Certitude des pierres*, premier roman sis dans un village de chasseurs. Récit sec, tranchant comme un couteau, légèrement grandiloquent. Le revoici avec *Le Silence des carpes*, dont l'action se déroule à... Blednice, en Moravie (République tchèque). Récit burlesque, alcoolisé, porté sur le comique de situation et l'autodérision. CQFD ! Ce changement de cap s'explique par le fait que l'auteur, qui vit à Prague, a voulu rendre hommage à ses amis Tchèques. C'est réussi, foutaque et débonnaire. Il y a d'excellents gags (« J'apprends que le mot *nevestka* désigne une prostituée alors que *nevesta* est la mariée et qu'il vaut mieux ne pas se tromper »), une foule de clins d'œil au cinéma, et diverses allusions à *L'Homme-dé*, le roman de Luke Rinehart (qui n'était pas tchèque). En Moravie, s'enchantent les héros, « je touchais à quelque chose qui ressemblait à la liberté ». On comprend qu'il veuille s'y réfugier. ♦ **Bernard Quiriny**

CHARME BANCAL



LES ULTIMES

Xavier

Bourguine

Grasset

214 p. – 20 €

Xavier Bourguine signe avec *Les Ultimes* un premier roman qui semble en fait en contenir deux – de là son tiraillement, son charme bancal. C'est, d'abord, une histoire de garçons : deux jumeaux et un troisième larron, donc un troupe, le larron ayant compris qu'il n'aurait pas un frère sans l'autre. Ils fréquentent Normale et l'EHESS, sont remplis d'idées sur le réchauffement du climat, se croient la dernière génération capable d'inverser les choses ; ils montent un *think-tank*, lancent un cycle de conférences, etc. Cet aspect « politique » du récit, parfaitement inintéressant, est sans cesse perturbé par les mouvements au sein du troupe, qui se fait et se refait. « Et ils vivent, et ils voyagent, et ils font l'amour, et ils se querellent ». Puis la comédie de mœurs bascule à mi-chemin : l'auteur change de point de vue, délaisse l'avenir du monde, se recentre sur l'intimité bizarre des deux frères, incestueuse, gênante. Un roman inclassable, léger et sulfureux, badin et grave. ♦ **Jérôme Malbert**

DERNIÈRE MINUTE

POUR LES EXCENTRÉS – Célèbres pour leurs publications de hors-la-loi littéraires et de desperados idiosyncrasiques (Fénéon, Rigaut, Cravan, Arlt) et surtout pour leurs audacieux choix typographiques, les Éditions Cent Pages reviennent avec deux raretés : *La Re traite de Monsieur Bougran*, une longue nouvelle de Joris-Karl Huysmans et *Armand*, un roman d'Emmanuel Bove. Bougran et Armand : deux personnages étranges, dont les aventures laissent un inquiétant sentiment de malaise. Le premier est un petit fonctionnaire de ministère (comme Huysmans) arbitrairement mis à la retraite pour « instabilité morale ». Regrettant les temps de l'art bureaucratique, ce célibataire scrupuleux décide de recréer à l'identique son bureau chez lui. L'Armand de Bove, lui, est un jeune homme qui semble avoir réussi mais qui a le malheur de croiser un ancien camarade de galère. Sa vie rebasculé dans cet avant. Ces deux livres font le bonheur de la littérature des excentrés. ♦ **Bertrand Lacarelle**



Philippe Barthelet

Portrait de l'artiste en enfant dispersé

Maître de la langue et des émotions, le critique littéraire et romancier livre un récit autobiographique bouleversant.



LE CADET
Philippe
Barthelet

Pierre-Guillaume
de Roux
352 p. – 20 €

Auteur du « roman de la langue », un cycle de plusieurs essais percutants, « logocrate », au sens de George Steiner, c'est-à-dire qui redonne au langage sa primauté métaphysique, et ayant conversé directement ou indirectement avec Gustave Thibon, Dominique de Roux, Ernst Jünger ou Valère Novarina, Philippe Barthelet pense la langue au plus haut avec les plus grands. Il se trouve qu'il l'exerce selon les mêmes coordonnées. C'est ce que nous prouve *Le Cadet*, livre de souvenirs en forme de miroir brisé, écrit il y a plus d'une décennie mais qui n'est publié qu'aujourd'hui, après l'achèvement du précédent cycle. Deux parties : l'enfance puis l'adolescence, constituées de brefs chapitres à la limite du poème en prose et qui font chacun

miroiter une réminiscence. Le procédé d'énonciation est très distancié : l'auteur disant « il » pour désigner l'enfant qu'il fut, et évoquant son parrain ou ses tantes sans qu'aucun nom propre ne vienne fixer des identités repérables. Même son Jura natal n'est jamais identifié de la sorte, mais se devine au fil d'indices. Une forme d'impressionnisme littéraire, donc, la comparaison n'ayant ici rien de la facilité puisque les traits particuliers s'effacent en effet pour laisser vibrer toutes les couleurs. Par ses sensations dispersées échappant à l'état-civil, l'enfant devient l'enfance ; toute la France gaullienne ressuscite ; et le lecteur, au lieu d'être appelé à considérer un objet situé, est happé dans une spirale de détails, d'impressions et d'affects, qui le projette à coup sûr dans le monde décrit par l'écrivain.

La langue de Barthelet, élégante, fluide, précise, allusive, si conforme au génie français, si mesurée dans ses éclats et lumineuse en ses détails, nous donne notre compte en éblouissements.

NOTRE COMPTE EN ÉBLOUISSEMENTS

Quand vient l'entrée au collège, le monde, déjà découvert, se referme en grande partie sur le vieil établissement et la routine scolaire, quand un nom et un seul, « Laurent », apparaît, celui d'un camarade pour lequel l'adolescent solitaire et sensible éprouve une passion secrète et informulée. Le procédé fonctionne moins bien alors, comme s'il était idéalement approprié à l'enfance et sa sympathie spontanée pour l'univers éclos, mais que l'adolescence impliquait des affres psychologiques, des singularités douloureuses, que les moyens mis en œuvre ne permettent pas d'appréhender véritablement. Reste que dans les deux parties, la langue de Barthelet, élégante, fluide, précise, allusive, si conforme au génie français, si mesurée dans ses éclats et lumineuse en ses détails, nous donne notre compte en éblouissements. Quelques exemples : « *Les moyens d'aller plus vite, plus loin, plus haut, l'intéressaient, mais il en avait perdu la superstition vers 1914* » ; « *Leur amitié, qui n'avait pas besoin de mots, était une société secrète qu'ils n'avaient pas préméditée* » ; « *Après tout ce temps, il ne savait pas s'il se souvenait ou s'il avait rêvé ; à moins que l'on appelle rêves des souvenirs devenus trop grands* ». D'une manière plus mosaïque, détachée, pastel, Barthelet relève la gageure proustienne de la vie sauvée par la littérature grâce à l'éclaircissement des réminiscences, et honore 2021 avec cette composition magistrale. ♦ **Romarc Sangars**

AU GRAND N'IMPORTE QUOI AVEC VÉRO



**À LA PISCINE
AVEC
NORBERT**
Véronique
Pittolo
Seuil
166 p. – 17 €

Certains romans désarment littéralement le sens critique. Ni bons, ni nuls, ni rien, ils sont, comment dire ? Au-delà. En-dessous. En-dehors et à côté, comme certaines installations d'art contemporain. À *la piscine avec Norbert* de Véronique Pittolo fait partie de ces objets improbables, qu'on feuillette avec perplexité, incrédulité, consternation. C'est une sorte de journal : la narratrice nage à la piscine, surfe sur Meetic, couche avec un certain Norbert. Tout part dans tous les sens. Ça n'est ni drôle, ni pas drôle ; ça ne mène nulle part ; on peut sauter des pages, revenir en arrière, rester ou partir. Peu importe. La couverture entreprend d'éclairer la lanterne : « À la piscine avec Norbert est un texte cru, drôle et enjoué, une réponse féminine et féministe aux Houellebecq de tous bords. » Ah, d'accord. « À la piscine avec Norbert est une frite jaune, ferrugineuse et topiaire, une réponse flaccide et bolchevique aux Maître Capello de tous bords », ça marche aussi. À vous de voir. ♦JM

LE ROMANCIER DES EFFONDEMENTS



VIVONNE
Jérôme Leroy
La Table Ronde
410 p. – 22 €

Vivonne, nom de rivière, est celui d'un écrivain (fictif), retiré du monde, dont l'œuvre sert de refuge à des admirateurs en butte à la folie des temps : le roman se passe dans le futur, la France est en proie aux inondations, à la guerre civile et aux hackers... Leroy reste décidément l'écrivain des effondrements, de notre monde qui s'écroule. Son livre avance sur deux jambes, entre futur et passé. Côté passé, il déclare sa flamme au cinéma des 70's et 80's, Deville, Granier-Deferre et Corneau, et signale son goût pour les détails révélateurs du passé qu'a fixés la caméra, « une façon de s'habiller, une marque de voiture, l'allure des bistrots, la coupe de cheveux des filles ». Le roman est truffé de références, Blondin, Simenon, Hardellet, ou, pour la SF, *Le Troupeau aveugle* et *Soleil vert*, dystopies sur un monde inhabitable. S'il est encore possible d'habiter humainement notre monde, telle est au fond la question de ce roman spectaculaire et prenant, et de tous les livres de l'auteur. ♦BQ



**ALPHABET
TRIESTIN**
Samuel Brussell
La Baconnière
136 p. – 19 €

Samuel Brussell, écrivain, éditeur, assembleur de souvenirs personnels ou non, a sans doute perçu un idéal et un double dans la figure d'Anita Pittoni, écrivaine italienne fondatrice des mythiques éditions Zibaldone, elle-même toujours au contact des énergies créatrices environnantes, et qui adora Trieste comme un pôle unique de la création européenne. « Trieste est le lieu de toutes les diasporas, où le choix entre l'exil et les racines, entre l'apaisement et la neurasthénie, n'existe plus ». Ce lieu qui fut, dans son âge d'or, celui du paradoxe et du choc, entre l'Occident et l'Orient du continent, et qui accueillit autant Joyce que Svevo, devient le lieu magique à recomposer pour Brussell qui part en quête, interroge de vieux écrivains, rôde dans les librairies, passe par Genève, convoque tous les rescapés et les fantômes, étudie des lettres, des notes, cite des poèmes pour faire à nouveau sentir, sous un filtre sépia, la tonalité d'une époque, sa profusion comme son génie. L'errance fascinante d'un genre de Sebald agité. ♦Romaric Sangars

KAFKA NIPPON



L'USINE
Hiroko Oyamada
Christian Bourgois
186 p. – 18,50 €

Trois personnages sont embauchés à l'Usine, un gigantesque complexe industriel. Hélas, leurs emplois sont dépourvus de sens : déchiqueter du papier, corriger des textes sans queue ni tête, étudier des mousses pour un vague projet de végétalisation des toits... Récipiendaire en 2014 du fameux prix Akutagawa, pour un roman qui, déjà, tirait vers l'absurde, Hiroko Oyamada met en scène les structures bureaucratiques géantes et l'aliénation dans le travail parcellisé, où l'employé ne comprend plus ce qu'il fait, ni dans quel but. « Qu'est-ce que je fabrique ? Plus de vingt ans que je suis sur cette planète, et pourtant je suis incapable de faire mieux qu'un travail qui pourrait être confié à un robot. Je travaille, mais je n'ai pas l'impression de mériter l'argent que je gagne ». Le décor kafkaïen de l'usine, vraie ville intégrée, est assez réussi, tout comme les incursions dans le fantastique. Mais l'intrigue au fil des pages s'effiloche, et le roman peine à tenir ses promesses. ♦BQ



Gabrielle Wittkop

De l'art et du poison

Le centenaire de la naissance de **Gabrielle Wittkop** est fêté par un inédit somptueux et nous rappelle que la subversion, c'était mieux avant.

On ne dira jamais assez tout le mal que fit l'héritage sadien à la littérature française, la gourmandise malsaine avec laquelle tout un tas d'éditeurs et de romanciers se sont acoquinés avec lui pour faire reluire leurs pulsions inavouables ou leurs talents compromis. Dans les années 70, funestes lustres de la prétendue libération sexuelle, de la pédophilie autorisée et de l'outrage-roi, Sade semblait régner sur le monde des lettres; tout le monde s'en réclamait. C'était très chic, vous comprenez, de magnifier la vie de ce bourreau, d'en faire l'apôtre des Lumières aveugles, l'hiérophante de l'idéologie révolutionnaire qui mit le vieux monde à mort.

LA BRUYÈRE ENSORCELÉ

À première vue, Gabrielle Wittkop fait partie de cette mouvance libertaire aux tristes relents: féministe, « sorcière » revendiquée, opposée à l'enfantement comme à la morale, signée chez Jean-Jacques Pauvert et adoubée par *Libération*. Et pourtant... et pourtant comme l'année 2020 a discrètement fêté son centenaire, ce fut l'occasion de se replonger dans une œuvre plus complexe qu'il n'y paraît. Plus proche de Marguerite Yourcenar que de Virginie Despentes, Wittkop est une authentique lettrée et si son travail est centré sur le mal, c'est pour en faire un pur objet littéraire servi par un style remarquable: métaphore

ciselée, précision allusive, humour à froid. Toutes ces qualités, on les retrouve dans *Les Héritages*, cet inédit déterré par Christian Bourgois, une jubilaire galerie de portraits dressés à travers l'histoire d'une demeure au nom magique: Séléné. Tout commence, comme souvent chez Wittkop, sous l'auspice des magies fatales, meurtre et astrologie, puis des miniatures existentielles douées de la précision baroque des caractères d'un La Bruyère se succèdent avec l'hypocrisie bourgeoise en permanente ligne de mire. En quelques centaines de pages, Wittkop parvient, sous une apparente légèreté, à convoquer sur plusieurs générations les fantômes d'une France mourante, avec une ambition littéraire subtile mais réelle, s'élevant vers les sommets par de courts et vifs chapitres. Si l'on écarte son œuvre-somme, *Hemlock*, sorte de voyage à travers l'inconscient artistique féminin de l'Occident, Wittkop a toujours préféré les formes brèves et *Le Nécrophile*, l'œuvre subversive qui l'a fait connaître, est davantage une longue nouvelle qu'un court roman. Pendant féminin de Bernard Noël, Wittkop n'emploie les fétiches de la sexualité déviante que comme canaux de fulguration, l'outrance des actes se voyant vite justifiée par la plasticité du verbe et son pouvoir évocatoire.

UNE EUROPE QUI SENT LE CADAVRE ET L'OR

Malgré son nom germanique (elle épousa un déserteur de l'armée allemande), Gabrielle Wittkop a quelque chose de florentin. Toute son œuvre semble plongée dans la cruauté des Borgia ou rappeler les empoisonneuses siciliennes dont elle se réclame, et tous les fastes morbides de l'Italie renaissante. Totalement cohérente malgré cet imbroglio de références, de pulsions et d'audaces: son œuvre tient peut-être davantage à la poésie qu'au roman, Wittkop se foutant de l'histoire, obstinée à seulement peindre des tableaux au pouvoir exceptionnel qui évoquent une Europe oubliée, celle du scandale et de la chair mortifiée, une Europe qui sent le cadavre et l'or, et dont elle est restée la passeuse privilégiée. À déterrer d'urgence. ♦ **Marc Obregon**



LES HÉRITAGES
Gabrielle Wittkop
Christian Bourgois
170 p. – 17 €

Wardruna

Les hommes au milieu des runes

Les chantres de la **musique néo-viking** ont remonté le fleuve du temps pour piller leurs ancêtres. Transes, chants de guerre ou de grâce, ils débarquent aujourd'hui avec un nouvel album au sommet de leur art. **Rencontre parmi les runes.**

A sa naissance en 2003, le groupe Wardruna (contraction de « *warden of runes* » ou « le gardien des runes ») semblait voué à demeurer dans l'underground, soit les sphères musicales souterraines. Après sa participation à la bande-son de *Vikings*, la série phare de la chaîne History, sa notoriété a pourtant explosé. Désormais, les Norvégiens font salle comble à chacune de leurs tournées, en Europe comme en Amérique, et ont vendu pas moins de 120 000 disques. Mystérieuse, leur musique est l'achèvement d'une savante alchimie entre néofolk, dark ambient et musique médiévale. À l'occasion de la sortie de leur nouvel opus *Kvittravn*, le 22 janvier, *L'Incorrect* s'est entretenu avec le leader du groupe : Einar « Kvittrafn » Selvik, un barde qui nous a ouvert les portes de son univers païen. Primitif, mais inspirant.

Quelques mots sur l'origine de *Kvittravn* ?

C'est la suite logique de la trilogie des runes (les trois premiers albums du groupe). La seule différence avec les précédents albums est qu'il va encore plus loin dans l'exploration de certains concepts comme la relation entre l'homme et la nature ou la dualité entre le corps et l'âme.

Quel est le concept derrière ce nouvel album ?

L'élément récurrent est la figure du corbeau blanc (« *Kvittravn* »). Dans toutes les cultures du monde, les animaux blancs présentent des similitudes : ils sont des messagers de l'au-delà. Le corbeau est une créature centrale dans la culture nordique, notamment à travers le mythe du corbeau d'Odin. C'est une personification de l'esprit et de la mémoire...

Est-il nécessaire de connaître la culture nordique pour apprécier Wardruna à sa juste valeur ?

Ce n'est pas nécessaire pour apprécier la musique elle-même, mais cela a son importance si l'on veut se plonger dans l'univers des textes. Je trouve cependant qu'il est restrictif de définir ma musique exclusivement par cet aspect : les thèmes abordés sont atemporels et la relation qu'entretient l'Homme avec la nature, par exemple, est similaire dans toutes les cultures. Il y a bien sûr des différences au niveau local mais le mécanisme général reste le même.

Quels sont les instruments anciens utilisés pour l'enregistrement de cet album ?

Il y a plusieurs instruments nordiques datant de différentes périodes allant de l'âge de fer à la période médiévale en passant par l'ère viking. Ils sont pour la plupart assez similaires à ceux utilisés sur les précédents albums. J'utilise fréquemment des lyres, notamment celles fabriquées par l'archéomusicologue français Benjamin Simao, ainsi que différents types de cornes.

Votre musique est-elle similaire à celle que pratiquaient les anciens Vikings ?

Personne ne sait exactement comment sonnait la musique au temps des Vikings pour la bonne raison qu'il n'existe pas d'enregistrement. Nous disposons néanmoins d'un certain nombre d'indices, notamment dans la poésie et la tradition orale.

Mais comme eux, vous vous considérez comme animiste ?

Absolument ! Si je dois faire passer un message à travers ma musique, c'est bien celui-là : que nous devrions adopter une vision du monde typiquement animiste. Les problèmes commencent quand nous arrêtons de considérer la nature comme quelque chose de sacré, or nous ne sommes pas au-dessus de la nature, nous n'en sommes qu'un élément.

La culture nordique a fait l'objet d'une récupération politique par le nazisme...

C'est illogique et triste. En détournant le sens originel de cette culture, les Nazis l'ont en partie détruite. Il est presque impossible d'utiliser certains de ces symboles. Cependant, nous sommes progressivement en train de nous la réapproprier.

L'intérêt pour la mythologie nordique n'est désormais plus l'apanage de l'extrême droite et concerne tout le monde...

Au risque de devenir une mode, non ?

C'est déjà une mode pour une partie des gens mais pour les autres, c'est bien plus profond ! Cette culture est un moyen de se reconnecter avec la nature.

Votre avis sur la série *Vikings* ?

Je comprends pourquoi elle est devenue si populaire. Certains aspects de la série relèvent d'une reconstitution historique fidèle ; d'autres renvoient à l'image contemporaine que nous nous faisons des Vikings. Un tel mélange était inévitable dans la mesure où la série a été conçue pour divertir des amateurs d'histoire. Je trouve néanmoins qu'ils ont fait du bon boulot.

GRANDIOSE! Après la parenthèse acoustique de *Skald* (2018) centrée sur l'art poétique nordique, les Norvégiens reviennent à leurs premières amours avec un opus dans la droite ligne de la trilogie *Runaljod* qui était basée sur les runes. Ce nouvel album baptisé *Kvitrafn* (« Corbeau blanc » en ancien nordique) partage son atmosphère entre ombre et lumière. Des morceaux d'une noirceur abyssale comme « Skugge » ou « Fylgjutal » alternent avec des hymnes d'une beauté céleste portés par la voix lumineuse de la chanteuse Lindy Fay Hella (« Munin » ou « Viseveiding »), à moins que le groupe, à la manière de Dead Can Dance, ne touche à la transe chamanique (« Grà » ou « Vindavljarljod »). Grâce à une très large palette de sons, ce disque offre une remarquable diversité tout en démontrant une maturité inédite. En somme: la bande-son idéale pour se préparer au Ragnarök ◆ **MB**



KVITRAVN
Wardruna
Norse music / Sony
14,99 €

En 2014, le gouvernement norvégien vous a demandé d'écrire une œuvre musicale à l'occasion du 200^e anniversaire de la Constitution.

Effectivement, j'ai travaillé avec Ivar Bjornson du groupe Enslaved sur une composition qu'on a appelé « Skuggsjå », à savoir « Miroir » en ancien nordique. Il s'agissait pour nous d'écrire une musique qui nous reflète en tant que nation. Mais nous voulions aussi critiquer la Constitution qui, à mes yeux, accorde une part trop importante au christianisme.

Plus récemment, vous avez travaillé sur la musique du jeu vidéo *Assassin's Creed Valhalla*...

J'ai accepté de participer à ce projet parce que j'ai pensé que je pouvais y apporter quelque chose. Avec l'équipe musicale d'Ubisoft, on était sur la même longueur d'onde. Ils m'ont permis de donner la voix aux scaldes (anciens poètes scandinaves) comme je le souhaitais. Je suis donc très satisfait d'avoir participé à ce projet. ◆ **Propos recueillis par Mathieu Bollon**



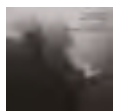


Station Opéra

Par Paolo Kowalski

VAINE SOPHISTICATION

Faut-il se méfier des provocateurs ? Toujours, sauf si leur génie est un diamant sans défaut. Celui de Teodor Currentzis rayonne d'une lumière éblouissante. Son geste est une alliance miraculeuse d'expressivité et de rigueur. Son orchestre Musicaeterna est suspendu à la moindre inflexion de sa baguette. Quelle que soit la partition, il ausculte chaque note dans une quête infatigable de raffinement. Jusqu'à prendre ce risque si familier au dandy : le maniérisme. Ses lectures des grands chefs-d'œuvre ont tout pour flatter ou irriter les mélomanes : clarté mordante, lignes ciselées, contrastes poussés au paroxysme. Comment être indifférent à la démarche artistique de ce demiurge sensible et visionnaire, qui revendique son combat contre le « musicalement correct » ? Pas d'exception pour le début de ce nouveau projet, où le chef gréco-russe passe à la loupe un extrait de la *Traviata*, le début du troisième acte : une vingtaine de minutes de pur émerveillement. Petit et dense comme un mets gastronomique. Une première écoute suffit à prendre la mesure du cisèlement du phrasé, des dynamiques, et à se laisser séduire par la voix irrésistible de la soprano Nadezhda Pavlova : sa Violetta, seule et désespérée face au miroir de ses peines, s'envole déjà vers le ciel. Mais le soin extrême du détail sonore balaie la spontanéité des sentiments, le rythme de la narration, l'urgence de la tragédie. Peu probable qu'on en redemande, tant les *tempi* sont étirés, les couleurs affectées, et la prise de son artificielle. À quoi bon creuser profond, si ce n'est pour atteindre l'essentiel ? ♦



FRAGMENTS PART I – "TRAVIATA"
Teodor Currentzis, dir. musicale
Nadezhda Pavlova, soprano
Sony Classical – 16,50 €

ATTENTION AUX TURBULENCES

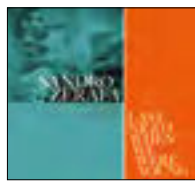


PONDICERGY AIRLINES
Stéphane Edouard
Label Cjazz
Productions / Absilone
22 €

Pondicergy Airlines est le premier album solo du percussionniste Stéphane Edouard. Pas si seul que ça si l'on en juge par la participation exceptionnelle de trente-deux renommés compagnons de route internationaux à ses côtés, du départ, Pondichéry, l'ancien comptoir français du sud de l'Inde, pour arriver à Cergy la ville de son enfance, le répertoire musical du cinéma indien Bollywood et la musique classique indienne demeurant ses premières sources d'inspiration. « *Je rends hommage à mes parents en évoquant musicalement les réunions familiales où nous nous retrouvions pour chanter et jouer. Cergy représente une autre part de mon enfance vécue en parallèle, rock, jazz, et world m'ont ouvert de nouveaux horizons totalement exaltants. Mon cœur a trouvé la juste mesure entre ces deux cultures.* » Un touché unique qui concilie l'aspect moins évident du jazz avec l'accessibilité à un langage musical festif, savant et généreux. Un embellissement des sections rythmiques en un jeu orchestral autour du tempo en attaque avant la pulsation, ou juste une double croche après, pendant que d'autres suivent scrupuleusement l'*andamento* : le groove, en quelque sorte ! ♦ **ADN**



INCLASSABLE



LAST NIGHT WHEN WE WERE YOUNG
Sandro Zerafa
PJU Records
22 €

Inutile de s'échiner à vouloir coller une étiquette à la musique de Sandro Zerafa. Directeur artistique du Malta Jazz Festival, membre fondateur du collectif/label Paris Jazz Underground, ce guitariste/compositeur maltais analyse l'effervescence du jazz du haut de ces observatoires privilégiés et ne manque pas d'en faire bénéficier le département jazz et musiques actuelles du Conservatoire Nina Simone à Pontault-Combault dont il est le coordinateur et professeur titulaire. Sa polyvalence et son éclectisme le mènent vers des chemins de traverse qu'il emprunte sans ambages, échappant ainsi à la gravité d'un langage codifié. Il s'attaque cette fois-ci aux grands standards américains, selon lui ultime lieu d'une liberté entre tradition et innovation. De Cole Porter à George Gershwin et bien d'autres, *Last Night When We Were Young*, ce cinquième album de reprises – largement réinterprétées – revêt la forme de duo avec le pianiste Vincent Bourgey, puis de trio avec Yoni Zelnik à la contrebasse et Antoine Paganotti à la batterie, et sa proposition du Who cares de Gershwin est une petite merveille. Incontournable. ♦ **Alexandra Do Nascimento**



MÉDITATIF



PERSIENNES D'IRAN

Atine

Accords Croisés
15 €

« Atine » est un mot persan signifiant « réunies » mais aussi « inédit ». Les cinq musiciennes se réclamant de ce nom arpentent une musique savante et populaire à la fois, revisitant les thèmes romantiques de l'ère Kadjar (1786 à 1925) et les poèmes du XIII^e siècle du conteur persan Saadi. Sans redites ni imitations, elles illustrent le raffinement de la musique persane servie par la viole de gambe européenne de Marie-Suzanne de Loye. *Persiennes*

d'Iran poursuit ainsi la recherche musicale déployée dans *Paradoxe* pour le spectacle du danseur contemporain iranien Shahrokh Moshkin Ghalam créé en 2019. Aida Nosrat, chanteuse et violoniste issue de l'Orchestre Symphonique de Téhéran, Sogol Seyedmirzaei, virtuose du târ (cordophone traditionnel), la percussionniste Saghar Khadem officiant tant au Conservatoire National de Téhéran qu'à la Göteborg Music Academy en Suède, et Christine Zayed au qanûn (cithare), étoile montante palestinienne de la musique arabe classique et contemporaine : voilà quelle est l'élite réunie pour raviver la tradition. ♦ **ADN**

LE FÉMINISME QU'ON AIME



PLASTIC HEARTS

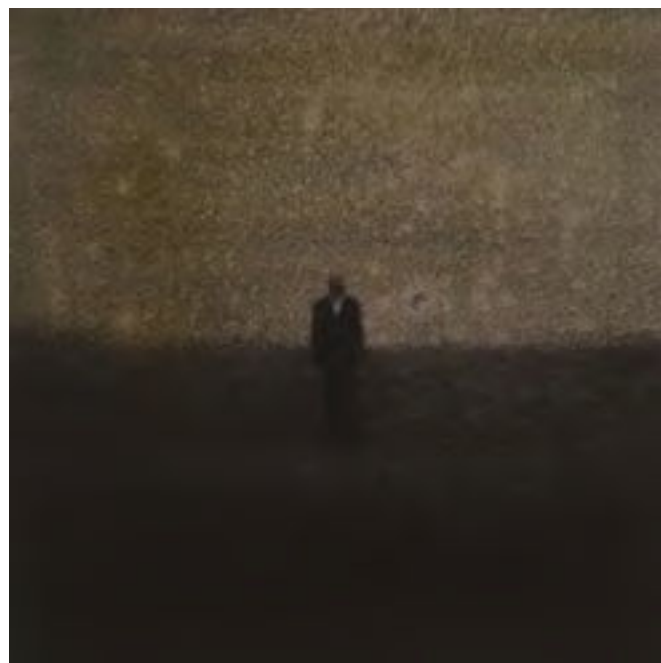
Miley Cyrus
RCA Records
15 €

Quelle mouche a donc piqué Miley Cyrus ? L'ancienne égérie Disney devenue icône pop trash a décidé de se plonger dans le passé, et pas n'importe lequel, avec ce dernier album, *Plastic Hearts*. L'interprète de *Wrecking Ball* convoque en effet sur ce nouveau disque l'essence du punk rock féminin délicieusement badass, rappelant une époque délicieusement surannée où les femmes faisaient du rock sans se poser de questions, et sans rien demander à personne.

Si l'on retrouve bien entendu des incunables de la pop actuelle, telle Dua Lipa, sur l'excellent *Prisoner*, Miley Cyrus se permet surtout le luxe de frayer avec des grands noms du rock'n'roll, dépoussiérant au passage Billy Idol, ainsi que Joan Jett, ou encore Stevie Nicks.

Produit notamment par l'orfèvre pop rock Mark Ronson, qui transforme tout ce qu'il touche en or, *Plastic Hearts* est un cri d'amour à une époque révolue, où l'on pouvait conduire vite, manger gras, fumer dans les bars, et n'en avoir rien à foutre. Ça suinte le glam, le je m'en foutisme, et le rock'n'roll. Pas mal pour échappée de chez Mickey ! ♦

Joseph Achoury Klejman



Rue des Beaux-Arts

Par **Maximilien Friche**

MARINA HO SONDE LES TÉNÉBRES

Toute peinture cherche un équilibre. Marina Ho a osé mettre sur la balance les ténèbres et la lumière. Des horizons baignés de feu, des silhouettes qui s'éloignent, des visages qui nous troublent, des ventres et des fesses qui célèbrent la chair. Le tout dans le silence. Marina Ho fait sourdre des visages, comme certains découvrent une relique. Voilà une peinture qui est d'abord révélation. Que ce soit avec le fusain sur papier ou l'huile sur le bois, Marina Ho sonde les ténèbres. *Les contrastes donnent de la profondeur aux choses, révèlent l'aspect rugueux... La texture, c'est le vécu.* On a l'impression de voir les tableaux à la lueur d'une bougie tendue à bout de bras : « *Ma peinture traduit cette volonté de voir dans la nuit* ».

Les êtres sont liés à un univers trop vaste dans un flou aquatique. C'est la lumière qui va parvenir à les extraire. Le feu couve, bouillonne sur l'horizon, lieu de la perte de vue. Marina Ho fige le moment de bascule : quand l'être pourrait disparaître, quand la lumière non saisie jaillit de l'obscurité. Cette Franco-vietnamienne porte l'histoire de sa famille, l'exil, la guerre. Bouleversée par la mort depuis son enfance, pour elle, la fonction de l'art est de rappeler la dimension tragique de la vie. « *La mélancolie est un endroit dans lequel je me sens à peu près bien car c'est un endroit juste.* » Celle qui aime l'éternité cherche à faire reculer la mort, à crier son désaccord avec elle. « *Je n'aime pas mentir. C'est en ça que mon travail peut être vu comme déstabilisant.* » ♦

MARINA HO

Exposition permanente à la galerie Felli
127, rue Vieille du Temple, 75003 Paris

Guido Crepax

Ciao

Valentina!

En novembre, **Luisa Mandelli** tirait sa révérence, dix-sept ans après le dessinateur de bédé érotique **Guido Crepax** dont elle avait été et l'épouse et la muse. **Retour sur un mythe.**

Gâce à l'audace de son onirisme, la densité de son personnage Valentina, et l'excellence de son coup de crayon, Crepax bouleversa les codes techniques et narratifs du 9^e art européen, offrant à la bande dessinée un monument d'érotisme aristocratique et cérébral. Pourtant, au contraire d'un Manara, il ne dépassa jamais le succès d'estime et le statut de dessinateur pour spécialistes. Quel dommage !

UNE TARDIVE RECONNAISSANCE

L'argument est simple : Valentina Rosselli est une jeune photographe reporter indépendante qui évolue dans des milieux variés et rencontre au hasard de ses pérégrinations un personnage insolite aux pouvoirs surnaturels, Neutron, qui se révélera être Philip Rembrandt, un critique d'art américain. Créées en 1965 dans le contexte italien des années de plomb, les aventures de Valentina ne rencontrent cependant pas le succès escompté. En France, sur une période de trente ans, plusieurs éditeurs – Losfeld, Dargaud, Futuropolis, Albin Michel – publient moins de la moitié de l'œuvre avant de déclarer forfait. Enfin en 2015, Thierry Groensteen, directeur de collection « L'An 2 » chez Actes Sud, publie *Valentina 1 – Biographie d'un personnage* et *Valentina 2 – Fréquentations dangereuses*, ainsi qu'un bon nombre d'inédits traduits en français. L'amorce d'une sortie du « purgatoire » ?

UN ÉROTISME TRÈS AU-DESSUS DE LA CEINTURE

Avant-gardiste techniquement et artistiquement, Crepax conquiert ou rebute. La mise en page parcellaire peut en effet



égarer le lecteur par rapport au sens traditionnel de lecture, pendant que d'autres apprécieront de se perdre dans ces méandres. La trame de récit psychédélique et la dimension cérébrale peuvent désespérer ceux qui ne seraient attirés que par le propos érotique, quand d'autres s'en délecteront. Crepax lui-même reconnaissait : « *Mon érotisme est trop intellectuel pour plaire au grand public, surtout en Italie où on privilégie la gaudriole. Je ne cherche pas à aller à la rencontre du public. Je fais ce que j'ai envie de faire. Tant pis si les allusions dont je parsème mes histoires ne sont pas perçues. Dans le domaine de la mise en page – c'est ma préoccupation principale – on peut tout se permettre, aussi longtemps qu'on reste compréhensible. J'ai toujours cherché à rester lisible* ».

EXPLORATEUR FORMEL

Avant Crepax, la planche de bande dessinée s'apparentait à une grille de vignettes gentiment ordonnées. Des années 60 à sa mort en 2003, le dessinateur italien peaufine un découpage cinématographique d'avant-garde servi par un trait incisif dans un noir et blanc réalisé à la plume et qui produit une narration essentiellement visuelle. L'historien et éditeur Maurice Horn confirme : « *Ses images sont des bijoux de décadence élégante : baroques dans leur profusion et leur intrication faite pour ébranler et désorienter le lecteur. L'espace est abstrait, rempli de mécanismes architectoniques et de formes géométriques. Les innovations narratives de Crepax, telles que la diffraction de ses pages en minuscules vignettes pour décrire des événements séparés dans le temps et dans l'espace, ont été souvent imitées mais jamais égalées* ». Le célèbre historien de la bande dessinée Thierry Groensteen, quant à lui, évoque ainsi le

« D'un point de vue artistique, il faut bien constater que les œuvres engagées sont le plus souvent extrêmement médiocres. »

Guido Crepax

travail de Crepax: « Il démontrait un même niveau de confiance dans la capacité du lecteur à relier tous les éléments d'information proposés pour en faire surgir sens et musique. Actions parallèles, temporalité bousculée, élaborations fantasmatiques venant sans cesse s'intriquer au "réel", dialogues tissés de bout de phrases inachevées, références savantes à la littérature, à l'histoire de l'art, à la musique, au cinéma: le degré de sophistication atteint par Crepax dans sa manière de conduire le récit était sans équivalence à l'époque, et continue de forcer l'admiration aujourd'hui ».

LA GRANDE PEUR DES MILITANTES

« Je suis, évidemment, contre toute forme de censure, déclarait le créateur de Valentina, cette séductrice invétérée vivant sans complexe ses fantasmes sadomasochistes. Si l'on admet que certaines choses doivent être censurées, alors il y a une foule de choses qui mériteraient de l'être, à commencer par toutes les œuvres médiocres. Certaines lectrices sont très enthousiastes, mais je me suis toujours heurté à l'incompréhension et à l'hostilité des féministes militantes. Malheureusement elles se contentent de jeter un œil distrait sur mes dessins et de les condamner sans m'avoir lu. J'adopte un point de vue masculin dans mon travail puisque c'est, nécessairement, le mien. Ce que je n'admets pas, ce sont les excès de certaines féministes qui font de la femme un être quasiment parfait ».

UN MYTHE CONTEMPORAIN

Valentina est loin de n'être qu'un symbole érotique. Il s'agit de l'un des premiers personnages féminins d'envergure dans la BD et la psychologie, l'intelligence et l'épaisseur de cette figure sont sans précédent dans l'histoire de la bande dessinée. Elle est aussi politisée, à l'extrême gauche, comme son dessinateur qui se définissait comme un « trotskyste désenchanté » mais reconnaissait pourtant: « Je mène, en dépit de mon idéal trotskyste, une vie de bourgeois. Je ne suis pas un auteur engagé, étant donné que je ne fais pas de propagande, que je ne mets pas mes personnages au service d'un parti. Et puis, d'un point de vue artistique, il faut bien constater que les œuvres engagées sont le plus souvent extrêmement médiocres ». Crepax était un homme distingué, un des rares dessinateurs qui sut vider l'érotisme de son contenu proprement vulgaire. Demeurant dans l'ombre de Valentina, il pratiqua l'une des dernières formes d'élégance... la discrétion.

◆ **Alexandra Do Nascimento**



VALENTINA 1 – BIOGRAPHIE D'UN PERSONNAGE

Guido Crepax
Actes Sud – L'An 2
152 p. – 18 €



VALENTINA 2 – FRÉQUENTATIONS DANGEREUSES

Guido Crepax
Actes Sud – L'An 2
152 p. – 18 €

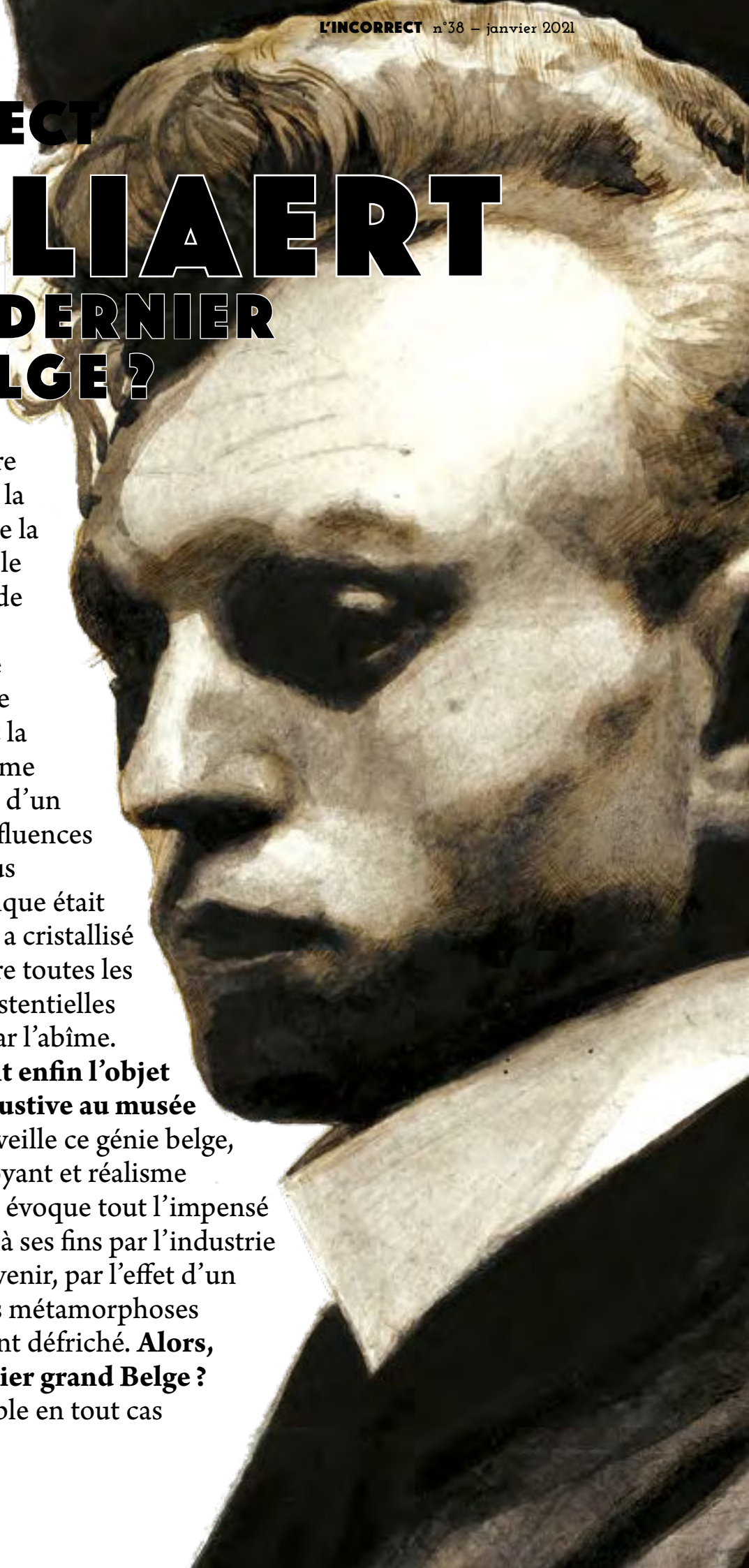
Les entretiens avec Crepax parus en France sont rarissimes. Les verbatims de Crepax sont issus d'une belle entrevue menée par Thierry Groensteen en 1981 pour *Les Cahiers de la bande dessinée*.

*Les Grandes questions de***L'INCORRECT**

SPILLIAERT

EST-IL LE DERNIER GÉNIE BELGE ?

La question peut paraître incongrue, et pourtant : la Belgique et la Flandre de la fin du XIX^e siècle furent le creuset d'une avant-garde racée, où le symbolisme côtoyait un romantisme agonisant, où la peinture œuvrait de concert avec la littérature pour saisir l'âme douloureuse et inquiète d'un pays au carrefour des influences les plus variées et les plus étranges. La petite Belgique était grande de ses artistes et a cristallisé jusqu'à la Grande Guerre toutes les errances vitalistes et existentielles d'une Europe happée par l'abîme. **Léon Spilliaert, qui fait enfin l'objet d'une exposition exhaustive au musée d'Orsay**, incarne à merveille ce génie belge, entre symbolisme chatoyant et réalisme fantastique : sa peinture évoque tout l'impensé d'un Occident parvenu à ses fins par l'industrie mais qui voit bientôt revenir, par l'effet d'un violent larsen, toutes les métamorphoses fatales de son inconscient défriché. **Alors, Spilliaert est-il le dernier grand Belge ?** **Marc Obregon** en semble en tout cas convaincu.



AUTO PORTRAIT AUX MASQUES (1903) Léon Spilliaert

OUI. IL INCARNE L'ESPRIT D'OSTENDE

Qui a connu les plages désertes d'Ostende, son ciel d'un gris uniforme qui épuise l'horizon, ses lavis pluvieux qui semblent détrempier la ville, qui a erré dans ses rues où plane encore l'âme mélancolique d'une station balnéaire qui fut prestigieuse et où se pressaient les têtes couronnées d'Europe, celui-là saura apprécier Spilliaert à sa juste mesure. Le peintre belge est natif de cette ville et y a même passé l'essentiel de sa vie – si l'on excepte quelques courts séjours à Bruxelles. Comme pour Rodenbach avec Bruges ou Verhaeren avec l'arrière-pays flamand, il y a entre Spilliaert et Ostende un lien presque mystique, la ville rejoignant pour lui un espace purement mental avec ses perspectives accusées ou brisées, et les rotundités de son architecture. Si la peinture de Spilliaert captive autant l'imaginaire, c'est parce qu'Ostende le hante, avec la Mer du Nord et son appel figé au voyage. Spilliaert du reste n'aura de cesse de vouloir parcourir le globe et dira dans une lettre qu'il était prêt à brûler tous ses dessins pour un tour du monde. Las, il ne quittera jamais la Belgique, comme si son sort était lié irrémédiablement à sa ville. ♦

OUI. IL RELIE PEINTURE SYMBOLISTE ET CINÉMA

Plus que tout autre peintre, Spilliaert a annoncé le vertige du cinéma fantastique quand celui-ci n'était encore que balbutiant. Maître dans l'art de la composition et du hors-champ, ses cadrages sont audacieux, ses intérieurs évoquent un mystère irrésolu, presque toutes ses toiles relèvent de l'énigme. Derrière leur apparente banalité, ses peintures d'intérieur, par un léger décadence ou des couleurs outrancières convoquent pourtant le malaise, semblent souligner une absence et donner vie aux objets. Lorsqu'il peint, Spilliaert se pose constamment cette question cinématographique : *qui voit ?* Hitchcock ne s'y trompa pas, qui connaissait très bien son œuvre et s'en inspira pour *Sueurs Froides*. Ce n'est pas le seul : qu'il s'agisse de ses autoportraits hallucinés à la modernité bluffante ou de ses panoramas déserts qui précèdent même les paysages métaphysiques de Chirico, Spilliaert est un authentique avant-gardiste parce qu'il insuffle à ses toiles une perspective nouvelle et rend palpable l'invisible. Il y a presque du Lynch, chez lui, avec ces rehauts de couleurs trop brusques qui annoncent un drame en filigrane. Cette exigence du point de vue, ce léger hiatus dans les apparences d'où peuvent surgir des monstres : voilà précisément tout l'art du cinéma fantastique. ♦

OUI. IL COLLABORE AVEC LES GRANDS ÉCRIVAINS DE SON TEMPS

On l'oublie trop souvent mais peintres et écrivains travaillaient de concert en ce début de XXe siècle. Si aujourd'hui la peinture semble s'être enfermée dans un entre-soi qui la coupe de toute transversalité, il en était tout autrement à l'époque de Spilliaert. Fréquentes, ces collaborations donnaient lieu à de superbes objets-livres en fac-similés. Le fameux *Bruges la Morte* illustré par Khnopff en est un des exemples les plus probants, ou encore *Les Flambeaux Noirs* de Verhaeren qu'un certain Odilon Redon frappa de ses songes charbonneux. Spilliaert ne déroge pas à la règle : du reste, il fréquente Maeterlinck, Verhaeren et même Zweig, alors souvent à Bruxelles. Il y a aussi dans son art une dimension romanesque subtile qui reflète cette Belgique d'alors s'inventant par la plume. ♦

OUI. IL A ATOMISÉ LA PSYCHANALYSE

Peinture et psychanalyse : voilà un sujet vieux comme le XXe siècle. L'invention du « moi » qui défie le « je » dans le sillage des abominations freudiennes, voilà qui donne à manger à tous les pâles exégètes du modernisme. Les autoportraits de l'époque en font le commentaire et Spilliaert s'y connaît en autoportrait : les siens étant peut-être les plus effrayants de toute l'Histoire. Encore aujourd'hui, on se demande d'où lui vient cette vision atroce de sa propre figure, qu'on croirait hantée par tous les succubats de ce monde, comme dans *L'Autoportrait au miroir*, qui fait écho à Munch, avec cette triple béance d'ombre formée par les yeux et la bouche... ou ces autoportraits simplement datés et non titrés, presque sériels, qui donnent à voir de funestes évolutions dans l'âme de ce peintre livré en pâture à son art. Un véritable mystère qui semble refuser toute tentation psychanalytique pour opposer à la science cette simple assertion : si « Je » est un autre, alors cet autre ne peut être que démon. ♦

Si on les entend moins, les professionnels du 7^e art subissent le même traitement que ceux de la restauration. À peine quatre mois d'ouverture, et encore sous des conditions drastiques, pour l'année 2020 : un bilan catastrophique. Mais au prétexte de cette crise sanitaire et désormais économique, se déploie une nouvelle stratégie hollywoodienne qui fait craindre le pire aux exploitants de salle. Tour d'horizon avec **Charlotte Prunier-Duparge**, propriétaire du mythique cinéma « Les 3 Luxembourg » et vice-présidente de l'Association des Cinémas indépendants Parisiens (CIP).

Charlotte Prunier-Duparge

« Avec Hollywood qui s'effondre, le cinéma français a une vraie carte à jouer »

Comment avez-vous accueilli l'annonce de ne pas rouvrir les salles de cinéma le 15 décembre ?

Très mal. L'apprendre quatre jours avant a provoqué bien plus qu'une incompréhension, une grande colère. L'annonce nous est tombée dessus comme un couperet, alors que nous travaillions sur cette réouverture depuis près de trois semaines. Tout était prêt pour accueillir le public selon un protocole sanitaire bien plus strict que dans la plupart des commerces qui ont pu rouvrir. Apprendre cette nouvelle en même temps que le grand public révèle un grand manque de considération des professionnels du cinéma, et une profonde méconnaissance du fonctionnement de notre industrie.

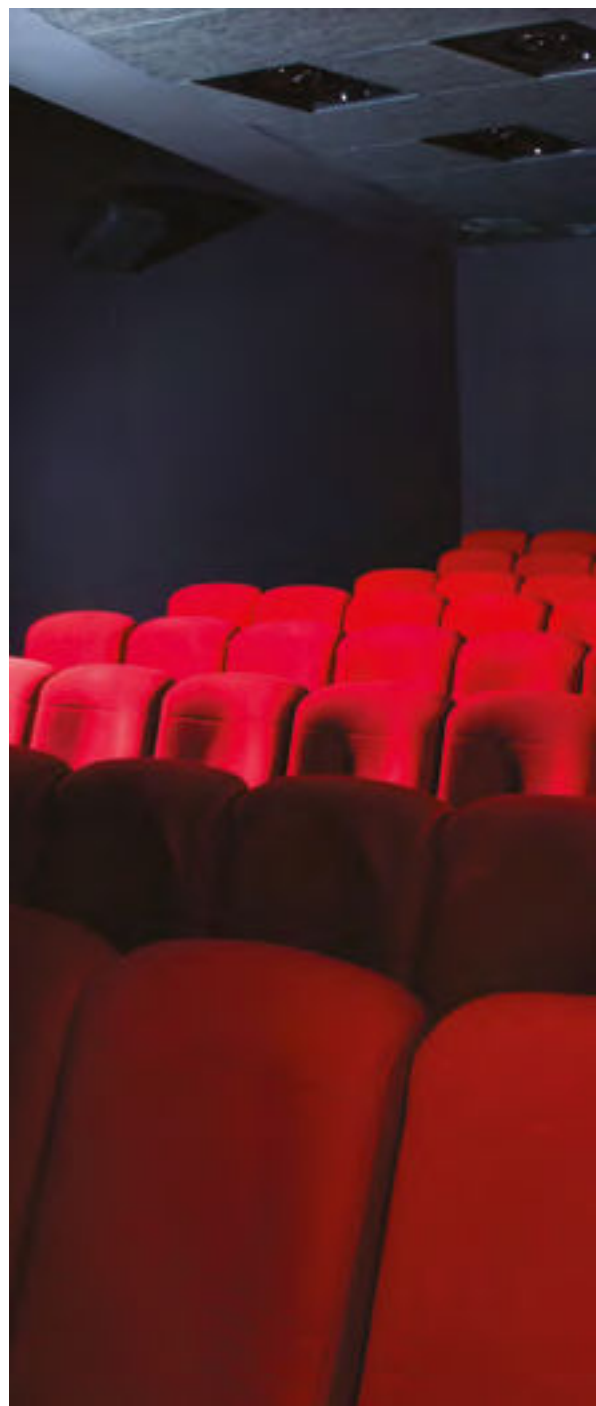
Comment définiriez-vous un « cinéma indépendant » ?

On parle de « cinéma indépendant » par opposition aux salles de circuits, ces structures qui détiennent un grand nombre d'établissements – souvent des multiplexes – et occupent ainsi une place prépondérante sur le marché. La notion d'indépendance se retrouve également dans les choix de programmation, dont nous sommes les seuls décisionnaires.

Une caractéristique importante des cinémas indépendants réside par ailleurs dans le fait que la plupart d'entre eux sont classés « Art et Essai », un classement que l'on obtient à condition de consacrer une part importante de sa programmation à des films « recommandés art et essai ». Cette recommandation est décernée par un collège composé de cinquante professionnels représentatifs des différentes branches du secteur (auteurs, réalisateurs, producteurs, distributeurs, exploitants, etc.) Ce classement est assorti d'une subvention qui nous aide à poursuivre ce travail exigeant.

Comment arrive-t-on à la tête d'un cinéma indépendant ?

La salle m'a toujours fascinée. Très cinéophile, j'y ai passé une grande partie de ma vie de spectatrice et j'ai toujours voulu avoir un métier qui me permette de travailler dans ce secteur. Après une école de commerce, j'ai travaillé dans une Sofica, un fonds d'investissement pour le cinéma, pendant cinq ans. En discutant avec la personne pour qui je travaillais, nous nous sommes rendu compte que nous partagions la même envie : nous lancer dans l'exploitation. Nous avons créé notre société et avons racheté le



cinéma « Les 3 Luxembourg » en 2012, une salle emblématique du Quartier latin que j'avais beaucoup fréquentée, avec l'envie de contribuer à cette histoire de la cinéphilie parisienne. Nous avons fait des gros travaux de modernisation tout en conservant son ADN. Je défends cette idée de cinéma de quartier, comme un lieu de vie au cœur de la cité.

Quel est votre bilan 2020 ?

Je suis à -60 % d'entrées par rapport à 2019. Le début d'année était déjà très mauvais pour le cinéma, même s'il existe des circonstances externes comme les grèves et les manifestations, mais l'offre 2020 n'était pas aussi bonne que 2019 et les fermetures successives ont accéléré les pertes. 2019 était une très bonne année pour la fréquentation en France,



avec + 6% d'entrées par rapport à 2018, et c'était le deuxième meilleur score d'entrées depuis cinquante ans. Le cinéma se portait bien, il faut le rappeler. On entend partout que le cinéma est fini, mais pas du tout !

Matthieu Kassovitz a déclaré que les cinémas n'étaient « absolument pas essentiels ». Qu'en pensez-vous ?

Sa prise de parole est scandaleuse, d'autant qu'il a bien profité, quant à lui, de ce que le cinéma pouvait lui rapporter. Le cinéma n'est pas vital au sens premier du terme, évidemment, on peut vivre et respirer sans, mais beaucoup de commerces ne le sont pas non plus. Une boutique de macarons n'est pas essentielle ! Derrière l'inégalité de traitement qui nous

est réservée, on observe un curieux choix politique : oui à la consommation et non à la culture. C'est un choix de société qui me semble dangereux.

Contrairement à la restauration, le monde de la culture reste inaudible et peu soutenu. Pourquoi ?

En effet, cela m'étonne. Médiatiquement, nous bénéficions de tous les outils pour nous faire entendre, nous possédons la maîtrise de l'art du spectacle et donc de la communication, et nous avons des têtes d'affiche. Pourtant, nous ne sommes pas audibles. Une mobilisation place de la Bastille a pourtant été organisée, mais il y a eu peu de monde et presque pas de célébrités. Celles-ci semblent plus mobilisées pour faire la pub « Où sont mes codes »

pour les abonnements *Canal +* que pour sauver leur industrie en danger...

La nouvelle stratégie de Disney puis de la Warner de délaisser les salles pour les plateformes vous inquiète-t-elle ?

Les confinements consécutifs de la crise sanitaire ont amplifié une tendance déjà à l'œuvre. C'est cette accélération que nous n'avons pas vu venir, que nous ne pouvions pas anticiper ! D'un côté, on a envie de croire que le visionnage des films sur les plateformes va développer une certaine cinéphilie du grand public, laquelle aura des retombées sur la salle, pourvu que l'on continue à expliquer que la salle est le meilleur endroit pour découvrir un film. Ce qui m'inquiète vraiment, c'est de voir qu'un pan entier de l'industrie est en



Revenge



Mandibules



La Nuée

train de changer de mode de fonctionnement. Que des cinéastes comme Martin Scorsese, David Fincher ou Alfonso Cuarón, nés avec la salle et que la salle a couronnés, partent sans problème produire leur film chez Netflix me dérange. Après, rappelons-nous que le cinéma a connu par le passé des crises qu'on croyait irrémédiables (avec l'avènement de la vidéo dans les années 80, puis internet à la fin des années 90) mais cela n'a pas empêché la fréquentation des salles d'atteindre des pics historiques par la suite. Je reste donc confiante !

Avec des foyers équipés en écrans plats et en cinéma domestique, qu'apporte encore la salle aujourd'hui ?

Elle offre un travail d'éditorialisation. On conseille le public, on l'accompagne, on crée une relation de confiance et on fait découvrir des films dans un cadre privilégié. Il y a la projection et ce qu'il y a autour : les débats, les soirées, les moments d'échanges, les contacts entre spectateurs, avec nous ou les équipes de films lors des avant-premières. Le cinéma de quartier est un lieu de vie, qui permet de rompre l'isolement.

Sauf qu'aujourd'hui la majorité des salles sont des multiplexes impersonnels qui programment les superproductions, et les cinémas ont déserté les villages et les villes moyennes...

Je ne suis pas d'accord. En France, le parc de salles est incroyablement riche et dense. Nous sommes le seul pays à avoir autant de salles aussi bien équipées. Nous avons été les premiers au monde à passer au numérique ! C'est le fruit d'une politique publique forte. Les multiplexes de douze salles en périphérie sont un modèle en perte de vitesse : entre les deux confinements, ces cinémas ont beaucoup moins bien résisté que nous. Par ailleurs on a observé que l'augmentation des entrées entre 2018 et 2019 a été largement portée par les cinémas de moins de cinq écrans, la preuve que le public est prêt à délaisser le confort de gros fauteuils et d'écran de vingt mètres pour un cinéma à taille humaine, près de chez soi.

Pour revenir à la diffusion en ligne, cette nouvelle stratégie est une décision américaine et pourtant elle affecte toute l'industrie du cinéma français. N'est-ce pas la preuve que la France est dépendante d'Hollywood ?

Oui, nous sommes dépendants du cinéma américain. Ce qui se décide aux États-Unis va évidemment avoir un impact majeur sur le marché du cinéma français. Mais malgré tout, le cinéma français représente selon les années entre 35 et 40 % des entrées, ce qui est énorme par rapport à tous les autres pays européens où la production nationale demeure très minoritaire.

« Le cinéma mondial va se déplacer, et si ça pouvait être le nouvel âge d'or du cinéma français, ça serait génial ! »

Charlotte Prunier-Duparge

Mais parce que la France a une histoire, un catalogue et les subventions que les autres n'ont pas, ce qui permet notamment à des films qui ne seront vus par personne de sortir quand même. N'est-ce pas une anomalie ?

Les films qui marchent d'eux-mêmes n'ont pas besoin d'être aidés et les plus fragiles et les plus difficiles d'accès ont besoin d'être un peu plus portés. C'est le cas notamment des premiers films, et c'est un enjeu crucial pour la diversité de notre cinéma. Si ces films-là n'avaient pas de soutien, on aurait une production homogène avec nettement moins d'intérêt. C'est aussi miser sur une vingtaine de cinéastes en espérant y trouver le grand réalisateur de demain qui fera la renommée du cinéma français à travers le monde et dont on parlera des années après. C'est aussi cette fameuse exception culturelle française.

Sauf que le cinéma français paraît tout, sauf divers...

Il y a une nouvelle génération intéressante, par exemple dans le cinéma de genre, en témoignent Just Philippot dont le superbe premier film, *La Nuée*, sortira en 2021, Antonin Baudry et *Le Chant du loup* (2019), Coralie Fargeat avec *Revenge* (2017) ou encore Julia Ducournau avec *Grave* (2016). Dans un autre registre : Quentin Dupieux – et son nouveau film *Mandibules* qui devait sortir le 16 décembre. Avec Hollywood qui s'effondre, le cinéma français a une vraie carte à jouer même si les Chinois pourraient logiquement vouloir en profiter. Le cinéma mondial va se déplacer, et si ça pouvait être le nouvel âge d'or du cinéma français, ça serait génial ! On a vu que pendant l'entre-deux confinements le marché français n'était pas à sec, contrairement à nos voisins européens totalement dépendants du cinéma américain, ce qui me rend plutôt optimiste.

Que doivent faire les salles pour résister à ce bouleversement ?

Il y a un énorme chantier pour améliorer le taux d'occupation de nos fauteuils, qui est globalement assez bas (14 % en moyenne en France). Je pense qu'un moyen d'y parvenir serait de favoriser la diversité de nos programmations. Pour rester attractifs nous devons à tout prix proposer des exclusivités, et surtout nous attacher à maintenir une offre la plus large possible (et notamment éviter la surexposition d'un même film dans un même cinéma). Mais l'enjeu principal réside dans la génération de demain. Nous sommes face à un enjeu majeur de reconquête du public, et notamment des jeunes. Plus que jamais, je crois que les cinémas indépendants doivent poursuivre cette mission essentielle qu'est l'éducation à l'image : former nos futurs spectateurs, leur apprendre à développer un esprit critique, leur permettre de se construire une cinéphilie, et leur donner envie de fréquenter nos cinémas. Tout cela s'apprend et c'est le travail que nous continuerons de faire afin que ces futures générations ne prennent pas l'habitude irréversible de ne consommer que l'algorithme que Netflix leur propose.

♦ **Propos recueillis par Arthur de Watrigant**

Parce que la pop culture, malgré ses joyaux, est avant tout une sous-culture de masse, il ne faudrait pas oublier de prendre du recul et de la gifler tous les mois. **L'Incorrect** tient à votre hygiène mentale, voici la rubrique **Antipop**.

#ANTI POP

Jul L'assassinat de Lucky Luke par le lâche Jul

corriger l'image ethno-centrée que les westerns nous ont donnée de cette figure. Sauf qu'une œuvre de fiction n'a pas pour vocation de refléter les apparences de la réalité, un tel objectif constituerait en outre une terrible régression dans le processus de représentation lui-même. C'est tout prendre au pied de la lettre pour tout raccrocher ensuite au train d'une idéologie délirante. Le cowboy solitaire du western n'a que peu de rapport avec la réalité sociologique des bouviers américains, et il faut être sacrément con pour croire le contraire. Il est une réactivation d'un des mythes structurants les plus fondamentaux de l'imaginaire collectif européen, à savoir le chevalier errant. Lucky Luke, c'est Gauvain ; Jolly Jumper est son Gringalet ; et comme Gauvain (mais aussi James Bond), il est un héros dépourvu de biographie et donc perpétuellement disponible pour une nouvelle aventure. Il se trouve que quand toutes les Brocéliande du Vieux Continent semblèrent défrichées, le Grand Ouest sauvage du Nouveau Monde découvrit un nouvel horizon de dangers, d'épreuves et de fantasmes.

UN TRACT BINAIRE ET INDIGESTE

Fatalement, soumis à un cahier des charges idéologique écrasant, comme on pouvait s'y attendre, et même en pire, l'album n'est qu'un tract poussif dépourvu de poésie, de surprise ou d'humour. Les Américains blancs du Sud y sont caricaturés comme un ramassis d'ordures esclavagistes tous plus stupides et sadiques les uns que les autres, et qui révoltent notre cowboy semblant découvrir la fracture raciale et comme si le Nord de l'époque avait pensé à la manière d'un hipster new-yorkais d'aujourd'hui (on se fout du réalisme en bande dessinée, mais puisqu'ils y prétendent...) Les noirs (dont on ne rappelle jamais qu'ils furent vendus par leurs frères) sont tous aussi innocents que le bon sauvage de Rousseau, à moins, comme Bass Reeves, de devenir un alter ego de Lucky Luke le surclassant sur tous les points et venant le délivrer des griffes du KKK. Bref, ce pur véhicule idéologique est d'un manichéisme racial à faire passer pour nuancée la profession de foi d'un officier SS.

CHOC EN RETOUR

Si l'Amérique fut longtemps un horizon où l'Europe saturée se projetait à l'infini, désormais, ses obsessions morbides viennent nous infecter en retour. Le douloureux héritage de l'extermination des autochtones et de l'esclavage des noirs nous est transféré à nous qui sommes autochtones et avons aboli trois fois l'esclavage. Là où un Belge fantasait l'Amérique en nouvelle Bretagne fantastique pour émerveiller les enfants, voici que l'Amérique vient aujourd'hui vomir sa névrose dans des cerveaux de jeunes français. Et ceci fut rendu possible par la collaboration du lâche Jul. ♦ **Romarc Sangars**

C'était l'événement de décembre 2020, un nouvel album de Lucky Luke pour un Noël certifié politiquement correct, par les bons soins du scénariste Jul et du dessinateur Achdé, qui venaient de prostituer le cowboy solitaire aux obsessions du temps. En effet, dans *Un Cow-boy dans le coton*, Luke allait se confronter à la question raciale aux États-Unis, la mémoire de l'esclavage et la représentation des minorités, en somme, l'une des figures majeures de la bande-dessinée franco-belge et de notre imaginaire enfantin allait se retrouver aussi blindé de catéchisme progressiste qu'une série Netflix. En arrière-plan, le péché originel du genre, *Tintin au Congo* et ses clichés coloniaux, qu'il était urgent de racheter par une mise à jour retentissante. Ainsi le cowboy à mèche eut-il pour mission de corriger les dérapages du reporter à la houpette.

LES NOUVEAUX CHEVALIERS ERRANTS

L'argumentaire qui sous-tend cet album est typique du néo-progressisme américain : on nous apprend qu'en fait, un quart des cowboys ayant été noirs, il serait urgent de

JAMAIS SANS MON PÈRE

GREENLAND, LE DERNIER REFUGE de Ric Roman Waugh

Avec Gerard Butler, Morena Baccarin, David Denman

Disponible en VOD et DVD



Une comète est sur le point de s'écraser sur la terre et de provoquer un cataclysme sans précédent. John Garrity décide de se lancer dans un périlleux voyage avec son ex-épouse Allison et leur fils Nathan pour rejoindre le dernier refuge à l'abri du désastre. *Greenland* appartient à cette catégorie de films contraints d'être inventifs pour masquer leur petit budget (c'est en tout cas le genre dans lequel il ambitionne de s'inscrire). Ici pas de lutte acharnée, ni de héros ricain qui sauve le monde à coups de bazooka et de vannes pourries, mais simplement un papa ordinaire qui fuit et qui flippe pour son fils malade et sa future ex-femme. Plus proche de *la Guerre des mondes* que de 2012 de Roland Emmerich, sans atteindre la noirceur et l'ampleur esthétique du Spielberg, *Greenland* réussit dans sa mise en scène de l'impuissance, sans éviter les clichetons, mais en demeurant suffisamment anxiogène et sans temps mort pour offrir un divertissement de bonne tenue. Plaisant. ♦ **Arthur de Watrigant**

COMÉDIE AU HACHOIR

MOTHER'S DAY (1980) de Charles Kaufman

Avec Nancy Hendrickson, Deborah Luce, Tiana Pierce

Sortie en DVD et Blu Ray Rimini Éditions



Dans les années 1970, Lloyd Kaufman fondait Troma, une boîte de prod' spécialisée dans les comédies trash à petit budget et les films d'horreur décalés. Le film culte de 1985, *The Toxic Avenger* (Lloyd Kaufman et Michael Herz) est par exemple l'un de ses faits d'armes. Bref, Charles Kaufman, frère de Lloyd, réalise en 1980 *Mother's Day*, un film-hachoir sans le sou mêlant horreur et humour. Trois femmes décident de passer un week-end en forêt, mais les voici séquestrées et torturées par deux frères marginaux élevés par leur vieille mère dans une maison reculée. Ces deux compères idiots et gavés de télé et de gadgets par leur mère représentent le devenir pathologique de l'Américain moyen se vautrant dans la consommation et le divertissement de la violence. Une série B trash et jouissive qui propose une critique sociale sans se prendre au sérieux. ♦ **Charles Fabert**

SEXE, DROGUE ET RONFLEMENT

INDUSTRY de Konrad Kay, Mickey Down

Avec Myha'la Herrold, Marisa Abela, David Jonsson Fray

Saison 1 – 8 épisodes (60min) ♦ Disponible sur OCS +



Industry nous plonge dans l'affreux monde de la finance, à la City plus précisément, au cœur de la banque Pierpoint & Co tout heureuse de recruter un groupe de jeunes loups prêts à tout. Olivier Stone avec *Wall Street* (1987) mais surtout Martin Scorsese dans son excellentissime *Le Loup de Wall Street* (2013) nous avaient déjà prévenus : bienvenue chez les dégénérés. C'est donc non sans surprise que l'on découvre une petite galerie de personnages, bien vertueusement distribués en sexe, orientations et couleurs, évoluer avec style dans un monde sans âme. Si le souci de réalisme des auteurs est appréciable et le rythme soutenu, les faibles enjeux professionnels peinent à passionner, d'autant plus que les personnages, guère aimables, se révèlent aussi peu charpentés qu'une armoire Ikéa. Fidèle à la réputation d'HBO, (*Games Of Thrones* et *Oz* entre autres), cette nouvelle série n'est avare ni en cul et ni en schnouf, en revanche, en général, la qualité d'écriture et l'ambition esthétique suivent. Sauf ici, dommage. ♦ **AW**

DU PLOMB DANS LA BOTTE

SOCIÉTÉ ANONYME ANTI-CRIME (1972) de Steno

Avec Enrico Maria Salerno, Mariangela Melato, Mario Adorf

Sortie en DVD et Blu Ray chez Artus Films



De temps en temps, des éditeurs courageux décident de sortir en DVD des poliziotteschi, ces polars italiens réalisés pendant les années de plomb. Or, ce filon italien regorge d'excellents films à redécouvrir. Ainsi de *Société anonyme anti-crime*, de Stefano Vanzina dit Steno. Le commissaire Bertone (Enrico Maria Salerno) enquête sur un braquage suivi du meurtre d'une commerçante par deux jeunes Italiens. En parallèle, ces deux jeunes sont poursuivis par une mystérieuse société anonyme anti-crime, un groupe d'hommes qui décident de faire le travail que la Police et la Justice ne parviennent pas à faire : traquer et éliminer les criminels. Le commissaire Bertone est sur un fil, qui se heurte à ses limites tout en désirant rester dans la légalité. Film sur la corruption et le désir d'ordre de la société italienne de l'époque, il constitue un vrai plaisir cinéophile, avec son inspecteur solitaire, ses vues du Rome des années 1970 et ses couleurs délavées. À savourer avec un limoncello. ♦ **CF**

COUP DE MAÎTRE

JABBERWOCKY (1977) de Terry Gilliam

Avec Michael Palin, Harry H. Corbett, John Le Mesurier

Sortie en DVD et Blu Ray chez Carlotta Films



Avec ce premier long-métrage Terry Gilliam s'émancipe des Monty Python et impose un univers plus personnel, une féerie médiévale et non-sensique dont on voit déjà les prémisses dans *Sacré Graal*. Librement inspiré d'un poème de Lewis Carroll, *Jabberwocky* est une sorte de conte de fées absurde travaillé par l'inversion oulipienne et un certain sens du grotesque proche des enluminures et des chimères dont Gilliam raffole. Toute son œuvre est déjà là en puissance : un sens du cadre et de la composition, une direction artistique bricolée mais cohérente, des personnages touchants malgré leur fonction archétypale et un univers qui hésite entre la crasse et l'or, chargé d'influences baroques. On notera que toute la troupe des Monty Python y joue un rôle et que si l'humour absurde des Anglais est bien présent, Terry Gilliam impose déjà sa patte et déploie tout un artisanat du songe qui culminera plus tard avec *le Baron de Münchhausen* ou *Tideland*. C'est enfin l'occasion de voir ce film trop rare dans une excellente copie, donc un seul mot : foncez !

♦ **Marc Obregon**

L'AMOUR EN ÉTÉ

PARIS AU MOIS D'AOÛT (1960) de Pierre Granier-Deferre

Avec Charles Aznavour et Susan Hampshire

Sortie en DVD chez Pathé Films



Granier-Deferre fait partie de ces nombreux cinéastes des années 60 que la critique inféodée à la Nouvelle Vague a jugés trop académiques. Il s'agit pourtant d'un excellent faiseur, preuve en est ce beau *Paris au Mois d'Août*, film invisible pendant des dizaines d'années et enfin sorti de l'oubli par Pathé. Sur une trame classique qui fait autant penser au Billy Wilder de *Sept ans de réflexion* qu'au cinéma de mœurs italien, Granier-Deferre signe un film très français, avec Aznavour dans un premier rôle tout en nuances : le chanteur incarne ici un petit vendeur de la Samaritaine, rêveur et flottant dans un costume trop grand – une silhouette comme sortie du cinéma burlesque – qui s'éprend d'un joli mannequin anglais pendant les vacances d'été. Leurs noces candides et mélancoliques resteront captives de cette capitale lasse et ensoleillée que Granier-Deferre filme avec maestria. Aznavour et la ravissante Susan Hampshire forment un couple de cinéma à l'élégance rare et le Paris des années 60 n'a jamais été aussi empli de promesses. ♦ **MO**

HOMMAGE AU CANTOR

CHRONIQUE D'ANNA MAGDALENA BACH (1968)

de **Straub et Huillet** ♦ Avec Gustav Leonhardt, Christiane Lang-Drewanz et Paoli Carlini ♦

Sortie en DVD aux Éditions Montparnasse



Le cinéma du couple Straub-Huillet n'a pas vraiment passé le cap des années 80 : trop exigeant, trop dépendant d'une certaine Nouvelle Vague qui s'entichait des postures du Nouveau Roman ou du théâtre brechtien... Pourtant, leur œuvre recèle quelques perles comme cette *Chronique d'Anna Magdalena Bach*, l'un des rares films à véritablement montrer la musique, au lieu de sombrer dans l'hagiographie crétine ou le penum musicologique. Basé sur des textes d'époque qui relatent la relation du Cantor de Leipzig avec sa deuxième femme, et sur les prestations filmées du claveciniste virtuose Gustav Leonhardt, qui interprète le rôle de Bach, le film déploie une étonnante véracité, grâce à des plans dépouillés qui dépeignent parfaitement la rigueur luthérienne et la recherche de perfection du compositeur. En évitant à tout prix la reconstitution historique, le film gagne en incarnation et constitue une sorte de document musical tout en spiritualité, qui explore les cimes de l'amour et l'abîme de l'inspiration. Magnifique. ♦ **MO**

LE BALLET DES ÂMES PERDUES

JUDO (2004) de Johnny To

Avec Louis Koo, Aaron Kwok, Cherrie King

Sortie en DVD et Blu Ray chez Carlotta Films



On ne dira jamais assez à quel point Johnny To est un génie. Cinéaste hong-kongais, il est toujours resté à l'ombre de ses collègues les plus prestigieux, comme John Woo, Tsui Hark ou Ringo Lam. En vrai amoureux d'Hong Kong, il creuse le sillon d'une œuvre élogiaque et opératique, qui célèbre le petit peuple de la mégapole et constate avec amertume les changements profonds subis par la ville depuis la rétrocession. Dans *Judo*, il rend hommage à l'un de ses maîtres, Kurosawa : un hommage bien personnel puisqu'à l'économie de moyens propre au japonais, il préfère déployer une furieuse entreprise de cinéma total. En s'attachant à la quête de rédemption d'un gérant de night-club ivrogne il emprunte autant au ballet qu'au film noir et au mélodrame social, pour proposer une belle réflexion sur l'individualisme gangrénant la société chinoise. D'une beauté plastique toujours stupéfiante, peignant une nuit hong-kongaise électrique que traversent autant les fureurs du combat que les détresses intimes, ce *Judo* est à ranger parmi ses plus grandes réussites. ♦ **MO**

Childfree Après moi, rien



N'y aurait-il plus que les couples homosexuels pour vouloir des enfants en occident ? C'est en tout cas ce que semble dire la pléthore d'articles vantant les mérites des childfree, ces adultes volontairement sans enfants. Pour des raisons allant des plus banales aux plus bancales.

La connexion entre sexualité et procréation a vécu. Aujourd'hui, faire un enfant tient davantage du choix de planning que des suites de la vie conjugale.

Alors, pour passer le cap on budgétise, on calcule, on compte les petits sous. Un landau, ça vaut trois restos entre copines. Et un bébé qui se réveille au milieu de la nuit, c'est oublier la prime de fin d'année au boulot. L'Occidentale libérée délivrée veut profiter pleinement de sa jeunesse, à l'instar de son compagnon.

Résultat : la natalité européenne décline rapidement, à tel point que les arrivées massives d'immigrés ne compensent plus le déficit. La France, avec un taux de 1,8 enfant par femme, affiche l'indice le plus élevé de la zone euro. Soit en dessous de 2,1 enfants par femme, seuil de renouvellement de la population. Le Vieux Continent se meurt. Si les raisons économiques retardent l'âge de la première grossesse, affectant la fécondité, elles ne sont pas les seuls facteurs de cette équation.

Le mouvement *childfree* ne pouvait provenir que des États-Unis, lieu de toutes les expériences sociales étranges. Leur but affiché n'est pas de pousser à ne pas avoir d'enfant, mais de normaliser ceux qui n'en veulent pas. En France, 5,3 %

de la population a fait ce choix – et 70 % des femmes estiment que la descendance n'est pas une évidence (enquête Arte « Il était temps »).

UNE QUESTION DE RESPONSABILITÉ ?

Les personnes interrogées évoquent à la fois des raisons altruistes... et égoïstes. Il faudrait éviter de se reproduire pour ne pas prendre la responsabilité de mettre au monde dans une société si dure. Adultes éternels, ils font le choix d'épargner à leur hypothétique progéniture les difficultés qu'eux-mêmes peinent à gérer. Ainsi, comme le déclare Édith Vallée, psychologue clinicienne : « Certaines femmes disent : "Je ne veux pas d'enfant car je ne veux pas prolonger le monde tel qu'il est fait, de violences, d'exactions" ». Ces femmes sont souvent militantes, engagées politiquement ». Étonnamment, les mêmes évoquent la volonté de vivre leur vie pleinement, sans contrainte. On ne fait pas d'enfant, pas plus qu'on n'adopte un chien. Après tout, qui voudrait le promener si on prenait deux semaines de vacances à Cancun ?

ÉCOFÉMINISME

Ah non, pas de vacances à Cancun. L'argument majeur au refus d'enfant est l'éco-

logie. Si les glaciers fondent et les bébés phoques meurent, c'est parce que vous avez des triplés, inconscients ! Après tout, comme l'explique l'étude de Seth Wynd de l'Université de Lund (Suède) : « Une famille américaine qui choisit d'avoir moins d'enfants contribue au même niveau de réduction des émissions de CO₂ que 684 adolescents qui décident de recycler systématiquement leurs déchets pendant le restant de leur vie ».

Alors face à la solastalgie (éco-anxiété), que 65 % des moins de 18-24 ans déclarent ressentir, certains préfèrent carrément zapper la case bébé.

CASSE-COUILLE

Les chirurgiens se trouvent confrontés à des dilemmes moraux d'un genre nouveau : les jeunes sans enfants qui demandent à se faire stériliser. Ligature des trompes pour ces dames, ou vasectomie pour ces messieurs (+491 % entre 2010 et 2018). Comme à la SPA, sauf que c'est moins cher : c'est l'État qui paye.

Dans un occident qui se meurt, la société accepte de plus en plus cette tendance – et l'encourage même. Les articles de presse concernant les *childfree* se multiplient. On y découvre les Manon, Caroline ou Léa, présentées comme d'audacieuses femmes pleinement épanouies du haut de leurs duplex parisiens. Elles y exposent leur démarche pour une meilleure visibilité de leur condition dans la société, tout en affirmant que l'opinion des autres ne compte pas. On n'est plus à une contradiction près.

LA FAUTE DES BÉBÉS OCCIDENTAUX

Mais ces articles révèlent aussi, au milieu de ces autocongratulations et affirmations positives éco-conscientes, un inquiétant message. Quelques années auparavant, on vous incitait à adopter plutôt qu'à procréer : tant de malheureux attendraient un nouveau foyer. Rappelons-nous d'Angelina Jolie allant faire son shopping d'orphelins en jet privé en Afrique. Désormais, on nous présente des chiffres accablants : un enfant africain consommerait sept fois moins de carbone qu'un petit français. Alors certes, la natalité africaine détient les records mondiaux. Mais une naissance là-bas est éco-compatible, alors qu'un bébé ici fait crever la planète. Si on boucle le raisonnement, la solution est toute trouvée : laissons notre population vieillir et mourir. Ça devrait sauver les pingouins. ♦

LES JEUX DE TRANSPARENCE

Lors des défilés, aucune grande maison n'a fait l'impasse sur les textures vaporeuses. Cette tendance ultra-féminine met au goût du jour l'organza, la mousseline de soie ou de coton, et la très raffinée dentelle. À choisir avec modération pour sa garde-robe du quotidien : on peut passer de vestale à vulgaire en quelques centimètres carrés loupés.

On garde : sur les rajouts en longueur de jupe, les manches, ou les blouses par-dessus un petit haut.

On évite : la robe totalement transparente qui laisse peu à deviner. On réserve cette tenue pour la plage en été, si jamais on a le droit d'y aller.

LES MANCHES BOUFFANTES

Rien de tel pour structurer une silhouette avec goût. De jolies manches prononcées relèvent tout de suite une tenue, et apportent une jolie dose de romantisme. Sur les podiums, elles se portent en version courte ou trois-quarts, et se déclinent sur toutes les pièces, de la maxi robe au crop top.

On garde : les manches gigot, plissées et bouffantes de taille raisonnable.

On évite : les manches qui remontent plus haut que la boucle d'oreille. On cherche une tenue féminine, pas le cosplay de la reine Amidala.

LE ROSE

Les rêves de jeune fille se réalisent : on peut sortir la panoplie de princesse. N'en déplaise aux féministes, le rose reste la couleur par excellence des demoiselles. À manier avec précaution, cependant : on privilégie des tonalités légères ou pastel, tirant sur le chair, et un peu plus relevées si on a le teint mat.

On garde : le rose romantique dans les tons clairs ou poudrés. Un indispensable pour un rendu baby doll très en vogue cette saison.

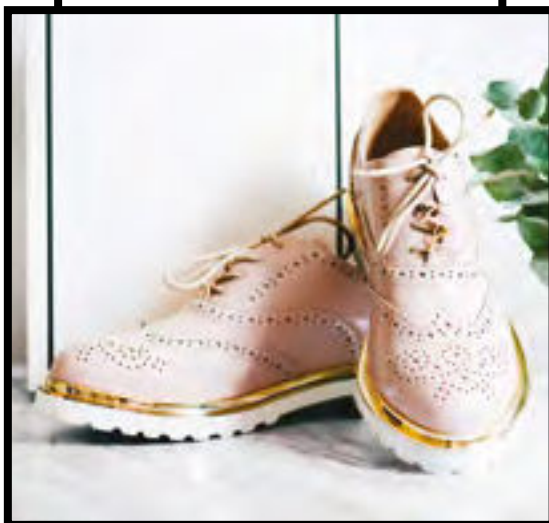
On évite : le total look rose, ou pire, le rose bonbon et fuschia. Même Roselyne Bachelot a laissé tomber.

LES PAILLETTES ET TRUCS QUI BRILLENT

Disco ! Le printemps 2021 arbore des airs de boule à facette des années 70. En simple veste, en robe ou en total look, les grands

C'est parti, on laisse 2020 derrière nous.
De gaieté de cœur. Enfin presque. Le fashion wear 2021 nous plonge avec lassitude dans ce qu'on appelle pompeusement une réinvention des années 90. À croire que les créateurs attendent avec impatience les années 2030 pour pouvoir nous refourger les pantacourts et tailles basse de l'an 2000 en version rétro. **La mode bégaye, en peine à créer de la nouveauté. À défaut d'être à la page, on choisira quelques tendances 2021 pour marier élégance et style**

Tendances mode 2021



couturiers n'épargnent aucune pièce du dressing. Les pièces les plus audacieuses se contemplent avec lunettes de soleil, pour épargner les rétines sensibles.

On garde : uniquement pour les soirées cocktail, ou par petites touches. Sur les sneakers, par exemple, ou un petit top qu'on laissera dans son placard. Fermé à clef. Auquel on mettra le feu.

On évite : tout ce qui dépasse les dix centimètres de diamètre. Les brillants sur les vêtements, c'est réservé aux stars de télé-réalité et aux aliens des films de SF rétro. De la sirène shiny au thon à paillettes, il n'y a qu'une nageoire.

LE COL BLANC

Retour en enfance pour les jeunes filles de bonne famille ! Le col blanc devient un indispensable de la saison. Il se porte dans toutes ses déclinaisons : claudine, lavallière, cape, chorale... Le tout en XXL pour être au top. Attention au repassage, ça ne pardonne pas !

On garde : touche de raffinement, le col blanc confère tout de suite un style élégant à une tenue simple. On fait passer sa silhouette en VIP à peu de frais. À shopper sans modération !

On évite : Le col nunuche en crochet qui rappelle celui de la défunte juge rouge Ginsburg. On risquerait de vous confondre avec une progressiste.

LES FRINGUES DE CONFINEMENT

Le homewear acquiert ses lettres de noblesse. Les créateurs choisissent des formes larges, confortables, et des textures douces. La lingerie, et notamment la brassière, s'expose sous des gilets molletonnés. Le pantalon se porte déstructuré, dans des textures fluides.

On garde : le confort ! Pour une fois qu'une mode n'exige pas qu'on se martyrise le corps, profitons-en. Privilégiez les tissus doux et les coupes amples. C'est le moment de ressortir les jupes mi-longues en suédine et les robes tablier.

On zappe : la silhouette négligée. Le confort n'est pas un prétexte pour se laisser aller au mauvais goût. Cumuler un pantalon de yoga avec son sweat en pilou-pilou, c'est un non-sens absolu.

On réserve ça aux soirées détentes, ou mieux : au fameux placard fermé à clef qui contient les vêtements à paillettes et qu'on fera assidument cramer. ♦



Symbole de pouvoir et de noblesse, la chevalière fait son retour en force sur les podiums. Sauf que cette fois-ci, elle s'affiche à la main de ces dames. Ce bijou traditionnellement réservé aux hommes existe depuis la plus haute antiquité. Il servait à apposer une signature unique pour les documents officiels. En raison de son coût considérable, ce signe de prestige se réservait à la noblesse.

De nos jours, la règle n'impose plus d'avoir du sang bleu pour en porter, même si cela reste une tradition dans certaines vieilles familles. Puisque la mode revient au goût du jour, sautons sur l'occasion de nous en faire offrir une !

Chevalière

Dans cette période où afficher son joli minois devient de moins en moins possible, on se distingue par une tenue impeccablement accessoirisée. **Pas besoin d'en faire trop : une lourde chevalière en or massif suffit.**

Les grandes maisons de mode craquent cet hiver pour cette pièce de bijouterie intemporelle et remarquable.

On n'en possède (généralement) qu'une seule. L'objet reste coûteux, et relève fortement la tenue portée. Pas besoin d'en rajouter, une chevalière seule suffit à habiller les mains et accessoiriser une tenue. Le bijou à la fois unique et un rien hautain démarque sa détentrice du reste de la plèbe. Impossible qu'on vous prenne pour une étudiante en socio avec cette bague au doigt – de la main gauche, précisons-le.

Pour trouver la perle rare, un paquet d'options s'offre à vous. S'il convient de la choisir dans un métal précieux, la forme reste libre, avec une préférence pour l'ovale pour ces dames, et carré pour messieurs. Si votre famille n'a pas d'armoiries, pas de problème, vous pouvez créer les vôtres. Assurez-vous seulement de ne faucher le design à personne. Rien n'oblige cependant à ce qu'il s'agisse d'armoiries : des initiales ou un symbole original feront l'affaire. Plus qu'à éplucher internet pour trouver votre papa Noël virtuel ! ♦



Miroir, mon beau miroir

On ne sait plus quoi penser : faut-il changer son corps pour le faire correspondre à ce qu'on est à l'intérieur, ou s'accepter tel quel ?
Le physique, une fatalité ?

LE PHÉNOMÈNE TRANS

En 2014, on riait ouvertement de Conchita Wurst, l'étrange femme à barbe de l'Eurovision. En l'an de grâce 2020, on est priés de s'extasier sur *Petite Fille*, le documentaire d'Arte présentant un garçon de sept ans prêt à se faire découper les parties génitales pour ressembler à une fille. Les opérations de changement de sexe rentrent dans les mœurs, non sans mal. Les grandes entreprises convient leurs salariés à des séminaires sur les droits LGBTQ+, Netflix enchaîne les séries traitant du sujet.

Les féministes, embourbées dans leurs contradictions, se questionnent : leurs compétitions sportives doivent-elles s'ouvrir aux femmes transsexuelles ? Même la très progressiste J.K. Rowling, l'auteur « maman » de Harry Potter, voit ses propos retoqués sur le sujet. Dans une déclaration, elle ose prétendre que seules les femmes biologiques auraient leurs règles. Le site *Mademoizelle*, à la pointe du progressisme néo-féministe, fait témoigner des jeunes filles qui culpabilisent de perdre du poids. Bref, on ne sait plus ce qu'il est permis de penser.

SOUFFRIR ET ÊTRE BELLE

Les femmes ont toujours trouvé des moyens de s'embellir et paraître plus jeunes. Elles se transmettent des conseils de vêtements, de fards ou des techniques bizarres réputées infaillibles. La

société valide cette pratique lorsqu'elle reste discrète. « Tricher » un peu trop fait courir le risque de la vulgarité. Les tresses et bijoux de cheveux conviennent, alors qu'une perruque attire les moqueries. Ces marques de raffinement féminin complètent l'entretien du corps. Le maître-mot : modération. Passer sous le bistouri n'a donc pas toujours bénéficié d'une si bonne presse. La chirurgie esthétique demeure un sujet délicat, que même les stars préfèrent esquiver. Les paparazzis impriment leurs gros titres sur les ratés de telle ou telle vedette vieillissante. S'il y a retouche, c'est qu'il y a défaut.

GOLEM

Le phénomène transgenre redéfinit le rapport au corps au sein de la société. Désormais, le physique sert d'enveloppe à une conscience (évitons le terme d'âme !) qui le modèle à sa volonté. On rectifie tout ce qui ne correspond pas à l'image qu'on se fait de soi. Vous êtes un homme dehors mais une femme dans votre tête ? Hop ! On coupe ce qui dépasse, on rajoute des prothèses mammaires, et voilà Richard-François aussi frais qu'une jeune fille en fleur. Quoi de plus naturel à l'heure où les moyens de modifier son corps sont pléthore : tatouages, implants bioniques lumineux, liposuction, etc. ?

SE SOIGNER PAR LES APPARENCES

Paradoxalement, le même courant progressiste revendique de s'assumer – plus encore : que chacun valide le corps de l'autre. Le mouvement *bodypositive*, initié aux États-Unis, met en valeur les corps différant des canons de beauté. En général, en surpoids.

« J'ai choisi de devenir un homme » cohabite donc, certes maladroitement, aux côtés de « je n'ai pas choisi d'être obèse, mais j'assume ». Les femmes zappent l'épilation parce que les poils sont naturels, mais valident le changement de sexe chirurgical. On peut se faire greffer un pénis gonflable avec une pompe, mais faire du sport pour garder la ligne est une violence oppressive du genre opposé. On se renie jusqu'à se mutiler, mais le reste de la société doit admirer ce qui en résulte.

Le problème ne vient pas de la modification du corps, mais du rapport à l'esthétique, à l'effort et la modération. Photoshop fait des ravages, à l'heure où Madame ToutLeMonde se compare à toutes les femmes de la Terre. L'image est devenue une souffrance collective, et le rapport à la beauté, une névrose. Tout le monde veut être qualifié de beau sur les réseaux sociaux, qu'il corresponde ou non à des critères – n'importe quel critère. Plus besoin d'être jolie : être acclamée suffit.

Conseil : hochez gentiment la tête devant l'alien informe qu'on vous agitera sous le nez. Puis retournez regarder Miss France, ou délectez-vous de la grâce d'un ballet. ♦

La fabrique du fabo



Son style à elle

Par **Stéphanie-Lucie Mathern**

Introduction à un grand destin enfoui

« Peut-être le trait dominant de cet âge du monde consiste-t-il dans la fermeture de la dimension de l'indemne ». Heidegger / « Et moi seul j'échappai pour venir te le dire ». Job / « Le milieu est peut-être un peu plus à droite ». Pascal OP, Charlie Hebdo

La catastrophe du Covid ressemble au dernier verre de l'alcoolique qui est toujours l'avant-dernier. L'obsession de préserver la vie conduit à l'éternel renversement des valeurs : la mort. On maintient dans la crainte. L'imaginaire est absolument négatif. Le poids d'être soi toujours plus lourd. On regrettera le parasitage et l'ennui sublime de Noël. Déconstruire 2020. Sacraliser la liberté de désacraliser. Et pour dire quoi, à la fin ?

La faillite du grandiose, la perversion de la charité, la perte de l'instinct. On le sait depuis Montherlant, la vie de beaucoup d'hommes ne vaut pas plus que la vie d'un goujon.

La société est la subjectivité absolue. On manque de plus en plus de flair dans nos masques. Les fêtes de Nouvel an sont meublées par le bavardage et les arrogances paumées. Nos esprits vont rapidement vers le minimal. La vulgarité est partout, étalage de cécité à soi-même, les ambiances rabougries. Tout le monde avec son mot à dire pour ne pallier qu'à la dialectique du manque. Les dissonances nous font souffrir physiquement. Que pouvons-nous encore avoir à échanger ?

Nous sommes devenus notre milieu. Nous avons le souci du secret et des espaces privés. La reconnaissance est la seule consolation avant la mort. La mondialisation a rendu tout provincial. La rééducation idéologique est anachronique et puante. La sape culturelle est à l'œuvre et prône une libération pour mieux nous contrôler. Libérer pour punir, définitivement.

La France est un kebab. Tout s'est statufié. Les modes s'additionnent. On nous la fout tellement profond dans le cul qu'on finit par craindre le contact et devenir franchement puritain. Le pacte de confiance s'est rompu. On fait comme si. Nous passons dans le temps, offensés. Transformant sou-



vent l'opresseur en rédempteur. Notre vision étant toujours de l'ordre de la prophétie auto-réalisatrice.

Tout est affaire de focale. La transmission à grande échelle a réduit le monde à rien. Notre lien avec lui obéit à une logique d'immersion. Nous sommes de petits entrepreneurs de soi, à préférer se comparer.

La Grande bouffe

Par Jean-Baptiste Noé

La compétition est partout, acharnée. On est à la fois produit et producteur.

On veut aider son prochain mais on tue le plus proche. Les mots d'amour ne sont que des lettres sans destinataire.

Tout repose sur l'opposition de deux parties. On est en cours de philo sans fin, devoir sur table, quatre heures. L'utile s'oppose sans fin au non mesuré. Nous sommes peu dans le camp de l'antithèse.

On est utile, on se reproduit. Alors qu'on ne se réalise que dans l'incertain, dans une finalité qui n'est pas complètement déterminée. Le sacré est au même niveau que le déchet. Civilisation du rebut où la seule vérité est l'extinction de tout.

Ayez le cœur d'une vierge que le bûcher ne consume. Le réel, c'est le ratage.**Que fait-on de son énergie excédante?**

Le désaccord fait vivre même si on adore les pyjamas. Tout est mou à l'image de la pensée. Tout pue le confort factice, l'oisiveté et la langueur. Pendant ce temps, on pose des bombes dans vos caves et on décapite l'autorité.

Le zen tiède vous apprend la maîtrise et la compassion. Et l'on refoule. Reniement et sacrifice. On retourne la cruauté contre soi. La haine est pourtant la condition de l'amour vrai. Celui qui nous fait voir le consentement ailleurs que par la capote.

Chaque jour, un peu plus domptés. Étiolés, soumis, truqués, expropriés. Vivants nos rapports sous le signe du malentendu. L'échange pue la magouille. On dévalise tout. L'amitié est un vol à l'étalage.

2021 sera-t-il enfin le temps de la dureté? Vos gueules et vos cœurs seront-ils moins pâteux? Échappons aux comforts du solipsisme et aux positions autistiques pour une confrontation réelle. Ayez le cœur d'une vierge que le bûcher ne consume. Le réel, c'est le ratage. Et nous sommes certainement tous pareillement malheureux. D'une façon générale, on fait semblant. Le monde est un spectacle à regarder, pas un problème à résoudre. 2021 aura la précision d'une cérémonie cruelle. ♦

Vignobles: les petits s'envolent

Dans le domaine viticole, le fait majeur de ces dernières décennies est la montée en gamme d'un grand nombre de vignobles autrefois de piètre qualité.

Jusque dans les années 1980, en dehors du Bordelais, de l'Alsace et de la Bourgogne et de quelques pépites ici et là, le choix était limité. Les petits vignobles, ceux qui avaient alimenté les gosiers des ouvriers et des hommes du peuple, dont le vin était vendu en pichet dans les bistrots, étaient condamnés à la disparition. Les habitudes alimentaires avaient changé, les goûts aussi. L'histoire semblait écrite: vins d'Auvergne, de Gaillac, du Languedoc et des Côtes-du-Rhône avaient en face d'eux le sort attendu des vignobles d'Argenteuil et de Suresnes, autrefois abondants, désormais disparus. Il en fut tout autrement, preuve que l'innovation et l'attention portée aux besoins des clients permettent d'infirmer bien des destins fixés d'avance. Le salut est passé par l'amélioration de la qualité: des cuves en inox, des jus mieux traités, des températures maîtrisées, un soin constant de la vigne, une attention portée lors des vendanges, de meilleures extractions, une meilleure connaissance des produits phytosanitaires à utiliser contre les maladies, etc. S'est ensuivie une adaptation de la communication. Le Beaujolais avait ouvert la voie avec le beaujolais nouveau, aujourd'hui décrié, mais à l'époque véritable innovation culturelle qui permit à cette terre de se faire un nom et d'être apprécié par plusieurs générations. Le vin fut vendu en bouteille et non plus en vrac, les cuvées ont été rendues plus lisibles, le vin est monté en gamme et s'est diversifié autour des rouges, des rosés, des blancs et des créchants.



Ceux qui devaient disparaître se sont maintenant, mieux ils se sont fait un nom.

Le vignoble français a connu une floraison de diversité dans laquelle chaque appellation a mis en valeur ses cépages, s'est inventé des formes de bouteille typiques, a valorisé ses paysages et son histoire par l'œnotourisme. Cette révolution silencieuse a transformé un grand nombre de régions et a développé l'idée de crus, de terroirs et de consommations locales. Les vins d'Auvergne peuvent désormais rivaliser avec ceux de Savoie, de Loire, de Buzet et de bon nombre de noms inconnus encore à la fin des années 1990. Les caves des supermarchés et des cavistes se sont étoffées de nombreuses références rendant plus complexes aussi la connaissance et la sélection des flacons. L'amateur y voit son plaisir décuplé et accru à des prix attractifs. Autrefois en position de quasi-monopole, le Bordelais est le vignoble qui peine le plus face à ces résurrections. C'est à lui aujourd'hui de se réinventer, de retrouver des goûts et des identités tant ce qui allait autrefois de soi n'est plus désormais acquis. Cette vitalité du monde viticole est une bonne chose tant pour les vignerons que pour les amateurs; elle démontre que ce secteur est toujours bien vivant et capable de s'adapter aux goûts et aux demandes des nouveaux buveurs. ♦

Les vignerons du Languedoc face à la mondialisation

Raisins solaires

Le vin à deux euros dans le Languedoc, c'est terminé. Longtemps cette région a souffert d'une piètre image. La quantité semblait l'emporter sur la qualité, l'alcool sur les saveurs. **Cette période appartient au passé, le Languedoc est aujourd'hui réputé pour ses vins élégants à prix modérés.** Une montée en gamme qui reflète le travail obstiné des vignerons à l'accent qui chante.

Le vin est présent dans le Languedoc depuis vingt-huit siècles. Avec 320 jours d'ensoleillement par an, ce terroir est idéal pour la culture de la vigne. Chaque année, 15 millions d'hectolitres sont produits par 227 coopératives et 1 350 caves particulières. À l'échelle mondiale, le Languedoc est le plus grand vignoble d'un seul tenant. Gage de qualité, l'appellation d'origine contrôlée (AOC) se développe en Languedoc. L'AOC est un label permettant de certifier qu'un vin a été réalisé dans une même zone géographique et selon un savoir-faire reconnu. Présente depuis les années 30 dans le Bordelais et en Bourgogne, l'AOC est récente dans le Languedoc, mais prend de l'ampleur. Il existe aujourd'hui 23 AOC en Occitanie.

Plus de qualité, c'est aussi davantage d'écologie. En France, le Languedoc est la première région viticole en agriculture biologique. Un exemple parlant : les vignerons regroupés autour de l'appellation « Terrasses du Larzac » (Nord-Ouest de Montpellier), sont à 85 % des producteurs bio. La mondialisation du marché du vin constitue à la fois une menace et une opportunité pour les vignerons. Se battre contre des vins chiliens, australiens ou californiens n'est pas chose facile pour une exploitation familiale. Toutefois des trésors sont cachés dans les vignes du Languedoc : un terroir, une histoire, des hommes.

« Notre histoire est exceptionnelle », clame avec enthousiasme Diane Losfelt, propriétaire du château de L'Engarran. « Elle débute en 1730 par la construction du domaine. Contrairement à beaucoup de châteaux édifiés autour de Montpellier, le nôtre est l'un des rares qui furent ornés par des symboles faisant référence à la vigne ». Des symboles que Diane Losfelt reprend sur ses étiquettes de vin, comme la Lionne dévorant des grappes de raisin.

Dans la famille depuis cinq générations, le château est défendu bec et ongles. « L'appellation château s'est multipliée ces dernières années pour induire en erreur le consommateur, poursuit Diane Losfelt. On donne ainsi un cachet prestigieux à des vins sans territoire clairement défini. Pour moi l'appellation château signifie des vignes accolées à une demeure digne de ce nom ».

Diane Losfelt produit 250 000 bouteilles par an. Du rouge, du blanc et du rosé. Des vins élégants qui comblent les désirs contemporains. « *La consommation change. Le grignotage et les apéros prennent le pas sur le dîner traditionnel. Cette attitude plus décontractée favorise la dégustation. On parle, on boit et on sent ce que l'on a dans le verre. Il faut donc des vins qui possèdent davantage d'arômes et de légèreté* ».

Si l'on boit moins mais mieux, on souhaite aussi boire plus sainement. Les vins haut de gamme sont particulièrement adaptés à la culture biologique parce qu'ils peuvent être produits sur des petites surfaces.

Lorsque Nathalie Jeannot a créé son premier millésime en 2012, elle possédait 15 hectares. Il était donc exclu qu'elle produise de la quantité, sur une si petite surface. Nathalie Jeannot, propriétaire du domaine de la Chapelle de Novilis était condamnée à faire du haut de gamme. À 50 ans, elle engage une reconversion professionnelle. Elle quitte un poste de directrice commerciale dans l'industrie pharmaceutique pour devenir vigneronne. « *J'ai toujours eu la passion du vin. À 25 ans, je n'étais pas une femme à bijou mais je possédais une cave de 1 200 bouteilles. J'organisais chez moi des dégustations* ».

Mais entre aimer le vin et le faire, il y a un monde. Nathalie Jeannot retourne à cinquante ans à l'école et passe son diplôme. Elle se lance dès sa première récolte dans le bio. À la Chapelle de Novilis située à dix kilomètres de Béziers, les produits chimiques sont bannis des sols, des plantes et des cuves. « *Cette année, mon projet est de planter des arbres afin de procurer de l'ombre à la vigne* ». Appelée agroforesterie, cette association entre l'arbre et la culture compense les effets négatifs du réchauffement climatique. Car, lorsqu'il y a assèchement du sol, la vigne bloque l'évaporation de l'eau. Ce phénomène provoque l'arrêt de la sève dans la plante. Résultat, le raisin peut être chargé de sucre sans être pour autant arrivé à maturité. Au final, le vin possède un fort taux d'alcool mais ses tanins ne sont pas mûrs. L'arbre retrouve donc sa fonction d'antan : fournir de l'ombre.

En France, le Languedoc est la première région viticole en agriculture biologique.

COSTA CAOUDE, MAS HAUT-BUIS cuvée emblématique du Mas, ce vin de garde s'impose par son originalité et son fruit. Un vin issu de vieilles vignes de Grenache et de Carignan, blotties sur les contreforts du Larzac à plus de 350 mètres.





Pour corriger les effets négatifs du réchauffement, Olivier Jeantet compte sur la géographie.

Vigneron sur les Terrasses du Larzac, sa propriété le Mas Haut Buis bénéficie de la fraîcheur des contreforts du massif. « Mes vignes se situent à 700 mètres d'altitude. Les amplitudes thermiques sont importantes. Nous pouvons avoir 35 degrés le jour et 14 degrés la nuit. Ainsi mes vins gardent beaucoup de fraîcheur, c'est-à-dire un bon équilibre entre l'alcool et l'acidité ». Ancien coureur de rallye automobile, Olivier Jeantet est devenu vigneron à 27 ans par passion et par aventure. Dès le départ, il choisit la culture en bio, sans doute pour expier sa passion des bolides. « Quand j'ai débuté, l'appellation Terrasses du Larzac n'existait pas encore. Nous étions une quarantaine de producteurs, nous sommes 125 aujourd'hui. Il y a beaucoup plus de caves particulières. Le consommateur a davantage confiance dans les vignerons indépendants que dans les coopératives ».

Au nord-ouest de Béziers s'étend le massif de Saint-Chinian Roquebrun.

Un massif à la géologie exceptionnelle constituée de terrains plissés et écaillés. Au nord, les schistes qui donnent des vins ronds aux tanins fondus. Au sud, les calcaires qui créent des vins aux tonalités minérales. Nicolas Gaignon est originaire de la Loire. En 2003, séduit par le soleil, il s'installe sur les terroirs de Saint-Chinian. Propriétaire du Mas Champart, il est un viticulteur en bio, respectueux de l'héritage. « Nous sommes attachés à l'histoire de ce terroir. Nous réintroduisons les vieux cépages qui sont caractéristiques du sud comme le carignan ou le terret. Avec le réchauffement climatique, ils résistent beau-



Évolus Blanc 2017, Chapelle de Novilis ; IGP Pays d'Oc, Blanc 2018, Mas Champart ; Sainte Cécile et La Lionne Rouge du Château de l'Engarran ; Mille et un Ceps, Domaine du Vieux Chai ; Grès de Montpellier, Château de l'Engarran ; Quetton Saint-Georges, Château de l'Engarran

coup mieux à la chaleur car ils sont adaptés au sud ».

Plus au nord dans le massif de Saint-Chinian se situe le domaine du vieux Chai. Cette exploitation viticole est dirigée par deux sœurs sémillantes : Florence et Sophie Jean. « Le schiste permet d'emmagasiner l'humidité et procure à la région un microclimat. Nous bénéficions à Roquebrun d'un climat méditerranéen qui donne des étés secs et des hivers doux sans grosse gelée ». C'est sur une terre de schiste pur que les deux sœurs produisent leur vin d'excellence : le Mille et un ceps.

Fleur de leur gamme, il est l'aboutissement d'une vinification travaillée (30 jours de macération avec élevage en fût). Face aux ayatollahs de la santé publique, il faut défendre les viticulteurs du Languedoc. Car dans cette lutte mondiale, l'enjeu dépasse l'existence ou non du vin. Il s'agit de notre mode de vie, nos traditions, notre civilisation. Pour conclure, reprenons en chœur l'antienne de Coluche : « Quand on voit la tristesse des beatniks, on comprend pourquoi c'est interdit le hakik et on se dit que le pinard ça devrait être obligatoire ! » ♦ **Benjamin de Diesbach**

POUR ACHETER DU VIN : Mas Haut-Buis : mashautbuis.com • Château de l'Engarran : chateau-engarran.com • Chapelle de Novilis : chapelledenovilis.com • Mas Champart : mas-champart.com • Domaine du Vieux Chai : vieuxchai.com

Partout, les saints

Par Domitille Faure

Sainte Élisabeth de Hongrie

Pas obligé d'être une bourrine qui charcute de l'Anglois à l'épée bâtarde pour devenir sainte. Le Moyen-Âge nous a donné la lourde paysanne lorraine Jeanne d'Arc, mais aussi la douce et charitable Élisabeth de Hongrie.

Élisabeth naît en 1207 à Bratislava, avec une cuillère en argent au paprika dans la bouche. Son papa, le roi André II de Hongrie, en impose tellement à la street européenne qu'il la promet à ses quatre ans à son allié le landgrave Ludovic IV de Thuringe, alors qu'on ne sait pas encore si elle sera regardable ou sympa. La jeune fiancée grandit en grâce et en caractère : sa piété la fait négliger les ors de la cour. Ses demoiselles de compagnie se paient ouvertement sa tronche, probablement un peu par jalousie. Si sa mise reste simple, elle dégage cette lumière intérieure qui transforme son humilité sincère en présence gracieuse. De quoi foutre en rage celles qui ont passé cinq heures sur le make-up pour ressembler à un cageot en comparaison.

À quatorze ans, elle épouse le brave Ludovic, qui turbo-craque pour son adorable bout de femme.

Élisabeth découvre le courant franciscain naissant, dont elle en embrasse les principes de charité et de dénuement. Dans un contexte politique très dur de guerres, famines et maladies, elle abreuve et nourrit ceux qui se présentent, sape les plus pauvres et soigne les malades. Le brave Ludo la soutiendra toute sa vie. Face aux langues de pute de la cour qui essayent de salir sa réputation, il déclare : « Tant qu'elle ne vend pas le château, je suis content ! ».

Elle se sert de sa position pour aider les pauvres du coin. Elle part toute seule donner du pain aux clodos de la ville, bravant l'interdiction de son mari qui veut la protéger. Une fois, il la surprend à quitter le château, galérant avec ses kilos de bouffe cachés sous sa cape. Il l'arrête et lui demande ce qu'elle mijote encore. Elle déclare promener... ses roses. Amusé, Ludo lui fait signe d'ouvrir son manteau, sûr d'y trouver du pain. Élisabeth bafouille des excuses, embarrassée. Mais alors qu'elle dévoile son aumône, tombent à la place du pain les plus belles roses jamais vues. Le brave Ludo y voit un signe évident de l'amour de Dieu pour sa femme.

Un jour, papa André II de Hongrie vient rendre visite à sa petite chérie. À donner son opulente garde-robe, il ne lui reste rien de bien joli à se mettre. Ludo s'inquiète : si son puissant beau-papa voit sa petite princesse traitée comme une Cendrillon Éco+, habillée du même gris dépressif qu'un banquier suisse sous Xanax, il risque de lui refaire la dentition pour lui apprendre les manières. Mais Élisabeth hausse les épaules. Promis : elle sera si choupinette que personne ne regardera ses fringues. Le jour J arrive : Ludo en sueur

accueille beau-papa le roi André II dans la salle de banquet. Pression au max. Et c'est là qu'entre dans la pièce la princesse sapée comme jamais, avec le manteau azur de velours doublé d'hermine de mac, croulant sous les perles. « Même la Reine de France ne se vêt pas d'un tel luxe », diront les témoins. Dans l'intimité, le brave Ludo interroge son épouse. Comment s'est-elle démerdée pour chiner ces fringues ? Nouveau haussement d'épaules : « Dieu vous montre ce qu'Il veut ». Mieux que Christina Cordula, Jésus.

Évidemment, une belle-mère digne de ce nom se devait de pourrir l'ambiance. Selon la mère de Ludo, Élisabeth ne s'habille pas correctement, et puis regardez ces cheveux c'est le bordel, et d'où vient cette mode de donner à manger aux pauvres, ils n'avaient qu'à pas devenir pauvres aussi. Élisabeth décide de bien lui foutre la honte lors de la prière du matin. Elle entre en dernier dans l'église familiale, ôte sa couronne d'or, s'agenouille et la dépose au pied de la Croix.

La belle-mère assène qu'une vraie princesse ne ferait pas ça. La sainte lui rétorque qu'elle ne portera pas de couronne d'or alors que Dieu porte une couronne d'épines.

Ambiance. Alors, quand son brave Ludo meurt sur la route des croisades, fini la protection.

La belle-mère la flanque à la porte avec les trois enfants qu'elle a eus du duc. Deux copines l'aident à planquer les mômes chez des soutiens du brave Ludo, pendant qu'elle va de village en village pour bosser (scoop : oui, les femmes ont toujours bossé). Elle se cache même un moment dans l'étable des cochons pour éviter les hommes de sa belle-mère. Au retour des chevaliers fidèles à Ludo, elle est réhabilitée dans ses droits, et se retire dans un des châteaux familiaux. Les emmerdes n'arrêtent pas pour autant : Conrad, son directeur spirituel, lui interdit l'aumône.

Qu'importe, elle donnera de son temps. Elisabeth sera faite patronne du Tiers-Ordre franciscain : un rassemblement de laïques qui consacrent leur temps libre à la prière et l'assistance aux pauvres. Ça change du plan plaid + Netflix.

Élisabeth succombe à de violentes fièvres à 24 ans, entourée d'une foule chagrine. Elle apparaîtra peu après sa mort à un pauvre moine cistercien qu'elle avait en affection. Quand il s'étonnera de la voir parée d'habits royaux et nimbée de lumière, elle répondra simplement : « Ah oui, j'ai changé de condition ». On la célèbre les 17 novembre pour son cœur inlassablement charitable. ♦





Traité de la vie élégante

Par **Frédéric Rouvillois**

Gibier de pitance

« **J**e vous avais promis une surprise, eh bien la voici, vous m'en direz des nouvelles ! », déclara Chantal d'une voix de stentor femelle en déposant sur la nappe, entre deux bouteilles de bourgogne, un plat de faïence crème rempli à ras-bord d'une sauce épaisse et sombre où de généreux pavés de viande se prélassaient langoureusement.

Profitant de l'absence de la maîtresse de maison, qui avait filé à la cuisine rejoindre son mari Lucien pour les ultimes préparatifs, Mathilde, très en verve, lança les débats.

– Surprise ? Divine surprise, oui ! Et au pluriel, encore ! Non seulement notre chère Chantal nous fait l'honneur très inhabituel de nous inviter à dîner, mais elle nous sert ce qui de toute évidence est du *gibier* ! Du gibier, elle qui ne jurait naguère que par saint Végan, sainte Greta de Thunberg et Sainte Cécile des Flots ! Et qui plus est, du gibier servi dans ce qui a tout l'air d'être une sauce périgieuse, le chef-d'œuvre des maîtres-queux du XIX^e siècle, avec sa couleur marron foncé et ses parfums de truffe et du cacao !

– **C'est vrai que je n'en reviens pas, concéda E. en flairant le vin capiteux qui dansait dans son verre.**

Du gibier chez Chantal, c'est... c'est la contre-révolution culturelle ! Le retour au Moyen Âge, et moins si affinités ! L'obscurantisme dans notre assiette ! Les heures et les viandes les plus sombres de notre histoire ! Attendez, j'ai dans ma poche mon livre de chevet, le dernier Olivier Maulin, *La Fête est finie*, où j'ai corné une page... Ah, voilà : « *Bernadette avait préparé l'épaule du chevreuil en civet, marinée dans le sang, le vin blanc, le vinaigre et le kirsch. Elle y avait passé sa journée* » – vous appréciez la petite pique au passage, on n'est pas vraiment dans la théorie du genre – « *les saveurs explosaient dans un équilibre magique... un pinot noir là-dessus... le paradis hic et nunc !* »

– Bravo Maulin ! applaudit Zo'. Le gibier, c'est l'anti-hamburger, le non fast-food, la nourriture des seigneurs, des rois et des dieux ! C'est le point de jonction physique et mystique entre la vie et la mort !

– Et tu oublies la poésie ! renchérit Laurent, que Zo' ne laissait pas non plus indifférent. Ne le répétez surtout pas à

Arthur de Watrigant qui va me traiter de petite nature, mais je chiale à chaque fois que je revois, dans *Le Festin de Babette*, la scène où le général danois en grand uniforme s'émerveille qu'on lui serve, dans ce misérable village de pêcheurs du Jutland, des « cailles en sarcophage » aussi sublimes que celles qu'il mangeait jadis dans le meilleur restaurant de Paris... Inexplicable miracle qu'il déguste les yeux clos, sans un mot, pour ne rien perdre des arômes sacrés...

– **Elles ont dû quitter leur sarcophage**, mais c'est vrai que d'ici, ça ressemble plus à des cailles, ou peut-être à des pigeons ou à des perdreaux, qu'à du chevreuil, vous ne trouvez pas ?

– À moins que ça ne soit des râbles de lièvre cuisinés à la royale, reprit Laurent. Comme ceux que Babinski, le prince des gourmets des années 1900, savourait dans un état d'extase, la serviette nouée autour du cou, tutoyant les anges et se moquant bien, dans ces instants de grâce, des chuchotements goguenards de ses voisines !

– En tout cas, vu ce qu'on peut apercevoir de la forme et de la couleur de la viande à travers la sauce, il est certain que ce n'est pas du sanglier, hélas ! Je suppose que c'est mon côté Gauloise réfractaire et amateur de sensations fortes, poursuivit Mathilde en retroussant son charmant petit museau, mais je crois que je me damnerais pour un bon ragoût de sanglier !

– C'est drôle, vous avez noté comment, parlant de gibier, nous débordons aussitôt sur le divin ? susurra Zo', aussi ravie de son intuition anthropologique que du Vosne-Romanée qu'elle buvait avec vénération.

– Chantal a un peu connu François Mitterrand dans sa folle jeunesse, il faudra lui demander si c'est parce qu'il croyait aux forces de l'esprit que le président dégustait les ortolans comme un grand prêtre, la tête couverte d'un linceul... Du reste, elle arrive, nous allons enfin savoir quel gibier nous allons honorer.

Débarassée de son tablier, la maîtresse de maison lança un sourire à la cantonade en désignant le plat qui fumait au centre de la table : « Vous allez goûter ma surprise, les amis, c'est ma nouvelle spécialité : le tofu à la sauce au chocolat ! » ♦

**Du gibier, elle
qui ne jurait
naguère que
par saint
Végan, sainte
Greta de
Thunberg et
Sainte Cécile
des Flots !**

ABONNEZ-VOUS !

1 AN
70 €
11 NUMÉROS
+ 11 NUMÉROS FORMAT NUMÉRIQUE
+ ACCÈS ILLIMITÉ À NOTRE SITE INTERNET
2 ANS : 130 €

OU

1 AN
50 €
+ 11 numéros format numérique
+ accès illimité à notre site internet



POUR VOUS ABONNER, C'EST AUSSI SUR :
lincorrect.org

Bulletin à envoyer à **L'Incorrect – Service Abonnement, 28 rue saint Lazare – BP 32149 75425 Paris cedex 09**
accompagné de votre chèque à l'ordre de **L'Incorrect**

☐ **Je m'abonne** / ☐ **Je me réabonne**

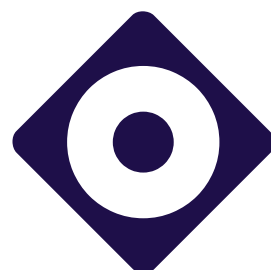
Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____

Pays _____ Téléphone _____

Courriel _____@_____



Faites-le taire !

En application de la loi Informatique et libertés, les coordonnées demandées ci-dessus sont nécessaires à l'enregistrement de votre commande. Celles-ci peuvent être communiquées à nos partenaires à des fins de prospection. Vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en vous adressant à L'Incorrect, 28, rue saint Lazare – BP 32149 – 75425 Paris cedex 09

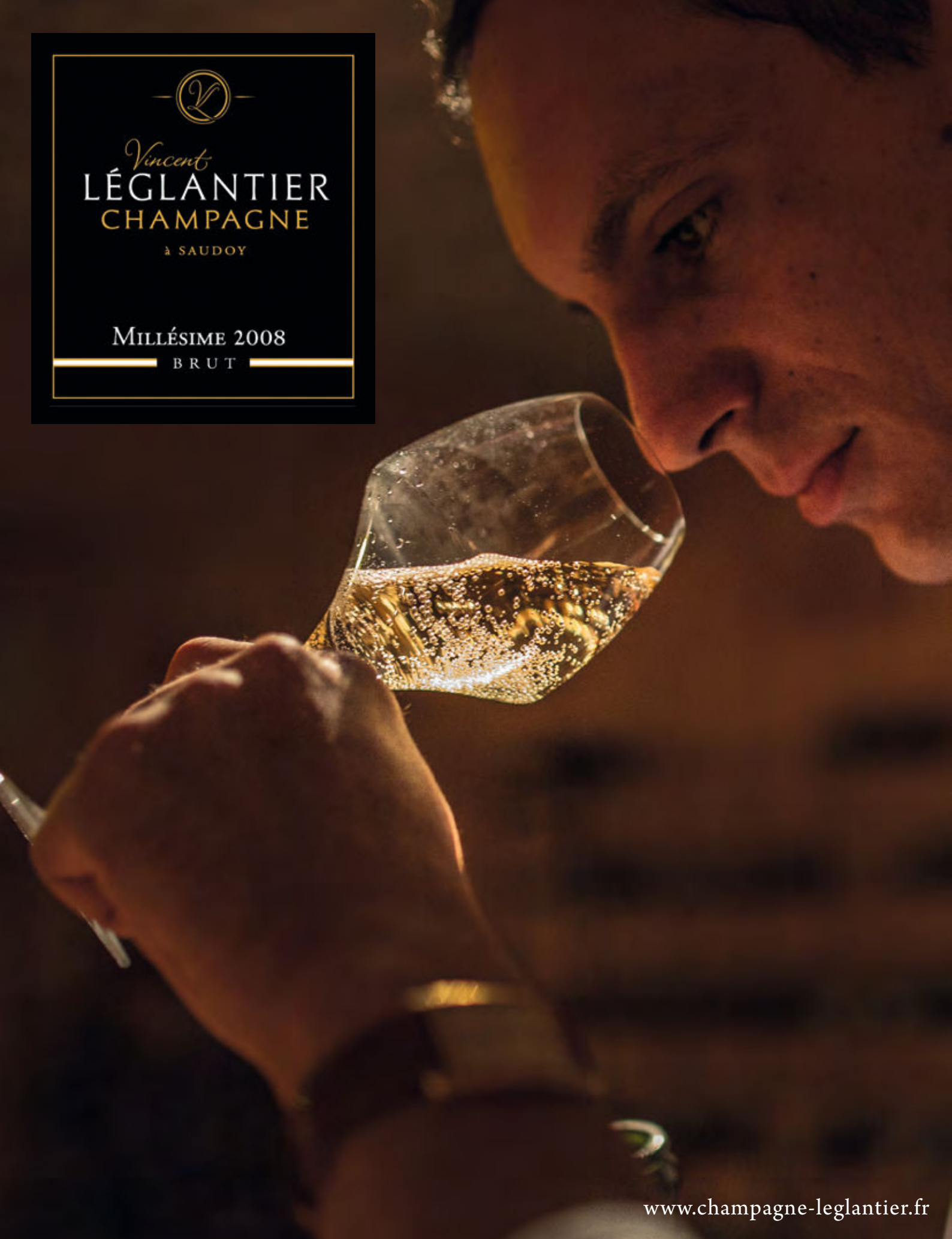


Vincent
LÉGLANTIER
CHAMPAGNE

à SAUDOY

MILLÉSIME 2008

BRUT



www.champagne-leglantier.fr

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.